PASSE-TEMS

POËTIQUES,

HISTORIQUES

ET CRITIQUES,

TOME SECOND.

BRITISH MUSEUM

L'ESPRIT DE MALHERBE.

MONSIEUR de Claville, qui nous a donné le *Traité du vrai Mérite*, y parle ſouvent de nos Poëtes & de leurs Ouvrages : mais le jugement qu'il en porte, n'eſt pas toujours ſûr. Il ſuffit de citer pour exemple une Stance de Malherbe, qu'il préfere à toutes les autres de ce Poëte célebre.

Le tems, d'un inſenſible cours,
Nous porte à la fin de nos jours :

C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce *défaut*,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant *comme il faut*.

Cette Strophe eſt aſſurément très-eſtimable pour le ſens moral qu'elle renferme : mais pour peu que l'on ſe connoiſſe en Poëſie, on ſe gardera bien, je ne dis pas de la préferer, mais de la comparer à la plupart de celles qui ſuivent.

Félicité paſſagere des méchants.

La gloire des méchants eſt pareille à cette herbe,
Qui, ſans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît ſur le toît pourri d'une vieille maiſon :
On la voit ſeche & morte auſſitôt qu'elle eſt née ;
Et vivre une journée,
Eſt réputé pour elle une longue ſaiſon.
Dieu, qui de ceux qu'il aime eſt la garde éternelle,
Me témoignant contre-eux ſa bonté paternelle,
A, ſelon mes ſouhaits, terminé mes douleurs :
Il a rompu leur piége, & de quelque artifice

Qu'ait uſé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

Quelle image de la grandeur de Dieu dans ce verſet du Pſeaume VIII. *Domine, Dominus noſter, quàm admirabile eſt nomen tuum in univerſâ terrâ!* mais avec quelle dignité n'eſt-elle pas renduë par le Poëte François!

O Sageſſe éternelle, à qui cet Univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également ſur la terre & ſur l'onde;
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel eſt bas au prix de ta hauteur!

Eſt-il rien de plus noble & de plus harmonieux que cette Stance, où Malherbe compare ſon Héros à un fleuve débordé?

Tel qu'à vagues épanduës
Roule un fleuve impérieux,

De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux :
Rien n'eſt ſûr en ſon rivage ;
Ce qu'il trouve il le ravage ;
Et traînant comme buiſſons
Les chênes & leurs racines,
Ote aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons :
Tel & plus épouvantable
Marchoit ce fier Conquerant &c.

Apoſtrophe du Dieu de la Seine à un Favori.

Va, fui loin de mes bords, *Excrément* de la Terre,
Monſtre, qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de loix :
En quelque haut deſſein que ton eſprit s'égare,
Tes jours ſont à leur fin, ta chûte ſe prépare,
Regarde-moi pour la derniere fois.

C'eſt aſſez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des aîles de cire aux Etoiles montée,
Princes & Rois ait oſé défier :
La Fortune t'appelle au rang de ſes victimes ;
Et le Ciel, accuſé d'autoriſer tes crimes,
Eſt réſolu de ſe juſtifier.

Le Maréchal d'Ancre, objet de cette Prophétie, ne la vérifia que trop * par la ſanglante cataſtrophe qui termina, quelques jours après, ſes jours & ſon ambition. Au reſte Balzac, dans le Socrate Chrétien, a fort illuſtré ces Vers. » Si Rufin, » dit-il, n'eût été puni de ſes cri- » mes, on alloit appeller les Dieux

* Louis XIII. qui ſe conduiſoit par les conſeils du Connétable de Luynes ſon favori, avoit ordonné qu'on l'arrêtât. Vitri, chargé de l'ordre, a voulu l'exécuter, & ſur la réſiſtance du Maréchal, il fut tué ſur le Pont du Louvre. Sa femme eut la tête tranchée par Arrêt du Parlement. La mort du Maréchal d'Ancre, qui depuis ſept ans gouvernoit ſous le nom de Marie de Médicis, mit fin à la guerre civile.

» en Juſtice comme fauteurs & com-
» plices de Rufin.

Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque Deos.

Notre Malherbe a dit je ne ſçais quoi de ſemblable, mais en vérité d'une excellente maniere, & ſa copie paſſe tous ſes originaux. Je vous la propoſe comme un chef-d'œuvre dans cette Ode, que l'on peut oppoſer aux plus belles & aux plus achevées de l'Antiquité.

Le fragment qu'on vient de lire, eſt malheureuſement tout ce qui nous en reſte.

Vœu pour la conſervation du Roi & de la Reine.

Serre d'une étreinte ſi ferme
Le nœud de leurs chaſtes amours,

Que la ſeule mort ſoit le terme
Qui puiſſe en arrêter le cours.
Bénis leur innocente couche,
Et fais renaître de leur ſouche
Des ſcions ſi beaux & ſi verds,
Que de leur feuillage ſans nombre
A jamais ils puiſſent faire ombre
Aux Peuples de tout l'Univers.

Cette métaphore (Et fais renaître leur ſouche...) eſt bien ſuivie & bien exprimée. *Faire ombre*, c'eſt donner protection. Virgile a dit dans ce même ſens :

O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Siſtat, & ingenti ramorum protegat umbrâ.

Sur l'attentat commis en la perſonne de Henri le Grand.

Que direz-vous, Races futures,
Si jamais par un vrai diſcours
Vous apprenez les aventures
De nos abominables jours ?

Lirez-vous, ſans rougir de honte,
Que notre impiété ſurmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre,
Qui firent jamais à la Terre
Sentir la colere des Cieux?

Cet attentat fut commis par un nommé Etienne de Senlis, qui ſe jettant ſur le Roi, comme il paſſoit à cheval ſur le Pont-neuf, le tira par ſon manteau qu'il fit tomber. Cet homme fut arrêté auſſitôt & conduit à la Baſtille : mais comme par ſes interrogatoires il parut aliéné d'eſprit, on le remit en liberté. Peu de tems auparavant Jean Châtel, Pariſien, avoit attenté à la vie de ce bon Prince, & ne lui avoit fait qu'une légere bleſſure à la bouche. Falloit-il qu'un nouveau parricide, ou plutôt un Monſtre exécrable,

tranchât des jours qui ne pouvoient être trop longs pour la gloire & le bonheur de la France ? Elle n'a point eu, dit le célébre Préſident Haynaut, de plus grand ni de meilleur Roi que Henri IV. Il étoit ſon Général & ſon Miniſtre. Il unit à une extrême franchiſe la plus adroite politique, aux ſentimens les plus élevés une ſimplicité de mœurs charmante, & à un courage de Soldat un fond d'humanité inépuiſable. Il rencontra ce qui forme & ce qui déclare les grands Hommes ; des obſtacles à vaincre, des périls à eſſuyer, & ſurtout des adverſaires dignes de lui. Enfin :

Il fut de ſes Sujets le vainqueur & le pere.

De la conſolation, à une jeune Veuve.

Ainſi, quand Mauſole fut mort,
Artémiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage,
Et dit aux Aſtres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

Ce début a quelque choſe de ſi frappant, que l'enthouſiaſme du Poëte ſe communique, en quelque ſorte, au Lecteur.

Sur les Diſcordes civiles.

Que voyons-nous, que des Titans,
Toujours armés, toujours lutans
Contre les pouvoirs légitimes?
Infâmes rejettons de ces audacieux,
Qui dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illuſtre attaquerent les Cieux!

Quelle oreille pourroit être inſenſible à des accords ſi épurés & ſi

nombreux ? Mais il faudroit faire de pareilles exclamations à chaque Stance, puiſqu'il eſt auſſi naturel à Malherbe d'être harmonieux, qu'à un habile Muſicien de chanter juſte.

Qu'entens-je ? la voix de Bellonne,
Laſſe d'un repos de douze ans,
Telle que la foudre qui tonne,
Appelle tous ſes partiſans :
Et déja les fureurs extrêmes,
Par qui tombent les diadêmes,
Font appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Eſt l'éternelle ignominie
De Tarnac * & de Montcontour. **

* Bataille gagnée le 13. Mars 1569. par le Duc d'Anjou contre Louis I. Prince de Condé, qui y fut tué de ſang-froid par Monteſquiou.

** Bataille très-ſanglante, où le Duc d'Anjou fut encore vainqueur de l'Amiral de Coligni, mais dont ce Prince ne profita pas, ayant perdu beaucoup de monde devant S. Jean d'Angeli, qu'il aſſiégea au lieu de pourſuivre l'Amiral.

Trouvera-t-on dans toutes les Odes d'Horace une Strophe dont les idées ſoient plus fortes & mieux renduës que dans celle-ci ?

Sur la paix générale.

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons * déteſter l'infamie
De leurs actes ſanglants ?
Et la belle Cérès en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'uſage des glands ?
** La Terre, en tous endroits, produira toutes choſes;
Tous métaux ſeront or, toutes fleurs ſeront roſes,
Tous arbres oliviers :
L'on n'aura plus d'hyver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles ſans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Malherbe avoit une grande pré-

---

* Geryon étoit un Tyran de Celtiberie, qui avoit trois têtes.

** *Omnis feret omnia tellus.* Virg.

dilection pour ces deux Stances : auſſi ſont-elles vraîment lyriques & dignes de leur Auteur. Celle qui ſuit eſt une peinture auſſi naïve que riante des douceurs de la campagne.

Rien n'y gémit, rien n'y ſoupire :
Chaque Amarylle a ſon Tityre ;
Et ſous l'épaiſſeur des rameaux
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne,
Qui ſoir & matin ne réſonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

Ménage, qui a fait de ſçavantes *

* Ces obſervations peuvent avoir leur utilité mais l'Auteur y a trop négligé l'intérêt & l'agrément. Elles ſont d'ailleurs ſurchargées de vétilles grammaticales, & ſouvent hériſſées de paſſages, qui marquent plus d'érudition que de goût. Il y en a pourtant quelques-unes dont un habile Commentateur pourroit dire, *Elles m'appartiennent de droit*, ainſi que Moliere le diſoit de quelques ſaillies heureuſes qu'il avoit empruntées du *Pédant joué* de Cyrano.

obſervations ſur les Poëſies de Malherbe, trouve ces ſix vers merveilleux. *Je les achetèrois*, dit-il, *volontiers d'une centaine des miens.* S'il eût voulu faire ſouvent de pareils échanges, il lui en auroit couté bien des milliers de vers ; mais en perdant ainſi, il eût infiniment gagné.

Effets de la valeur & de la puiſſance du Roi.

La terreur de ſon nom rendra nos Villes fortes ;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes.
Les veilles ceſſeront aux ſommets de nos tours.
Le fer, mieux employé, cultivera la Terre ;
Et le Peuple qui tremble, au ſeul bruit de la guerre,
Si ce n'eſt pour danſer, n'aura plus de tambours.

L'Ode, d'où cette Strophe eſt tirée, eſt le premier Ouvrage ſur lequel l'Académie Françoiſe ait exercé ſa critique. Elle étoit ſans doute

auſſi judicieuſe que ſes *ſentiments ſur le Cid* ; & c'eſt une vraye perte qu'elle ne ſoit pas parvenuë juſqu'à nous.

Conſtance en amour.

Je ne reſſemble point à ces foibles eſprits,
Qui bientôt délivrés, comme ils ſont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage :
Toute ſorte d'objets les touche également :
Pour moi, je veux connoître avant que je m'engage;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

Quel beau naturel & quelle heureuſe facilité dans le tour de ces Vers & des ſuivants!

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il ſe faut tenir préparé :
Ses infideles flots ne ſont point ſans orages;
Aux jours les plus ſereins on y fait des naufrages,
Et même dans le Port on eſt mal aſſuré.

A deux jeunes Epoux.

Réſervez le repos à ces vieilles années
Par qui le ſang eſt réfroidi :
Tout le plaiſir des jours eſt dans leurs matinées ;
La nuit eſt déja proche à qui paſſe midi.

Ces deux derniers Vers ſont admirables pour le ſens & pour l'expreſſion. Virgile a dit,

Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi
Prima fugit.

Mais la penſée de Malherbe eſt plus belle & plus énergique.

Affliction d'Alcandre.

Aſſez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la Terre
Ont fait éclater ma valeur :
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

C'eſt trop luter contre l'orage ;
Trouvons le ſalut au naufrage,

Et multiplions dans les bois
Les herbes, dont les feuilles peintes
Gardent les ſanglantes empreintes
De la fin tragique des Rois.

A ces mots, tombant ſur la place,
Tranſi d'une mortelle glace,
Alcandre ceſſa de parler :
La mort aſſiégea ſes prunelles,
Et ſon ame étendant les aîles,
Fut toute prête à s'envoler.

Ces Stances furent faites pour Henri IV. amoureux de Charlotte-Marguerite de Montmorenci, fille du Connétable de ce nom, & femme de Henri de Bourbon Premier Prince du Sang.

De la conſolation, à un ami.

Ta fille étoit du monde, où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin ;
Et Roſe, elle a vêcu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

Penſes-tu que plus vieille, en la maiſon céleſte
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins ſenti la pouſſiere funeſte,
Et les vers du Cercueil ?

Fais tréve, il en eſt tems, à d'inutiles plaintes ;
Et ſage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendre éteintes
Eteins le ſouvenir.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre, en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

Cette derniere Strophe eſt dans la bouche de tout le monde, auſſi bien que ce paſſage d'Horace dont elle eſt imitée :

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas,
Regumque turres.

L'expreſſion du Poëte Latin a plus de vivacité & de préciſion ; celle du Poëte François a plus de nobleſſe & de grandeur.

Paraphraſe du Pſeaume 145.

N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde:
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer,
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre;
C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le tems de nos vies,
A ſouffrir des mépris, à plier les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit : ce n'eſt plus que pouſſiere
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flatteurs:
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Fit leurs adorateurs.

Il n'y a point d'Amateur de la Poëſie Françoiſe, qui ne ſçache par cœur ces quatre Stances: mais comme il ſe peut faire que pluſieurs perſonnes les ignorent, on auroit cru leur manquer, & à Malherbe même, en les ſupprimant. Au reſte il n'a paraphraſé qu'une partie du Pſeaume, dans la crainte, diſoit-il, de ne pouvoir ſe ſoutenir ſur le même ton juſqu'à la fin.

Et quæ
Deſperat tractata nitescere poſſe, relinquit. Hor.

Fragment.

Tantôt une molle bonace
Nous laiſſe jouer ſur les flots ;
Tantôt un danger nous menace,
Plus grand que l'art des Matelots :
Nos jours, filés de toutes ſoyes,
Ont des ennuis comme des joyes ;
Et de ce mêlange divers
Se compoſent nos deſtinées,
Comme on voit le cours des années
Compoſé d'étés & d'hyvers.

Nous n'avons point de Piéce Lyrique où il y ait plus de beauté, de force & de génie que dans celle que Malherbe * adreſſe à Louis XIII.

---

* Voyez l'Ouvrage intitulé, *Cours de Belles-Lettres, diſtribué par exercices.* L'Auteur y a inſéré (tom. 2. p. 91.) cette Ode preſque toute entiere, & l'a en quelque ſorte embellie par des réflexions également ſolides & lumineuſes. On s'eſt fait d'autant moins de ſcrupule d'en emprunter quelques-unes ;

partant pour aller ſoumettre les * Rochelois. L'idée la plus avantageuſe qu'on en puiſſe donner, c'eſt d'en rapporter ici les principales Strophes.

Aſſez de leurs complots l'infidelle malice
A nourri le déſordre & la ſédition.
Quitte le nom de juſte, ou fais voir ta juſtice
En leur punition.

---

qu'on n'auroit pû y ſuppléer par d'autres que foiblement.

* La Rochelle qui depuis près de deux cents ans s'armoit contre ſes Maîtres, avoit fait trois fois la guerre à Louis XIII. Cette Ville rebelle lui fut enfin ſoumiſe le 28. Octobre 1628. Sa Majeſté y fit ſon entrée le premier jour de Novembre, & y rétablit la Religion Catholique.... Ce dernier ſiége, qui lui coûta quarante millions, fut un coup mortel pour le Calviniſme, & l'évenement le plus glorieux & le plus utile du miniſtere du Cardinal de Richelieu. *Abrégé Chronol. de l'Hiſt. de France.*

Les Sceptres devant eux n'ont point de priviléges ;
Les Immortels eux-même en ſont perſécutés :
Et c'eſt aux plus ſaints lieux que leurs mains ſacriléges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la ſemence,
Et ſuis, juſqu'à leur fin, ton courroux généreux ;
Sans écouter jamais ni pitié ni clémence,
Qui te parle pour eux.

Laiſſe-les eſpérer, laiſſe-les entreprendre ;
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu.
Et qu'avecque ton bras elle a, pour la défendre,
Les ſoins de Richelieu.

Va, ne differe plus tes bonnes deſtinées ;
Mon Apollon t'aſſure & t'engage ſa foi,
Qu'employant ce Typhis, (1) Syrtes (2) & Cyanées (3)
Seront Havres pour toi.

---

(1) *Typhis* étoit le Pilote des Argonautes dans la fameuſe expédition de la Toiſon d'or.

(2) Les *Syrtes* ſont deux gouffres de la Mer Lybique très-dangereux pour les Vaiſſeaux.

(3) *Cyanées*, écueils près du Boſphore de Thrace autrement appellés *Symplégades*.

Certes ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Dont le plus grand honneur eſt que tu ſois *content*,
Aux bords de la Charente, en ſon habit de gloire,
Sous des palmes t'attend.

Je la vois qui t'appelle, & qui ſemble te dire :
Roi le plus grand des Rois, & qui m'es le plus chet,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton empire,
Il eſt tems de marcher.

Que ſa façon eſt brave, & ſa mine aſſurée !
Qu'elle a fait richement ſon armure étoffer !
Et que l'on connoît bien, à la voir ſi parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la Terre,
La rage ambitieuſe à leur honte parut,
Elle ſauva le Ciel, & lança le tonnerre,
Dont Briare * mourut.

Déja de tous côtés s'avançoient les approches :
Ici couroit Mimas, là Typhon combattoit ;
Et la ſuoit Eurite à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

---

* *Briare* eſt dit improprement pour *Briarée*.

Ces

Ces coloſſes d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés,
Phlégre, qui les reçut, put encore la foudre
Dont ils furent touchés.

Tout ce morceau eſt plein de cet enthouſiaſme, qui ravit les ames faites pour ſentir. Quoi de plus grand & en même tems de plus gracieux que l'image de la Victoire qui eſt ſur les bords de la Charente... pour combler les vœux du Roi ? Elle l'appelle, ne lui dit qu'un mot ; mais il eſt digne du Prince & d'Elle. Cette digreſſion allégorique, *Telle en ce grand aſſaut*, eſt admirable.

Le Poëte ſe repréſente les conquêtes de Louis XIII. il voudroit y avoir part ; mais ne le pouvant à cauſe de l'âge, il chantera au moins ſa gloire.

* O que pour avoir part en ſi belle avanture,
Je me ſouhaiterois la fortune d'Eſon **,
Qui, vieux comme je ſuis, revint, contre nature,
En ſa verte ſaiſon !

De quel péril extrême eſt la guerre ſuivie,
Où je ne fiſſe voir que tout l'or du Levant
N'a rien de comparable aux honneurs d'une vie
Perduë en te ſervant ?

Mais quoi tous les penſers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur, & flattent leur devoir,
Ne ſont que vains regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir.

*** Je ſuis vaincu du tems, je céde à ſes outrages ;
Mon eſprit ſeulement exempt de ſa rigueur,
A dequoi témoigner en ſes derniers Ouvrages
Sa premiere vigueur.

---

* *O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,*
Spiritus & , quantùm ſat erit tua dicere facta. Virg.

** La fable d'Eſon rajeuni par les enchantemens de Médée, eſt amplement racontée dans le 5^e^. Livre des Métamorphoſes d'Ovide.

*** M. Deſpréaux, dans ſa vieilleſſe, récita plus d'une fois cette Stance, dont il ſe faiſoit à lui-même l'application.

Le Poëte ne reléve le prix de ſes Vers que pour les rendre plus dignes de celui à qui il veut les offrir.

Les puiſſantes faveurs dont Apollon m'honore,
Non loin de mon berceau commencerent leur cours :
Je les poſſédai jeune, & les poſſéde encore
A la fin de mes jours.

. . . . . .

Tu verras mon adreſſe, & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des Rois.

Cette tête ceinte de rayons lumineux préſente une belle image de la Gloire.

Soit que de tes lauriers ma Lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la faſſe parler,
Quel Rival aſſez vain prétendra que la ſienne
Ait dequoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix ſans pareille,
Bâtiſſant une Ville, étonna l'Univers,

Quelque * bruit qu'il ait eu, n'a point fait de
merveille,
Que ne faſſent mes Vers.

Par eux de tes hauts faits la terre ſera pleine,
Et les Peuples du Nil qui les auront ouis,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux Autels de Louis.

On a blâmé Malherbe de ce qu'il s'eſt loué auſſi fortement lui-même qu'il mérite d'être loué par les autres : mais c'eſt un uſage conſacré parmi les Poëtes de tous les tems & de toutes les Nations de ſe couronner ainſi de leurs propres mains. Virgile, le modeſte Virgile, dans une de ſes Eglogues, ſe préfére non ſeulement à Linus & à Orphée, mais

* Cette façon de parler, *avoir du bruit*, pour dire, *avoir de la réputation*, pouvoit être en uſage du tems de Malherbe ; mais elle ſeroit barbare aujourd'hui.

à Pan le Dieu des Paſteurs. Horace, en parlant de ſes Odes, dit qu'il a achevé un Ouvrage plus élévé que les Pyramides, plus durable que le bronze... Ovide dit à-peu-près la même choſe des ſiens. Cette haute opinion de la ſupériorité de leurs talens eſt moins en eux un effet de l'amour-propre que de l'enthouſiaſme. On ne doit blâmer que ces Poëtes orgueilleux de ſang-froid, qui follement épris de leurs productions ſe croyent déja parvenus au plus haut dégré du Parnaſſe, & *

Oſent s'y placer en ſecret
A côté même de Malherbe.

Grand, noble, hardi, plein de choſes; tendre, gracieux, quand la matiere le demande, ſes Poëſies

* Ode de M. de la Motte ſur *l'orgueil Poëtique.*

ſont comme un champ vaſte, qui ſemble s'étendre ſous la main de celui qui en cueille les fleurs. On eût donc pû ſans peine augmenter le nombre des Stances que l'on vient de lire ; mais elles ſuffiſent pour donner une juſte idée de la beauté des expreſſions & des images, de l'arrangement harmonieux des paroles, de la richeſſe des rimes ; enfin de tout ce qui caractériſe la Poëſie Lyrique de notre Auteur. Ses plus célebres Rivaux l'ont reconnu pour leur maître, & tous, ſans exception, l'ont comblé d'éloges d'autant moins ſuſpects qu'ils ont été, pour ainſi dire, renouvellés de jour en jour depuis plus de cent-cinquante ans. Mais que dis-je, ſans exception ? Oublié-je qu'un de nos plus beaux Génies a borné le mérite de Malherbe

à *quelques Stances bien tournées à la vérité, mais foibles ..?* Qu'un jugement auſſi étrange fût émané du *T**. du *G** : à la bonne heure ; on ſçait à quoi s'en tenir ſur quelques jugemens ſinguliers rendus dans ce ſanctuaire : mais qu'il ait été prononcé publiquement & en face de l'Académie Françoiſe, quelle ſurpriſe, ou plutôt quel ſcandale pour tout le Parnaſſe ! M. de V... ne craint-il point que quelque Bel-Eſprit à venir ne le traite auſſi cavaliérement qu'il a traité le pere & le créateur de notre Poëſie ? mais non, il n'a rien à craindre de ce côté-là. Les ſuffrages d'un Siécle auſſi éclairé que le nôtre, lui aſſurent ſans reſtriction ceux de la poſtérité.

Malherbe parloit peu ; mais il ne diſoit mot qui ne portât. Quoique ſon

humeur fût naturellement bruſque ; il n'en étoit pas moins bon mari, bon pere, bon ami, bon citoyen. Il eut la douleur de ſurvivre à ſa femme * & à ſes enfans. Le dernier fut tué en trahiſon par un Gentilhomme de Provence nommé de Piles. Non content d'avoir ſignalé ſon affliction par un très-beau ** Sonnet, il voulut ſe battre contre l'aſſaſſin de ſon fils ***. Comme ſes amis lui repréſentoient qu'il y avoit trop de diſproportion de ſon âge de 72 ans,

* Elle étoit fille de M. de Coriolis, Préſident à Mortier du Parlement d'Aix.

** Il commence ainſi :

Que mon fils ait perdu ſa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut ſi brave, & que j'aimois ſi fort;
Je ne l'impute point à l'injure du ſort,
Puiſque finir à l'homme eſt choſe naturelle.

*** Cet Article eſt tiré de l'Entretien 37^e. de Balzac.

à celui d'un jeune homme qui en avoit à peine 25 : *C'eſt pour cela que je veux me battre*, répondit-il : *ne voyez-vous pas que je ne hazarde qu'un denier contre une piſtole ?* On lui parla enſuite d'accommodement, & on lui porta même parole de dix mille écus. Il en rejetta d'abord la propoſition ; mais ſes amis lui firent conſidérer que la vengeance qu'il déſiroit étant comme impoſſible, il devoit accepter l'offre qu'on lui faiſoit, & qu'on pouvoit appeller

Solatia luctûs
Exigua ingentis, miſero ſed debita patri.

» Eh! bien, dit-il, je pourrai prendre de » l'argent, puiſqu'on m'y force; mais je » proteſte que je ne garderai pas une » obole pour moi, & que j'em- » ployerai le tout à faire bâtir un » mauſolée à mon fils. » Peu de tems

après, il fit un voyage à la Cour, qui étoit alors devant la Rochelle, & apporta de l'Armée la maladie dont il vint mourir à Paris le 27. Décembre 1628. Ainſi le traité des dix mille écus ne fut point conclu, & le deſſein du mauſolée demeura dans ſon eſprit.

Quand il perdit ſa mere, il avoit au moins ſoixante ans. Marie de Médicis lui en fit faire des complimens de condoléance par un de ſes Ecuyers. *Monſieur*, répondit Malherbe, *dites à la Reine que je ne puis mieux me revancher de l'honneur qu'elle me fait, qu'en priant Dieu que le Roi ſon fils la pleure auſſi tard que je pleure ma mere* *. Cette Princeſſe lui faiſoit

* Cette réponſe, dictée & comme inſpirée par la reconnoiſſance, eſt d'autant plus belle, qu'elle

une penſion de quinze cens livres, ſomme aſſez conſidérable en ce tems-là. Il en avoit une autre de cent piſtoles du Duc de Bellegarde, qui le logeoit dans ſon Hôtel, lui donnoit ſa table, & lui entretenoit deux domeſtiques. La Princeſſe de Conti *, fille du Duc de Guiſe, dit le *Balafré*, non ſeulement l'honoroit de ſon eſtime & de ſa bienveillance ; mais elle l'aidoit encore de tout ſon crédit, & de ſa bourſe même dans le

---

oblige également les deux auguſtes perſonnes qui en étoient l'objet.

* C'eſt d'elle & du Chevalier de Guiſe ſon frere que le Pere Vavaſſeur a voulu parler dans cette jolie Epigramme :

O ſi deſieris, dulciſſime, ludere, frater!
Quandò erit hæc, quâ non gratior ulla, dies?
Ludere ceſſabo, cum tu, ſoror optima, amare.
I, nequam; ludo commoriere tuo.

beſoin. Henri IV. * malgré toutes ſes promeſſes, ne lui fit jamais de bien, à moins qu'on ne compte pour quelque choſe la qualité de Gentilhomme ordinaire de la Chambre, qui n'étoit alors qu'un titre *ad honores*.

---

* Malherbe en parle ainſi dans une de ſes lettres. » J'ai du moins cet avantage de n'être point venu » à la Cour demander ſi l'on avoit affaire de moi, » comme la plupart de ceux qui y font le plus de » bruit. Il y a vingt ans que le feu Roi m'envoya » chercher par M. Des-Yvetaux, & me commanda » de me tenir près de ſa perſonne. La Reine Mere, » Madame la Princeſſe de Conti, Madame de » Guiſe, & généralement tous ceux qui étoient » ordinaires au Cabinet, ſont témoins qu'il m'a » dit une infinité de fois que j'aurois tout ſujet d'être » content.

Racan (1) & Maynard (2) étoient ſes deux diſciples favoris. Il eſtimoit dans le premier la force & l'élévation du génie, & dans le ſecond l'exactitude & la pureté du ſtyle. Leurs talens, réunis enſemble, auroient fait, diſoit-il, de tous deux un excellent Poëte. Il s'en falloit bien qu'il eût la même eſtime pour

(1) Honorat de Bueil, Marquis de Racan, fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, eſt mort au mois de Février 1670. âgé de 82 ans. Ses *Bergeries* & pluſieurs de ſes *Odes* ſacrées & profanes ſont encore très-eſtimées aujourd'hui.

(2) François Maynard, fils d'un Conſeiller au Parlement de Toulouſe, étoit Préſident au Préſidial d'Aurillac, & fut gratifié du Brevet de Conſeiller d'Etat, peu de tems avant ſa mort arrivée le 28. Décembre 1646. dans la 64e année de ſon âge. M. Prault, fameux Imprimeur, nous fait eſperer depuis longtems une nouvelle édition de ſes Poëſies avec des Remarques.

Ronſard. Non ſeulement il avoit effacé toutes ſes Poëſies d'un bout à l'autre ; mais il en fit ſi bien ſentir le ridicule & *le faſte pédanteſque de ſes grands mots*, que ce même homme qui avoit été l'objet de l'admiration de tout ſon ſiécle, devint, quelques années après ſa mort, un objet de riſée & de mépris pour ſes Lecteurs. Malherbe ne faiſoit guéres plus de cas de Théophile. Il eſt vrai que ſes Ouvrages annoncent plus d'eſprit & d'imagination que de goût & de jugement : cependant il faut convenir qu'il a quelquefois d'heureuſes boutades. On peut citer en preuve les Vers ſuivans qu'il fit contre je ne ſçais quels Rimeurs qui croyoient avoir bien imité Malherbe, quand ils avoient ſurtout emprunté celles de

ſes rimes, qui plaiſoient davantage par leur nouveauté.

» Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
» Malherbe a très-bien fait, mais il a fait pour lui.
» Mille petits Auteurs l'écorchent tout en vie:
» Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie.
» J'approuve que chacun écrive à ſa façon;
» J'aime ſa renommée, & non pas ſa leçon.
» Ces eſprits mendiants, d'une veine infertile,
» Prennent à tout propos ou ſa rime ou ſon ſtyle;
» Et de tant d'ornemens qu'on trouve en lui ſi beaux,
» Joignent l'or & la ſoye à de vilains lambeaux;
» Pour paroître aujourd'hui d'auſſi mauvaiſe grace,
» Que parut autrefois la corneille d'Horace.
» Ils travaillent un mois pour chercher comme à *fils*
» Pourra s'apparier la rime de *Memphis*.

A propos de *vilains lambeaux joints à l'or & à la ſoye*, on a regret de voir, parmi les belles Poëſies de notre Auteur pluſieurs Piéces qui les déshonorent, & que lui-même a déſavouées plus d'une fois ſur la fin de ſa vie. Auroit-on dû les réimprimer? Telles ſont, entr'autres, *les*

larmes de S. Pierre, imitées du Tansille, Poëte Italien & fort peu judicieux : les Stances *pour une masca-rade*, *pour les demi-Dieux marins*... quelques chansons, dont une est composée de sept couplets. Voici le premier, qui en comparaison des six autres est presque un chef-d'œuvre.

» Qu'autres que vous soient désirées,
» Qu'autres que vous soient adorées,
» Cela se peut facilement :
» Mais qu'il soit des Beautés pareilles
» A vous, merveille des merveilles,
» Cela ne se peut nullement.

Un jour que Malherbe & Racan étoient chez la Ducheſſe de Bellegarde, ils travaillerent tous trois à cette chanson sur une idée plaisante qui leur vint : mais ils en firent tout l'honneur à cette Dame, qui en rit beaucoup avec eux. Cependant comme elle courut sous le nom de Mal-

herbe, un nommé Bertelot s'aviſa fort mal-à-propos pour lui de la parodier de cette ſorte :

» Avoir le cœur tout plein de flammes,
» Et faire les doux yeux aux Dames,
» Cela ſe peut facilement :
» Mais de pouvoir, en ſa vieilleſſe,
» Jouir d'une belle maîtreſſe,
» Cela ne ſe peut nullement.

» Dire partout qu'on eſt habile,
» Et reprendre Homere & Virgile,
» Cela ſe peut facilement :
» Mais bien qu'il ſoit d'avis contraire,
» De croire qu'il puiſſe mieux faire,
» Cela ne ſe peut nullement.

» Exalter en tous lieux ſa (1) race,
» Plus que celle des Rois de Thrace,
» Cela ſe peut facilement :
» Mais que pour les armes d'Hermine
» Il en ait bien meilleure mine,
» Cela ne ſe peut nullement.

(1) Il étoit de l'illuſtre & ancienne Maiſon de Malherbe S. Aignan, qui a porté les armes en Angleterre ſous Guillaume Robert, Duc de Normandie.

» Etre ſix (1) ans à faire une Ode,
» Et faire des (2) loix à ſa mode,
» Cela ſe peut facilement :
» Mais qu'il nous charme les oreilles
» Par ſa *merveille des merveilles*,
» Cela ne ſe peut nullement.

Pour réponſe à ces couplets & à deux autres que l'on a ſupprimés par bienſéance, Malherbe fit donner des coups de bâton à l'Auteur par un Gentilhomme de Caën. Si l'on en uſoit ainſi, dit Ménage, envers ceux

---

(1) *Malherbe*, dit quelque part M. Deſpréaux, *châtioit ſi fort ſes Ouvrages, qu'on ne doit pas s'étonner qu'ils ſoient en ſi petit nombre.*

(2) Bien en a pris à tous les Poëtes ſucceſſeurs de ce grand homme. Notre Parnaſſe avoit d'autant plus beſoin d'être réformé, que tout y étoit dans une étrange confuſion. Quelques Antiquaires, dévots de Ronſard, de Baïf & autres, voulurent ſe révolter contre le nouveau Légiſlateur ; mais enfin

Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems ſert encore de modele.

Art Poët. chap. 1.

qui ſont des ſatyres ſanglantes contre les Ecrivains du premier ordre, & contre les Dames les plus qualifiées de la Cour, ils changeroient bientôt de langage :

Ce remede, quand on l'applique,
Mille fois mieux qu'une replique,
Range la rime à la raiſon.

Les contemporains de Malherbe ne ſentoient qu'imparfaitement l'étrange diſproportion qu'il y a entre les Vers qui l'ont rendu à jamais célébre, & ceux qu'on lui a fauſſement attribués, ou qu'il a rejettés, autant vaut. Nous la ſentons ſurtout aujourd'hui que le langage & le goût ſont extrêmement épurés. On s'appercevra peut-être encore mieux dans la ſuite combien certains écrits qui ont paru de nos jours, étoient peu dignes d'être aſſociés à tels

chef-d'œuvres ſortis de la même main.

» Il eſt donc de l'intérêt de ceux » qui raſſemblent leurs Ouvrages dans » un tems où ils ne comptent plus » gueres en donner de nouveaux, » d'en faire un choix, pour ne laiſ- » ſer à la Poſtérité, (s'ils oſent por- » ter leurs vuës ſi loin,) que ce qui » eſt plus digne d'elle, & le plus pro- » pre à décorer leurs noms. » Il ſe- roit à ſouhaiter que les Auteurs vouluſſent mettre à profit ces pa- roles ſi ſages & ſi judicieuſes de Monſieur de Fontenelle. Mais la plûpart, je dis ceux même qui ont le plus de célébrité, ſont ſi jaloux de leurs moindres productions, qu'ils croiroient, en les ſacrifiant, ſe faire une eſpéce de larcin. De-là tant de volumes multipliés ou groſ- ſis aux dépens de leur propre gloire.

LES POËTES
TRADUITS EN PROSE,
Perdent néceſſairement de leur prix.

LES POËTES
TRADUITS EN PROSE,
Perdent néceſſairement de leur prix.

S'Obſtiner à traduire en proſe les grands Poëtes de l'Antiquité, & ſurtout les Poëtes lyriques & tragiques, c'eſt vouloir, ce me ſemble, les dégrader de gaité de cœur. Préciſion, juſteſſe, exactitude, élégance tant que l'on voudra, il n'appartient qu'au Poëte traducteur de faire paſſer dans ſa langue le feu, le génie, les graces de l'Original,

& d'en imiter ſi bien l'air & la reſſemblance, que tout Lecteur de goût puiſſe dire : *le voilà, c'eſt lui-même.* Malheureuſement nous avons peu de bonnes traductions en vers françois ; encore s'en faut-il bien qu'elles ſoient partout également travaillées : mais quelques morceaux d'élite ſuffiront pour faire ſentir combien la Poëſie a d'avantage ſur la Proſe, quand il s'agit de rendre par des beautés à-peu-près équivalentes un Homere, un Sophocle, un Virgile, un Horace..... Commençons par la peinture la plus gracieuſe qu'il y ait peut-être dans toute *l'Iliade.*

Ceinture de Vénus.

Vénus donne à Junon ſa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre, ſorti des mains de la Nature;

Ce tiſſu, le ſymbole & la cauſe à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ſes loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un ſourire enchanteur elle anime la bouche,
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons;
Prête ces tours heureux plus forts que les raiſons;
Inſpire pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes,
Et la Nature enfin y daigna renfermer
Tout ce qui perſuade, & ce qui fait aimer.

On ne donne ici qu'un extrait ſuccint de l'Iliade de M. de la Motte*, vû que ce Poëme le moins

---

*Antoine Houdart, de l'Académie Françoiſe, eſt mort à Paris le 26 Décembre 1731, âgé de 60 ans. Si d'un côté il a reçu les plus grandes louanges, il a eſſuyé de l'autre les critiques les plus vives, & quelquefois même les plus injurieuſes. Mais laiſſant à part les éloges & les cenſures, ce qu'il a fait d'heureux & de beau en différents genres, eſt plus que ſuffiſant pour illuſtrer à jamais ſon nom. Dur, foible, ou négligé en quelques endroits de ſes Poëſies, M. de la Motte

eſtimable de ſes Ouvrages, ſelon quelques-uns, n'eſt le plus ſouvent qu'une imitation très-libre de celui d'Homere. Voici un paſſage de ce grand Poëte, qu'un de ſes plus paſſionnés admirateurs a rendu avec toute la nobleſſe & toute l'énergie poſſible.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie:

---

eſt toujours ſoutenu, toujours admirable dans la Proſe. Quelle aménité, quelle fineſſe, & quel enjouement dans ſes réponſes à Madame Dacier! Avons-nous quelque Ouvrage où il y ait plus d'élégance & d'harmonie, plus de juſteſſe & de force de penſées que dans ſes diſcours Académiques?

» D'un ſtyle également rapide,
» Suivant la raiſon qui le guide,
» Il plaît, il attache, il ſurprend:
» De ſa matiere toujours maître,
» Du moindre ſujet il fait naître
» Tout ce que l'Art a de plus grand.

Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels & craint même des Dieux.

Les Vers ſuivans ſont une peinture fidelle des divers ſymptômes qu'éprouve un cœur vivement épris. M. Deſpréaux y parle ſi bien le langage de la trop tendre Sapho, qu'on le ſoupçonneroit volontiers d'avoir été capable d'une forte paſſion, ſi l'on ne ſçavoit qu'il fut toujours invulnérable à cet égard.

Heureux, qui près de toi, pour toi ſeule ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire!
Les Dieux dans leur bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme,
Courir par tout mon corps ſitôt que je te vois;
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus ſe répand ſur ma vuë.
Je n'entends plus ; je tombe en de douces * langueurs ;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperduë,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

Anacréon nous a laiſſé pluſieurs tableaux, dont l'Amour & Bacchus ont fourni preſque tous les ſujets. Nous en avons un aſſez grand nombre de copies, mais foibles ou manquées pour la plupart. Dans celles que l'on va voir on reconnoîtra du moins quelques traces de la délicateſſe & de la naïveté du Pinceau de l'Original. Gacon, dit *le Poëte ſans fard*, en eſt l'Auteur, à peu

* L'épithete de *douces* n'eſt-elle pas trop foible, eu égard à l'état violent où cette malheureuſe Amante ſe trouve réduite ? D'ailleurs les mots de *doux* & de *doucement* ſont employés quelques vers au deſſus ; ce qui me paroît une ſorte de négligence dans un Poëte auſſi exact que l'étoit M. Deſpréaux. Il eſt mort à Paris le 13. Mars 1711.

de choſe près. On ne nomme ici qu'à regret un Ecrivain qui s'eſt flétri lui-même à jamais par pluſieurs Ouvrages impudemment ſatyriques, tels que l'*Anti-Rouſſeau*, l'*Homere vengé &c.*

Sur ſa Lyre.

Je célebrerois volontiers
Les Héros, ces fameux Guerriers
Dignes d'une gloire immortelle;
Mais ſi je veux chanter leurs noms,
Ma lyre, ſous mes doigts rebelle,
Ne me rend que d'amoureux ſons.
En vain de cordes je la change;
Au lieu de guerre & de combats,
Elle réſonne à la louange
De Vénus & de ſes appas.
* Cadmus, Hercule, fils d'Atrée,

* Ces quatre derniers Vers ſont de M. de la Foſſe, Auteur de quelques Tragédies, & entr'autres, de *Manlius*, Piéce excellente, quoique peu ſuivie. Sa Traduction d'Anacréon, ſi fort vantée par Rouſſeau dans une de ſes Lettres, eſt en général très-médiocre.

Adieu donc, adieu pour toujours :
Ma lyre, aux Amours conſacrée,
Ne peut chanter que les Amours.

Ami paſſionné des plaiſirs, Anacréon ne pouvoit guères entreprendre de longs Ouvrages, & encore moins des Ouvrages ſérieux : il a donc bien fait de s'en tenir à ceux que le ſentiment ſeul lui dictoit. Combien d'Ecrivains échouent tous les jours en certains genres, qui réuſſiroient, qui peut-être même excelleroient dans d'autres, s'ils conſultoient davantage leur génie, & s'ils ſçavoient ſe renfermer dans le talent qui leur eſt propre !

Pour les Femmes.

La Nature, puiſſante & ſage,
Donna la courſe au Liévre, & le vol aux Oiſeaux;
Elle arma le front des Taureaux,

Et remplit le Lion de force & de courage.
Elle apprit aux Poiſſons l'art de fendre les eaux ;
L'Homme eut la prudence en partage.
Et la Femme, où l'on voit tant de timidité,
Que reçut-elle ? Un don, qui foible en apparence,
Surmonte toute autre puiſſance.
Quel fut-il ce don ? La beauté.

Si de tous les préſens de la Nature la beauté n'eſt pas le plus eſtimable, c'eſt du moins celui qui flatte le plus agréablement les yeux, & qui intéreſſe davantage le cœur.

L'Amour mouillé.

Pendant que la paupiere cloſe,
Laſſé du travail & du bruit,
L'homme tranquillement repoſe
Dans le ſilence de la nuit,
L'Amour vint frapper à ma porte.
Qui heurte ſi fort de la ſorte,
Criai je, en ſurſaut réveillé ?
Hélas ! c'eſt un enfant mouillé,
Répond-il, ouvrez, je vous prie.
Il pleut, mes pas ſont égarés ;
Ne craignez rien ; de grace ouvrez.

A ce diſcours l'ame attendrie,
Une lampe en main, à l'inſtant
Je cours ouvrir à cet Enfant.
Ses aîles, ſon arc & ſa trouſſe
Me donnerent quelque ſoupçon ;
Mais il avoit la mine douce,
Et l'air d'un aimable garçon.
Je le fais entrer, je l'eſſuye ;
Je prends ſes mains, & peu-à-peu
Je le réchauffe auprès du feu ;
En un mot, je lui rends la vie.
Sitôt que le froid l'eut quitté,
Voyons, me dit-il, ſi la pluye
A mon arc n'auroit rien gâté.
Après ces mots il ſe retire
Trois pas en arrierere, & ſoudain
Me décoche un trait dans le ſein.
Le coup fait, il ſe mit à rire,
Et me dit, d'un air ſcélérat,
Félicite-moi, camarade :
Mon arc eſt en fort bon état,
Mais je crois ton cœur bien malade.

Il eſt aſſez vraiſemblable de croire que l'apparition de quelque jeune fille déguiſée en Amour, a donné

lieu à cette ingénieuſe & galante fiction.

La Maſcarade.

Que j'aime à voir les jeunes gens
Fouler la naiſſante verdure,
Dans un de ces beaux jours, où l'aimable Printems
Semble rajeunir la Nature !
Que j'aime à voir leurs mouvements,
Lorſque le thyrſe en main, & des fleurs ſur la tête,
Les filles, honneur de la fête,
Danſent d'un pied leger au ſon des inſtruments !
Là, de jeunes garçons une troupe charmante
Se divertit à mille jeux,
Pendant que d'une voix touchante
D'autres frappent les airs de leurs chants amoureux.
Le Vieillard d'une humeur riante
Se livre à d'impuiſſans deſirs,
Leur applaudit & ſe contente
De rappeller en ſoi l'image des Plaiſirs.
Enfin accompagnés de Bacchus, de Cythere,
Et de Cupidon qui les ſuit,
Chez le Dieu de la bonne chere
Ils s'en vont tous paſſer la nuit.

Sur les Plaiſirs.

Couronné de myrthe & de lierre,
Et couché ſur le verd gazon,
Du nectar, dont Bacchus fit préſent à la Terre,
Je prétends enyvrer mes ſens & ma raiſon.
Bien loin de m'en faire la guerre,
Amour, releve ton bandeau,
Quitte ton arc & ton flambeau,
Et prends ſoin de remplir mon verre :
Viens me verſer ce jus divin.
Je ne ſerai bientôt que pouſſiere & que cendre.
Eh ! que m'importe alors que de ſa belle main,
Au pied de mon tombeau, Cloris, vienne répandre
Des fleurs, des parfums & du vin ?
Va plutôt me chercher cette charmante Blonde ;
Rends-la ſenſible à mes deſirs :
Avant que de jouir des biens d'un autre monde,
Je veux de celui-ci goûter tous les plaiſirs.

Le ſens de ces deux derniers Vers, dont le tour eſt ſi facile & ſi naturel, a été ſingulierement rendu par Madame Dacier. *Sçache, Amour,* dit-elle, *qu'avant que d'aller à la*

danſe des Morts, je veux me divertir ici. Voilà le ton, du moins en général, de ſa traduction. Qu'importe qu'elle ſoit plus ou moins fidelle, ſi d'ailleurs elle eſt preſque toujours ſans goût, ſans délicateſſe, ſans génie ? Cependant elle a eu dans ſon tems beaucoup de ſuccès. Mais faut-il s'en étonner ? On regardoit alors comme un homme rare quiconque ſçavoit le Grec paſſablement : on devoit donc regarder comme un prodige une fille qui s'étoit familiariſée dès l'enfance avec cette Langue. Je dis une fille ; car Madame Dacier n'étoit encore que Mademoiſelle le Févre, lorſqu'elle mit au jour ſon Anacréon. L'érudition prévint, intéreſſa les eſprits en ſa faveur. Mais aujourd'hui qu'on ne juge de ſa traduction que par la

traduction même, le ſexe ni l'érudition n'impoſent plus ; le prodige eſt évanoui, & la copie reſte : copie, qui ne ſçauroit plaire qu'aux Lecteurs ennemis des graces, & amis du ſtyle froid & rampant.

Les Vendanges.

Chers amis, quel plaiſir de voir
Ces jeunes gens, garçons & filles,
Le plus doux eſpoir des familles,
Porter des raiſins au preſſoir !
Les hommes foulent la vendange,
Et font un agréable chœur,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déja la liqueur écoulée
Murmure & boût dans le tonneau :
L'odeur de la grappe foulée
Plaît, & réjouit le cerveau.
Les Vieillards remplis d'allegreſſe,
En buvant de ce jus nouveau,
Malgré le poids de la vieilleſſe,
Danſent au ſon du chalumeau ;
Mais le plus plaiſant de la fête,

C'eſt qu'un jeune homme, à qui le vin
A déja donné dans la tête,
Minute un amoureux larcin.
Il cherche, & rencontrant ſa Belle
Couchée à l'écart en dormant,
Sans bruit il ſe gliſſe auprès d'elle,
Et veut profiter du moment.
Philis, réveillée & ſurpriſe,
En vain repouſſe le Galant;
Loin de quitter ſon entrepriſe,
Le vin le rend plus pétulant.
L'Amour, pendant ce badinage,
Darde à la Belle un de ſes traits.
Tircis, qu'anime un doux préſage,
Des paroles vient aux effets;
Et malgré l'Amante obſtinée
A lui témoigner ſon courroux,
Il voudroit avant l'hyménée
Uſurper les droits de l'époux.

Les plaiſirs innocens, & quelquefois effrénés, que la ſaiſon des vendanges occaſionne, ſont ſi naïvement exprimés dans cette deſcription, que l'on croit être ſur les lieux mêmes où la ſcene ſe paſſe.

Au reſte, on peut dire qu'à cet égard les mœurs & les uſages ſont à peu près les mêmes aujourd'hui, qu'ils étoient du tems d'Anacréon.

L'Amour piqué.

L'Amour piqué par une Abeille,
Au moment qu'il cueilloit une roſe vermeille,
Courut tout éploré dans les bras de Vénus
Ah ! ma mere, dit-il, je meurs ; je n'en puis plus ;
Je viens d'être piqué par un ſerpent qui vole.
Vénus, pour l'appaiſer, le flate, le conſole :
Enſuite riant de ſa peur,
Elle lui dit d'un ton moqueur :
Si tu ne peux ſouffrir la légere bleſſure
Qu'une mouche fait ſur ta main,
Juge par-là des maux qu'endure
L'Amant dont tu perces le ſein.

Quelle ſimplicité, quelle naïveté dans le petit Amour ! & quelle douceur mêlée d'une fine raillerie dans la mere des Graces ! . . G**.

Les Géorgiques ſont le chef-d'œu-

vre de Virgile, ſoit que l'on conſidere avec quel art il a rempli d'ornemens une matiere qui en étoit ſi peu ſuſceptible ; ſoit que l'on faſſe attention aux Epiſodes admirables qu'il a employées pour annoblir ſon ſujet. Nous en avons deux Traductions, dont on a inſéré les plus beaux endroits dans le troiſiéme Tome de la *Bibliotheque Poëtique*. La premiere eſt de M. Martin *, qui, ſelon quelques-uns, n'eſt autre que Pinchêne. Mais comment ſe perſuader que le plus inſipide de tous les Poëtes nés & à naître ſoit l'Auteur des Vers ſuivans ?

Bonheur de la vie champêtre.

Heureux, cent fois heureux ceux qui loin de la guerre,

* Il eſt mort en 1705. âgé de 89 ans. Sa traduction des *Géorgiques*, le ſeul Ouvrage que l'on connoiſſe de lui, n'a paru qu'en 1713.

Ne ſongent aujourd'hui qu'à cultiver la terre!
Que leur deſtin eſt doux, s'ils goutent leur bonheur,
Et mépriſent des cours la trompeuſe grandeur!
Il eſt vrai que chez eux, aux heures d'audience,
On ne trouve jamais l'importune affluence
D'un peuple intéreſſé, qui dès le point du jour
S'empreſſe vainement de leur faire la cour.
Ils n'ont point de Palais de ſuperbe ſtructure,
Ni de lambris ornés de ſçavante peinture.
Ils ont en récompenſe une ſécurité,
Que fonde de leurs mœurs la commune équité.
La jeuneſſe travaille & la vieilleſſe prie:
La piété chez eux en tout tems eſt chérie:
On y rend les honneurs qui ſont dûs aux Autels.
Ils furent, en un mot, les derniers des mortels,
Chez qui, prête à s'enfuir dans la voûte étoilée,
Se retira longtems, la Juſtice exilée.

Que fait-on dans la Ville, & quels ſont nos emplois?
Y vit-on aujourd'hui comme on fit autrefois?
Guidés par les tranſports d'une ardeur meurtriere,
Les uns ſuivent de Mars la ſanglante carriere,
Ne ſongent qu'à forcer des murs & des remparts,
Et même dans la paix vont chercher les hazards.
Les autres, du Spectacle en tout tems idolâtres,
Vont de la table au cirque, & du cirque aux théâtres;

Et toujours occupés d'inutiles desirs,
Font de toute leur vie un cercle de plaisirs.
D'autres, pour enrichir leurs familles nombreuses;
Courent des vastes mers les plaines dangereuses.
Ceux-ci, pleins de soupçons, enterrent leurs trésors;
Ceux-là, pour en avoir, tentent mille ressorts.

L'innocent Laboureur, dans sa peine assiduë,
Remet tout son espoir au soc de sa charruë;
Recueille, tous les ans, le fruit de son travail;
En nourrit sa maison ainsi que son bercail.
On ne voit point chez lui de richesse enviée,
De longue pauvreté, de misére oubliée.
Rome & ses intérêts, la chûte des Etats,
L'Istre & l'Euphrate armés ne l'embarassent pas.
L'or, instrument fatal des haines fraternelles,
Ne lui cause jamais ni guerres, ni querelles.
Il ignore les noms de Greffe & de Barreau,
Et pour lui le Palais est un monde nouveau.

Champs, agréables champs, vos bois & vos fontaines
Régleront désormais mes plaisirs & mes peines.
Je cueillerai vos fleurs, vivrai de votre fruit,
Content d'être éloigné de la gloire & du bruit...

Sont-ce donc là des Vers à la Pinchêne ? Il seroit à souhaiter pour

l'honneur de la Poëſie Françoiſe que M. le Franc eût perſiſté dans le deſſein qu'il avoit conçu de traduire les *Géorgiques*. Le nom d'un Ecrivain auſſi célèbre, & auſſi généralement eſtimé auroit été un bon garant du ſuccès de ſon entrepriſe. On en peut juger par cet échantillon.

Deſcription du Printems.

C'eſt l'aimable Printems, dont l'heureuſe influence
Des corps inanimés échauffe la ſubſtance.
C'eſt alors que le Ciel répand tous ſes tréſors:
Ses eaux percent la terre, humectent ſes reſſorts,
Et ranimant les fruits, dont la ſéve eſt tarie,
Pénetrent chaque germe, & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiſeaux dans les bois,
De l'inſtinct amoureux ſuivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine eſt arroſée;
Le zéphir ſur les fleurs agite la roſée;
L'horiſon brille aux yeux d'un feu pur & vermeil;
Le gazon s'embellit des regards du Soleil.
Sur ce riche côteau la vigne renaiſſante

Promet à nos desirs une année abondante ;
Et le Pampre ne craint pour ses tendres bourgeons
Ni le [illegible]ens du Ciel, ni les froids aquilons.
De l'Univers naissant le Printems est l'image ;
Il ne cessa jamais durant le premier âge ;
Il anima les Cieux, & la terre & les flots,
Quand l'Univers sortit des gouffres du cahos.
Les habitans de l'air, & les peuples de l'onde
Ressentirent soudain sa présence féconde.
L'homme fut ébloui de son propre séjour,
Et le jour qu'il naquit fut du moins un beau jour.

Ce dernier vers termine si heureusement la description, qu'il faudroit être de mauvaise humeur & même de mauvais goût, pour ne pas sçavoir gré au Traducteur d'en avoir embelli son Original.

L'*Enéïde* de * Segrais commence à devenir un peu surannée : il y a

* Jean Regnault de Segrais, né à Caën le 22. Août 1624. y est mort le 25. Mars 1701. Il étoit de l'Académie Françoise, & Gentilhomme de Mademoiselle, fille de Gaston, Duc d'Orléans.

pourtant plus d'un morceau dans ce Poëme, que nos bons Versificateurs ne désavoueroient pas. Tel est, entr'autres, celui-ci.

Dépit de Junon contre les Troyens.

Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuissante
Verra-t-elle aborder leur flotte triomphante ?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et partout je me trouve esclave du Destin !
Qui ne sçait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pû lancer la foudre,
A pû la dissiper, l'abîmer sous les eaux ;
Pour le crime d'un * seul perdre mille vaisseaux ?
Et moi, Reine des Dieux, du Ciel & de la Terre,
Moi, l'épouse & la sœur du maître du Tonnerre,
Je combats contre un Peuple en tous lieux étranger,
Et depuis tant d'hyvers je ne puis m'en venger !
Qui me reconnoîtra désormais pour Déesse ?
Et qui craindra Junon après tant de foiblesse ?
Roulant ces soins divers dans son cœur irrité,
Son char passe les airs d'un vol précipité....

* Ajax éprouva la vengeance de Minerve, pour avoir osé jusques dans son Temple deshonorer Cassandre fille de Priam. *Odyssée*, L. 4.

C'eſt dommage que * Boileau n'ait pas mis la derniere main à ſa verſion du 4^e^. Livre de l'*Enéïde* : mais quoiqu'elle ſoit lâche & négligée en pluſieurs endroits, elle a mille beautés de détail qui ſeront toujours priſées des Connoiſſeurs.

Pouvoir d'une Magicienne.

Une antique Prêtreſſe, en des climats arides,
Garde les fruits ſacrés des chaſtes Heſpérides,
Et ſçait par la vertu d'un charme impérieux,
Endormir le Dragon qui veille dans ces lieux.
Par l'effort de ſon art elle peut dans une ame
Eteindre ou rallumer une amoureuſe flamme,
Arrêter dans leur cours les plus rapides eaux,
Et rappeller au jour les ombres des tombeaux ;
Faire taire l'orage, ou gronder le Tonnerre,
Et ſous ſes pas affreux faire trembler la terre.

---

* Gilles Boileau, Controlleur des Menus Plaiſirs de la Chambre du Roi, eſt mort en 1659. âgé de 38 ans. Il étoit l'aîné de notre fameux Satyrique.

Ces Vers auſſi forts que nombreux, ſont d'un ſtyle proportionné au ſujet. Ceux qui ſuivent ont je ne ſçais quelles graces qui ne ſont faites que pour le cœur.

Plaintes de Didon.

Eſt-ce moi que tu fuis ? ah ! cruel, par ces larmes
Qui purent tant ſur toi, quand j'eus pour toi des charmes ;
Par ces doux entretiens, ſource de nos plaiſirs ;
Par ces embraſſemens ſi chers à tes deſirs ;
Vois le funeſte état de mon ame fidelle,
Pour qui tout eſt perdu, ſi tu n'es plus pour elle.
Cher Prince (puiſqu'enfin le tendre nom d'époux
N'a plus rien pour ton cœur de touchant ni de doux)
Peux-tu voir ce qu'endure une Amante éplorée ?
Peux-tu, ſans en frémir, voir ma mort aſſurée ?
Encor ſi dans l'excès de mes vives douleurs,
Tu me laiſſois un fils pour eſſuyer mes pleurs ;
Si ce fils te pouvoit reſſembler de viſage,
Je me conſolerois en voyant ton image.
D'un malheureux hymen ce gage précieux
Charmeroit mes ennuis & flatteroit mes yeux.

Il n'y a fiction qui tienne : on a peine à lire des plaintes ſi touchantes ſans partager la douleur de l'infortunée Reine de Carthage. Perdant enfin toute eſpérance de pouvoir fixer Enée auprès d'elle, le dépit la fait éclater en ces mots.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe :
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une tygreſſe,
Et le Caucaſe affreux, t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ſes cailloux.
Car enfin mes ſoupirs, mes plaintes, mes allarmes
Ont-ils pû t'émouvoir, t'arracher quelques larmes?
Ne te ſouvient-il plus, perfide, de ce jour
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma cour?
Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage?
Ainſi tu me punis de mes propres bienfaits!
Grands Dieux! en qui peut-on s'aſſurer déſormais?
Je ne t'arrête plus : va, fuis tes vains oracles ;
Ingrat, pour me quitter, brave tous les obſtacles :
Va, malgré les hyvers & malgré tes ſermens,
Expoſer ta fortune aux caprices des vents :

Des feux de mon bucher j'irai juſqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur le remords de ton crime,
Et mon ombre en tous lieux te ſuivant pas à pas,
Vengera mon amour, ma gloire, & mon trépas.

Nous avons une Traduction de ce même Livre par feu M. le Préſident Bouhier. Elle eſt en général plus ſoutenuë que celle de Segrais, plus exacte & plus ſerrée que celle de Boileau; mais on n'y trouve point ces tours heureux, cette force & ce ton vraîment épique du dernier.

Paſſons à Horace. Toutes ſes œuvres, traduites en Vers François par différens Auteurs, & accompagnées d'excellentes Remarques pour l'éclairciſſement du Texte, ont été recueillies en cinq volumes in-12. L'entrepriſe eſt aſſurément très-louable,

louable, & ne peut tourner qu'à l'avantage des Lettres & de ceux qui les cultivent. Mais l'Editeur ſe ſeroit épargné bien du travail, ſi content du choix des meilleures copies, il eût ſupprimé nombre de Piéces, qui ne ſervent, dit-on, qu'à groſſir déſagréablement l'Ouvrage. On ſe borne ici à un petit nombre d'Odes à peu près égales en mérite, quoique pour les matieres & pour le ſtyle elles n'ayent entre elles aucune idée de reſſemblance.

La ruine de Troye prédite par Nérée.

* Charmé de ſa belle proye,
Loin des bords de l'Eurotas,
Pâris conduiſoit à Troye
L'Epouſe de Ménélas;

* *Paſtor cùm traheret per freta navibus Idæis....* Ode XIV. L. 3.

Quand ſur la plaine azurée
Tout-à-coup le vieux Nerée
S'élevant du ſein des flots,
Par ſon auguſte préſence
Força les vents au ſilence,
Et fit entendre ces mots.

La Beauté, pour qui ton ame
Brûle de coupables feux,
Te ſuit aux murs de Pergame
Sous des auſpices affreux ;
Je vois la Gréce indignée,
Pour rompre ton hyménée,
Armer ſes Peuples divers :
Priam, le ſort qui t'opprime,
Va te rendre la victime
Des forfaits d'un fils pervers.

Que de travaux, que d'allarmes
Eprouveront ces guerriers !
Sous l'énorme poids des armes
J'entends gémir leurs courſiers ;
Conduite par la vengeance,
Pour animer leur vaillance,
Pallas court de rang en rang :
Malheureux ! ta perfidie
Va faire dans la Phrygie
Couler des fleuves de ſang.

Sur la foi de la Déeſſe,
Qui protége tes amours,
Tu crois que dans la molleſſe
Tu vas voir couler tes jours:
Qu'occupé de ta parure
Au ſoin de ta chevelure
Tous tes ſoins ſeront bornés,
Ou dans un tendre délire
A répéter ſur ta Lyre
Quelques airs efféminés.

Non, non; du réduit paiſible
Où tu prétends te cacher,
Hector, ce Guerrier terrible,
Viendra bientôt t'arracher:
Entraîné dans la carriere,
Où de ſang & de pouſſiere
Tes cheveux ſeront flétris,
Tu n'échapperas qu'à peine
Aux traits de l'Epoux d'Hélene,
Qui te pourſuit à grands cris.

Vois conſpirer à ta perte
Une foule de Héros,
Le prudent fils de Laërte,
Le ſage Roi de Pilos:
Teucer, Mérion, Stenelle,
A la mort la plus cruelle

Jurent tous de te livrer :
Le vaillant fils de Tidée
Dans le fort de la mêlée
Brûle de te rencontrer.

Comme on voit un Cerf timide,
Que ſuit un loup furieux,
Par une courſe rapide
Se dérober à ſes yeux ;
Par une honteuſe fuite
Tu tromperas la pourſuite
De Diomede irrité.
Eſt-ce donc là ce courage
Qu'à la Beauté qui t'engage
Ta bouche avoit tant vanté?

Le courroux du fier Achille
Suſpendra pour quelque tems
La ruine de ta Ville,
Les pleurs de ſes habitans ;
Mais après quelques années,
Des cruelles deſtinées
Il faudra ſubir les loix :
C'en eſt fait, & le Scamandre
Ne voit qu'un monceau de cendre
Où Troye étoit autrefois.

Le Pere Sanadon croit que le but d'Horace dans cette Piéce, étoit de propoſer à Antoine l'exemple de Pâris, afin de le détourner de ſa paſſion pour Cléopatre. Peut-être que les conjectures du ſçavant Jéſuite ne ſont pas bien certaines; mais elles paroiſſent du moins aſſez vraiſemblables, pour qu'on les adopte, faute de mieux.

Au Vaiſſeau qui devoit porter Virgile à Athenes.

* Un deſir curieux de viſiter la Grece
Vient d'arracher, hélas! Virgile à ma tendreſſe.
Heureux navire, à qui le Ciel l'a confié,
Veille ſur ce dépôt avec un ſoin extrême:
Il y va de mes jours; ſonge que de moi-même
Tu portes dans ton ſein la plus chére moitié.

---

* *Sic te, Diva potens Cypri...* Ode 3. L. 1.

Que la Divinité qu'on adore à Cythere ;
Que des fils de Léda le couple tutelaire,
De leurs feux bienfaiſans t'accordent le ſecours :
Que les vents ſoient captifs dans leurs grottes profondes ;
Ou s'il leur eſt permis de régner ſur les ondes,
Que ce ſoit ſeulement pour ſeconder ton cours.

D'un triple airain ton cœur fut muni par la Parque,
O toi, qui le premier ſur une frêle barque
Entrepris de dompter l'orgueil des vaſtes mers ;
Et qui vis ſans frémir les noirs enfans d'Eole,
Accourans en fureur de l'un à l'autre Pôle,
Se diſputer l'empire & des flots & des airs.

La plus terrible mort à tes yeux fut préſente ;
Quand tu vis au travers de la vague écumante
Nager de toutes parts mille monſtres affreux :
Lorſque tu découvris l'effrayant aſſemblage
De ces rocs déteſtés, qui devoient d'âge en âge
Etre l'écueil fatal des Nochers malheureux.

Grands Dieux ! c'eſt donc en vain que votre Providence,
Des Peuples réunis prévoyant l'inſolence,
Par le vaſte Océan voulut les ſéparer ;
Puiſqu'on voit des Mortels ſur un vaiſſeau fragile
Se faire impunément une route facile
Vers des bords, qu'à jamais ils durent ignorer.

A l'homme audacieux rien n'eſt inacceſſible :
Pour les objets permis ſon ame peu ſenſible,
Vers ceux qu'on lui défend court ſe précipiter.
Prométhée enleva, d'une main ſacrilége,
Le feu, qui de l'Olympe étoit le privilége,
Et ſans l'aveu des Dieux oſa nous l'apporter.

A peine deſcendu de la voute céleſte,
Il eut fait à la Terre un préſent ſi funeſte,
Qu'elle ſe vit en proye à mille maux divers :
La mort, qui juſqu'alors reſpectant la jeuneſſe,
Ne ſuivoit que de loin la caduque vieilleſſe,
Accourut à grands pas dépeupler l'Univers.

La Nature aux humains refuſe en vain des aîles :
Dédale dans les airs ſuit des routes nouvelles ;
Hercule de Pluton affronte le courroux :
Le Ciel même eſt en bute aux fureurs de la Terre ;
Et nous ne ſouffrons pas que poſant ſon tonnerre,
Jupiter un inſtant en ſuſpende les coups.

Les vœux qu'Horace fait pour Virgile au commencement de cette belle Ode, témoignent aſſez que ces deux grands Hommes s'aimoient & s'honoroient mutuellement. Di-

gne exemple, mais peu ſuivi de quelques-uns de nos Beaux-Eſprits modernes. Livrés à la jalouſie ou à la haine, il ſemble qu'ils ayent diſputé à qui s'aviliroit le plus aux yeux du Public, qui s'eſt trouvé comme forcé de mépriſer leurs perſonnes, même en admirant leurs Ecrits. Je ne ſçais s'ils n'euſſent pas gagné davantage à demeurer toute leur vie dans l'obſcurité.

A Groſphus.

* Par une affreuſe tempête
Surpris au milieu des mers,
Le Nocher voit ſur ſa tête
Briller le feu des éclairs.
L'air ſiffle, la foudre gronde;
Une obſcurité profonde
Lui dérobe la clarté:
» Dieu, dit-il, Dieu que j'implore,

* *Otium Divos rogat in patenti Prenſus Ægeo...* Ode XV. L. 2.

» Faites moi jouir encore
» Du repos que j'ai quitté.

Repos que le Ciel avare
Semble refuſer à nos cœurs ;
Le mortel le plus barbare
Eſt ſenſible à tes douceurs :
Du Thrace fier & ſauvage,
Dans les horreurs du carnage ;
Tu fixes tous les deſirs :
Indifférent pour la gloire ;
Le Mède dans la victoire,
Ne cherche que tes plaiſirs.

Cette paix délicieuſe,
Où tendent tous nos ſouhaits,
Fortune capricieuſe,
N'eſt pas un de tes bienfaits.
Aveugle dans tes largeſſes,
Comble d'honneurs, de richeſſes
Tes ſuperbes favoris ;
Je le verrai ſans envie :
Le vrai bonheur de la vie
Ne s'acquiert point à ce prix.

On voit, quand la foule obſede
Nos auguſtes Magiſtrats,
Le Licteur qui les précede

En diſſiper l'embarras :
Mais il n'a pas la puiſſance
D'écarter de leur préſence
Les ſoucis tumultueux :
Noir eſſain qui les afflige,
Et qui ſans ceſſe voltige
Sous leurs lambris faſtueux.

Heureux, qui touché des charmes
De la médiocrité,
Loin du bruit & des allarmes
Vit avec frugalité !
La peur, l'avarice infâme
Ne troublent point de ſon ame
L'inaltérable repos :
Morphée, à ſes vœux docile,
Fend les airs d'une aîle agile
Pour lui verſer ſes pavots.

Dieux, par une folle audace,
Nous étendons nos projets
Au-delà du court eſpace
Où nous bornent vos decrets.
Sous un Ciel plus favorable
De l'ennui qui nous accable
Nous courons nous délivrer.
Vain eſpoir ! Erreur extrême !

L'homme a beau fuir ; de lui-même
Il ne peut ſe ſéparer.

En vain ſur l'humide plaine
Nous cherchons un ſort plus doux ;
Le noir chagrin qui nous gêne,
S'embarque & vogue avec nous.
A ſon atteinte homicide,
Le courſier le plus rapide,
Ne nous dérobera pas :
Un cerf que le Chaſſeur preſſe,
N'égale point la vîteſſe
Dont il vole ſur nos pas.

Après nos peines paſſées
Goutons-nous quelque plaiſir ?
Ne portons point nos penſées
Dans la nuit de l'avenir.
Sommes-nous dans la ſouffrance ?
Livrons-nous à l'eſpérance
De voir changer nos deſtins.
Un bonheur que rien n'altere,
N'eſt qu'une belle chimere
Dont on berce les humains.

Achille aux rives du Xanthe
Cueille d'immortels lauriers :
Déja ſa valeur naiſſante

Efface tous les Guerriers:
Ce Héros comblé de gloire,
Dans le ſein de la victoire,
Meurt au Printems de ſes jours;
Titon accablé d'années,
Se plaint que les Deſtinées
En éterniſent le cours.

Des biens qui ſont notre envie
Le Ciel diſpoſe à ſon gré.
* Groſphus, ce qu'il te dénie,
Peut-être je l'obtiendrai.
L'opulence eſt ton partage;
Dans un vaſte pâturage
Tu vois tes courſiers errans:
Tes troupeaux au loin mugiſſent;
L'or & la pourpre enrichiſſent
Tes ſuperbes vêtemens.

Pour moi, de l'erreur commune
Dès-longtems déſabuſé,

---

* Pompéius Groſphus étoit un riche Sicilien, qui, malgré une brillante fortune étoit peu content de ſon ſort. Souvent les grands biens font naître, ou nourriſſent les paſſions, qui rendent l'homme malheureux. *D...*

Je pardonne à la Fortune
Qui m'a peu favoriſé :
Je poſſéde, en dépit d'elle,
Une légere étincelle
De ce feu pur & divin,
Dont les Nymphes du Permeſſe
Des Poëtes de la Grece
Avoient embraſé le ſein.

Cette Ode & les deux précédentes ſont de M. Bertrand, qui auroit pû égaler nos plus grands Maîtres dans le genre lyrique, ſi la mort ne l'avoit enlevé dans la vigueur de ſon âge, & lorſqu'il commençoit à ſe faire une réputation brillante. Il a pris la liberté d'étendre en pluſieurs endroits les penſées du Poëte Latin ; mais celui-ci n'y perd pas, & le Lecteur y gagne à coup ſûr.

Contre les Devins.

*De la fin de nos jours ne ſoyons point en peine;
Iris, c'eſt un ſecret qui n'eſt que pour les Dieux,
Mépriſez ces Devins, dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les Cieux.

Attendons en repos l'ordre des Deſtinées,
Prêts à leur obéir à toute heure, en tout tems,
Soit qu'il nous reſte encore un grand nombre d'années,
Soit qu'enfin nous touchions à nos derniers inſtans.

**Je vous aime, aimez-moi. Tout le reſte eſt frivole.
Jouiſſons du préſent, peu ſûrs de l'avenir.
Tandis que je vous parle, Iris, le tems s'envole,
Et nous échappe, hélas! pour ne plus revenir.

---

* *Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi Finem Di dederint...* Ode XI. L. I.

** Horace dit, *vina liques...* Il pouvoit avoir ſes raiſons pour exhorter ſa Belle à faire bonne chére & à boire du plus excellent; mais on ne peut qu'approuver le Traducteur d'avoir ſubſtitué l'amour au vin, qui pour l'ordinaire n'eſt pas la paſſion favorite des femmes.

Monſieur de * Valincourt, Auteur de ces vers, avoit un talent bien dé-

---

* Jean-Baptiſte-Henri du Trouſſet de Valincourt, Sécretaire Général de la Marine, Hiſtoriographe de France... eſt mort à Paris le 4. Janvier 1731. Il étoit né avec un bel eſprit, & une plus belle ame : attaché aux Belles-Lettres plutôt par goût que par état, il n'en avoit cueilli que les fleurs & ne fut jamais à portée d'en faire ſon principal objet ; des Emplois à la Cour, où il paſſa ſa vie, ne lui ont pas permis de produire beaucoup d'ouvrages ; il ne reſte de lui que ceux de ſa premiere jeuneſſe, *une Vie du Duc de Guiſe*, *une Critique de la Princeſſe de Cleves* & quelques Piéces fugitives répanduës dans divers Recueils ; lié d'amitié avec les plus beaux Génies de ſon Siècle, & ſinguliérement avec *Racine* & *Deſpréaux*, il fut choiſi par *Louis XIV.* pour les remplacer ſeul, après leur mort en qualité d'*Hiſtoriographe de ſon Regne*, & refuſa la penſion qu'ils ſe partageoient pour ce travail : il n'en a jamais rien touché, le Roi ayant eu la bonté de lui promettre des récompenſes d'une autre nature. L'incendie de ſa maiſon & d'une Bibliothèque qu'il avoit formée avec goût depuis 50, ans conſuma peu

cidé pour la Poëſie, & ſurtout pour la Poëſie légere & badine. Nous

---

d'années avant ſa mort tout ce qui avoit été écrit de cette hiſtoire, & tous les Manuſcrits qui y avoient ſervi de matériaux, entr'autres beaucoup de Lettres de Madame *de Maintenon*, avec qui il avoit été en relation juſqu'à la mort du feu Roi. Il ſoutint cet évenement avec courage & répondit aux complimens de ſes amis, *qu'il auroit bien perdu ſon tems à la lecture de ſes Livres, s'il n'avoit appris à ſe conſoler de leur perte.* Le goût des Sciences & de la bonne Littérature ſe faiſoit ſentir dans ſon commerce, il en avoit l'aménité ſans le ſauvage, & l'employoit principalement à rendre la vertu aimable. M. *le Duc du Maine* dit, à ſa mort, *que la Cour avoit perdu le ſeul homme qui ſçût dire la vérité aux Princes ſans les bleſſer.* Connu & eſtimé de tous les Miniſtres de ſon tems, dans l'intimité de pluſieurs, & à portée de tout ce qui peut mener à la fortune, il n'en a laiſſé qu'une très-médiocre; effet de ſa modération qu'il a portée juſqu'à ſa mort, en recommandant dans ſon teſtament qu'on brûlât tout ce qui pourroit ſe trouver d'écrits de lui : il en eſt reſté quelques fragmens chez des amis illuſtres, pour qui il les

n'avons de lui que quelques Piéces fugitives, qui font regretter qu'il n'ait pas eu le loïsir d'en faire davantage.

Aux Romains.

*Romains, de vos Ayeux vous expirez les crimes ;
Si vous ne réparez les Temples ébranlés ;
Releyez des Autels trop longtems ſans victimes,
Et des Dieux ſans honneurs, ſanglans & mutilés.

Votre reſpect pour eux fonda votre puiſſance :
Qu'ils ſoient de vos projets le principe & la fin.

---

avoit compoſés & qui ne conſiſtoient que dans des lettres, des Diſſertations critiques ou Métaphyſiques & des opuſcules qui tirent leur principal mérite des circonſtances qui les ont fait naître, & que ſa famille n'a pas crû par cette raiſon, & encore plus par reſpect pour ſes dernieres volontés, devoir livrer à l'impreſſion. Voyez dans les *Mémoires de Madame de Staal*, écrits par elle-même, le portrait qu'elle en fait.

**Delicta majorum immeritus lues, Romane,...* Ode 6. L. 3.

De leur culte affoibli nous ſentons la vengeance;
Et Rome impie a vû chanceler ſon deſtin.

Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique
Juſques au Capitole a porté le danger,
Quand tout l'Empire, en proye au trouble domeſtique,
Sembloit à ſa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triſte fruit des premiers adulteres,
Qui du jaloux Hymen rompirent les ſermens:
Ce déſordre bientôt enfanta nos miſeres,
Et du crime fécond nâquit ſon châtiment.

Nos filles de ſéduire apprennent l'art funeſte,
D'une étude laſcive elles font leurs plaiſirs:
Et leur cœur corrompu ſe prépare à l'inceſte,
Longtems avant que l'âge ait mûri leurs deſirs.

Oh! que d'un autre hymen ſortit cette jeuneſſe,
Qui du ſang de Carthage a fait rougir les flots;
Qui domptant la Syrie & l'Afrique & la Grèce;
Au bonheur de l'Empire immola ſon repos!

Race des vrais Romains, elle ſoutint la gloire
De ces Soldats formés par de doubles leçons;
Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire,
Hâtoient par leurs travaux les tardives moiſſons.

Mais que n'alterent point les tems impitoyables !
Nos peres plus méchans que n'étoient nos ayeux,
Ont eu pour Succeſſeurs des enfans plus coupables ;
Qui ſeront remplacés par de pires neveux.

On retrouve dans cette derniere Strophe la nobleſſe, la force & la préciſion de celle-ci.

Damnoſa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Si Horace, dit un de ſes meilleurs Interprétes, n'avoit pas eu l'honneur de l'invention, il ſeroit difficile de décider du prix entre lui & M. de la Motte.

Ovide eſt ſi célebre par ſes Ouvrages, par ſes Amours & par ſes malheurs, qu'on ne ſçauroit lire ſans une ſorte d'intérêt cette Elégie, où il fait le détail le plus pathétique de

la maniere dont il quitta Rome. La traduction que l'on en donne ici a été faite principalement pour le Sexe aimable auquel il rendit tant d'hommage, & qui fut cauſe de ſon exil. Car ſoit qu'on l'attribuë à ſon intrigue avec Julie, fille d'Auguſte, ou ſeulement à ſon Poëme de l'*Art d'aimer*, il eſt certain qu'Ovide n'eut jamais de plus grand ennemi que ſon cœur, dont les foibleſſes le perdirent enfin ſans retour. *Jugemens ſur les Ecrits Modernes.*

* Toi, qui vis mes beaux jours s'éclipſer dans tes ombres,
Toi, qui couvris mes pleurs de tes nuages ſombres,
O nuit, cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans ceſſe ma douleur te retrace à mes yeux.

---

* *Cùm ſubit illius triſtiſſima noctis imago. . . .*
Eleg. 3. L. X. des *Triſtes.*

Bientôt du haut des airs l'Amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale :
L'uſage de mes ſens tout-à-coup ſuſpendu,
Dérobe à mes apprêts le tems qui leur eſt dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner, ni réſoudre :
Semblable à ce Mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de ſa vie, & croit voir les Enfers.
J'ouvre les yeux enfin : ma frayeur diminuë ;
Deux amis ſeulement frappent alors ma vuë ;
Tous les autres fuyoient un ami condamné :
Le ſort d'un malheureux eſt d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je ſens couler mes larmes ;
Mon épouſe éplorée augmente mes allarmes,
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur,
De ce ſpectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas ! tout nous offroit la douloureuſe image
D'une famille en pleurs que la Parque ravage.
Si d'un ſimple Mortel le deſtin rigoureux,
Pouvoit ſe comparer à des revers fameux,
Tel fut le déſeſpoir des Habitans de Troye,
Lorſque du fils d'Achille ils devinrent la proye.
Cependant la fraicheur & le calme des airs,
Répandoient le ſommeil dans le vaſte Univers ;
L'Aſtre brillant des nuits pourſuivoit ſa carriere.
Je vois à la faveur de ſa douce lumiere,
Les Murs du Capitole, & ces Temples fameux,

Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets effrayans pour mon ame attendrie!
» Dieux voisins, m'écriai-je, ô Dieux de ma Patrie!
» Augustes Citoyens de nos sacrés remparts,
» Et vous... Divinités * du Palais des Césars:
» Toi, fleuve, dont Ovide illustra les rivages,
» Recevez mes adieux & mes derniers hommages;
» Il n'est plus de remede aux maux que je ressens;
» J'offrirois à César des regrets impuissans.
» Arbitres des Humains, modérez sa vengeance;
» Qu'il ne confonde point le crime & l'imprudence.
Mais déja vers le Pôle où les Dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas! dans ce moment que Rome avoit de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ.
» Cruels, un exilé peut-il partir trop tard?
» Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
» Les lieux ** où l'on m'envoye & les lieux que je quitte.

---

* *Esse quidem memini mitissima sedibus illis Numina.* 1, Eleg. des *Tristes.* On juge assez de quel Séxe étoient ces Divinités.

** Ovide fut exilé à Tomes sur le Pont Euxin.

Funeſte aveuglement ! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon ſéjour.
L'étoile du matin céde au flambeau du monde,
Et ſes premiers rayons ſortent du ſein de l'Onde.
Je fuis en gémiſſant, mais mon cœur déchiré,
Revole vers les Cieux dont il eſt ſéparé,
De mes triſtes amis, de ma femme éperduë,
Les cris & les ſanglots percent mon ame émuë :
Je n'oſe m'arrêter, elle court ſur mes pas ;
Bientôt autour de moi je ſens ſes foibles bras :
» Ta perte, cher Epoux, entraînera la mienne.
» Penſes-tu loin de toi que Rome me retienne ?
» Compagne de tes pas, comme de tes malheurs,
» Au bout de l'Univers j'irai ſécher tes pleurs.
» Céſar t'a condamné, ton Epouſe eſt proſcrite :
» Céſar veut ton exil, & l'amour veut ma fuite ;]
» Je te ſuis... Mais hélas ! malgré tous ſes efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ſes tranſports.
Dieux, qui nous ſéparez, prenez ſoin d'une vie
Qui conſerve la mienne au fond de la Scythie.
Je touche enfin la rive, & nous quittons le Port]
Sous l'aſpect orageux des Etoiles du Nord.

Il y mourut. Tous les habitans aſſiſterent à ſes funérailles, & on lui dreſſa un ſuperbe Mauſolée aux dépens du Public.

J'affronte, malgré moi, les horreurs du naufrage,
Et la néceſſité me tient lieu de courage.
* Mais quel bruit effrayant ſort du gouffre des mers!
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les ſables bouillonnent;
Déja ſur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, & les mâts chancelants,
Deviennent le jouet des ondes & des vents.
Du Ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées:
Tremblant, déſeſpéré, le Chef des Matelots
Laiſſe le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du Courſier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide Aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramene aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ſes rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit;

---

* Quel feu! quelle grandeur! quelles fortes images dans cette deſcription d'une tempête ſubite! Il faut avouer que le Traducteur (M. le Franc) eſt ici fort ſupérieur à l'Original. *D...*

Eloignez-

Eloignez-vous des lieux dont Céſar me bannit.
Je le veux & le crains.... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre écumant va terminer ma vie ?
Je t'implore, ô Neptune, & vous, Dieux de la mer;
C'eſt aſſez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil terminant ma carriere,
Une tranquille mort me ferme la paupiere.
Du plus affreux trépas daignez me préſerver,
S'il eſt tems aujourd'hui de vouloir me ſauver.

On peut juger de quel prix ſeroit une traduction complette de Lucrèce en vers François, ſi elle étoit du ſtyle & de la force du morceau * ſuivant. Nous en ſommes redevables au ſieur d'Heſnaut, aſſez grand Maître en Poëſie, pour en avoir donné des leçons à la célèbre Madame Deſhoulieres.

---

* Il eſt ici beaucoup moins étendu que dans l'original, parce qu'on a ſupprimé pluſieurs traits, qu'un Lecteur ſcrupuleux & timoré auroit trouvé ſans doute trop hardis.

Invocation à Vénus.

Déesse, dont le sang a formé nos Ayeux;
Toi, qui fais le plaisir des hommes & des Dieux;
Qui par un doux pouvoir regnant sur tout le monde,
Rends & la mer peuplée, & la terre féconde:
Je t'invoque, ô Vénus! ô mere de l'Amour!
* C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Appaise la fureur de Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre raméne,
Les zéphirs amoureux font sentir leur haleine.
La Terre s'embellit de mille & mille fleurs,
Et l'air est parfumé de leurs douces odeurs.
On entend les oiseaux frappés de ta puissance,
Par leurs gazouillemens célébrer ta présence;
Pour la belle geniſſe, on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
Vénus, puisque sans toi rien n'est beau, n'est a-
mable,

* Ce Vers, quant à la pensée n'est qu'une répé-
tion oiseuse de celui-ci: *Rends & la mer peuplée,*

A mon noble deſſein daigne être favorable ;
Sois ma Muſe. Un Héros comblé de tes bienfaits,
Veut que de l'Univers *j'étale* les ſecrets.
Memmius * eut de toi les graces en partage :
Fais-les, en ſa faveur, briller dans mon Ouvrage.
Cependant des Mortels diſſipe les terreurs,
Et bannis loin de nous la Guerre & ſes horreurs.
D'un mot, d'un ſeul coup d'œil, tu peux calmer la Terre ;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la Guerre ?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment panchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée.
Parle pour les Romains dans ces momens ſi doux :
Nous deſirons la paix, demande-la pour nous.
Tu ſçais que mon deſſein veut un eſprit tranquille ;
Puis-je le poſſéder en ce tems difficile ?

---

* Caïus Memmius Gemellus, d'une ancienne & illuſtre origine, fut d'abord Tribun du Peuple, enſuite Préteur, Gouverneur de Bythinie, & appuyé du crédit de Céſar, il demanda le Conſulat. Mais ayant été accuſé d'avoir aſpiré aux charges par des voyes illicites, il fut exilé dans l'Iſle de Patras, malgré l'éloquence de Cicéron. Il étoit Poëte, & Philoſophe Epicurien.

Je vais, cher Memmius, m'élever dans les Cieux,
Et là te faire voir quel eſt l'emploi des Dieux;
Te ramener enſuite à la ſource des choſes,
Et des plus grands effets te dévoiler les cauſes.
Trop prompt à me blâmer, peut-être croiras-tu
Que ma philoſophie attaque la vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'inſenſiblement j'ouvre la porte aux crimes:
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux;
La belle Iphigénie au Temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſitôt la victime eſt ornée.
Tout un grand Peuple accourt, s'empreſſe pour la voir:
Son pere eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir;
Chalcas auprès de lui couvre un fer d'une étole:
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne entiere aux horreurs de la mort.
Hélas! Que lui ſert-il, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche Royale?
On l'enléve de terre, on la porte à l'Autel,
Et bien loin d'accomplir un hymen * ſolemnel,
O forfait inoui! ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,

* Iphigénie avoit été promiſe à Achille.

Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux ;
Tant la * Religion peut enfanter de maux !

Si la *Pharſale* a de grands défauts, tout le monde convient qu'elle a auſſi de grandes beautés. Quels traits de maître dans cette fiction, où Rome ſous la figure d'une femme déſolée, apparoît tout à coup à Céſar ! Sa douleur eſt auſſi touchante, que le caractere de cet ambitieux eſt vivement repréſenté.

Déja plein de courroux & de ſes grands projets,
Déja mettant Pompée au rang de ſes ſujets,
Céſar avoit franchi les Alpes étonnées,
Ces roches, de frimats & d'horreur couronnées :
Déja du Rubicon il découvroit les eaux,
Quand au milieu des joncs & parmi les roſeaux,

* La Religion eſt priſe ici pour la *ſuperſtition* fille de la crainte, qui dans les tems de ténébres & d'idolâtrie a été la cauſe de tant de ſacrifices affreux.

Il voit de ſa Patrie une image vivante.
Toute défigurée, & toute languiſſante,
Les bras à demi nuds, & les cheveux épars;
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes étendarts?
Si le droit, ſi l'honneur accompagne vos armes,
Connoiſſez votre mere, & reſpectez ſes larmes;
Ne portez pas plus loin votre orgueil & vos pas,
Et déſarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.
Ces mots, entrecoupés de ſoupirs & de plaintes,
Livrerent à Céſar de ſenſibles atteintes.
Une crainte inconnuë, une ſecrette horreur,
Impoſe à ſon audace, & ſuſpend ſa fureur...
Mais bientôt n'écoutant que ſon bouillant courage,
D'un air impétueux il franchit le rivage.
Ce ſuperbe Vainqueur, ſuivi de tous les ſiens,
Se voyant ſur les bords des Champs Heſpériens,
Enflé de ſes ſuccès, preſſé par la vengeance,
Je laiſſe ici, dit-il, la paix & l'alliance:
Arriere vain reſpect du devoir & des loix;
Porte ailleurs tes conſeils, je n'entends plus ta voix;
Fortune, c'eſt à toi que Céſar s'abandonne;
Ou rehauſſe, ou détruis l'éclat qui l'environne:
Plus mon deſſein eſt grand, plus il eſt glorieux.
Quoi qu'ordonnent de moi le Deſtin & les Dieux,
Il faut les conſulter au milieu des allarmes,
Reconnoître leur voix au ſuccès de mes armes,
Et ſans m'aſſujettir à d'autres jugemens,

Mon triomphe ou ma mort ſeront leurs truchemens.

Cette Poëſie eſt fiere & majeſtueuſe ; on y pourroit trouver, en l'examinant à la rigueur, deux ou trois vers un peu bourſoufflés ; mais on n'y découvre, (non plus que dans le diſcours ſuivant) aucune trace de ce *fatras obſcur* qui, ſi l'on en croit notre grand Prevôt du Parnaſſe, eſt la partie dominante de Brebeuf. *

Caton refuſe de conſulter l'Oracle de Jupiter.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.

* Guillaume de Brebeuf, Gentilhomme Normand, eſt mort en 1661. âgé de 43 ans, après en avoir paſſé plus de 20 dans les accès d'une fiévre opiniâtre. Le R. P. de Tournemine lui a rendu une juſtice exacte dans ſa *défenſe du Grand Corneille.*

Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre ;
Que c'eſt un long combat, dont l'iſſuë eſt à craindre,
Qu'un trépas glorieux eſt préférable aux fers ;
Je ne conſulte point les Cieux ni les Enfers.
Sans que le Dieu d'Ammon éclaire ma penſée,
Je ſçais que la Vertu ne peut-être bleſſée,
Que le cœur généreux trouve en ſoi ſon appui ;
Que les maux du dehors ne vont point juſqu'à lui ;
Que dans ſa fermeté l'une ou l'autre fortune
N'a rien qui le ſéduiſe, ou rien qui l'importune ;
Je ſçais que les ſuccès ne réglent point l'honneur,
Et que du ſeul devoir dépend notre bonheur.
Lorſque d'un rien fécond nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître :
Nous trouvons Dieu partout, partout il parle à nous :
Nous ſçavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;
Et chacun porte en ſoi cet avis ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Croyez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces ſablons plongé la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque Auguſte,
Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du Juſte ?

C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême ;
Ou du moins c'eſt pour nous un rayon de lui-même.
En contemplant des Cieux le pourpris azuré,
De tant d'aſtres brillans le cours ſi meſuré,
Des êtres différens la pente continuë
A chercher une fin qui leur eſt inconnuë ;
Dans l'aveugle action de ces agens divers,
Je trouve cette main qui régit l'Univers,
J'approche autant qu'il faut cet Etre inacceſſible ;
Et vois preſque des yeux cette Eſſence inviſible.
C'eſt donc aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans nos cœurs ſitôt que nous naiſſons ;
Si nous n'y ſçavons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à les chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce diſcours eſt vraiment ſublime. Le Grand Corneille avoit coutume de dire qu'il devoit plus à Lucain qu'à Virgile, non qu'il fût aſſez peu équitable, ou qu'il eût aſſez peu de

goût (comme * on a voulu le faire entendre) pour eſtimer le ſecond moins que le premier. Un Auteur qui met des Héros réels ſur la Scène, n'a pas beſoin de fictions épiques: il trouve mieux ſon compte dans les penſées mâles & énergiques de la Pharſale, que dans l'élégante narration & dans la conduite judicieuſe de l'Enéïde. *Eſſai ſur la Poëſie Epique*, chap. 4.

---

* *Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la Ville,*
Qui jamais de Lucain ne diſtingua Virgile.

Art. Poët. c. IV.

M. Deſpréaux avoit eu ſes raiſons pour ne point nommer celui qu'il a voulu déſigner ; M. Broſſette eût bien fait d'imiter ſa diſcrétion : mais le moyen d'être Commentateur, & de ne pas dire ſouvent ce qu'il faudroit taire.

Il ſuffit de comparer quelques-unes des Piéces que l'on vient de lire avec les mêmes rendues en Proſe, pour juger de l'extrême différence qui ſe trouve & qui doit naturellement ſe trouver entr'elles. Dira-t-on ce qui n'a déja été dit que trop de fois inutilement; qu'une traduction en vers ne peut jamais être auſſi fidelle qu'une traduction en Proſe ? Mais quelqu'un ignore-t-il que cette fidélité qu'on exige ne conſiſte pas tant à rendre ſervilement les mots d'un Auteur, qu'à mettre ſes penſées dans leur vrai jour; de ſorte que tout l'eſprit d'un Poëte Grec ou Latin paroiſſe comme fondu dans l'eſprit d'un Poëte François?.. Au reſte je n'ai garde de vouloir donner atteinte aux droits

uſurpés ou légitimes, dont les Proſateurs ont joui paiſiblement juſques ici. J'eſtimerai, j'admirerai leurs verſions, pourvu qu'elles ſoient auſſi bien faites que celles de quelques morceaux détachés de Lucréce & de la Callipédie. M. Fréron qui nous a donné ces brillans Eſſais, réunit en lui l'excellent Ecrivain, le Poëte eſtimable & l'homme de goût. Avec de pareils titres on peut traduire en Proſe & même avec ſuccès les plus grands Poëtes: mais pour un Fréron & deux ou trois de ſes ſemblables, combien avons-nous de Marolles, de Martignacs, & de D * * !

NOUVEAU
PORTE-FEUILLE
HISTORIQUE,
POETIQUE,
ET LITTERAIRE.

Ouvrage Posthume de M. BRUSEN DE LA MARTINIERE, Conseiller du Roi des Deux Siciles, Géographe de Sa Majesté Catholique &c.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

LES Collections de Piéces détachées composées par divers Auteurs, ne sont pas à mépriser, quand elles sont faites par une personne de goût. Elles ont l'avantage de conserver au Public de petits ouvrages qui se perdroient aisément & en peu de tems, si on ne les attachoit à d'autres, qui par leur nombre & par leur étenduë, leur donnent, pour ainsi dire, une consistance; ce qui, à la faveur de la reliure, les sauve de l'inconvénient d'être égarées dans des liasses, où l'on n'a pas toujours le loisir de les chercher.

C'est ainsi que la collection de quelques petits Poëmes latins, connus sous le titre Catalecta Veterum, *nous fournit aujourd'hui divers morceaux qui auroient infail-*

*liblement péri, s'ils étoient demeurés ſéparément. Combien d'Epigrammes grecques ont été ſauvées par le Recueil qui porte le nom d'*Anthologie! *Il y a tel Auteur qui ne ſeroit connu aujourd'hui que par la mention plus ou moins honorable qu'en ont faite les hiſtoriens contemporains, & du ſtyle duquel nous ſommes en état de juger par trois ou quatre Epigrammes de ſa façon, qui ſe liſent dans ce répertoire des Epigrammes compoſées par les Poëtes Grecs.*

Nous avons eu parmi nous des hommes qui avoient beaucoup d'eſprit, & nous n'en pouvons juger que par de petites Poëſies qui ſe ſont ſauvées de l'oubli, parce qu'on leur a donné place dans des Recueils. Nous ne connoiſſons que deux Epigrammes de tout ce qu'a fait Tallement de Reaux. Faucon de Charleval *immortaliſé par le fameux Sonnet de* Sarraſin, *faiſoit de fort jolis vers dans l'occaſion : nous avons obligation aux Recueils d'en avoir raſſemblé quelques-uns. Le Secrétaire de l'Académie,* Valentin Conrard *n'a rien fait imprimer. Les Recueils ont néanmoins fait paſſer juſqu'à nous quelques petites piéces de Vers de cet Auteur ; on ſçait que* Liniére *lui reprochoit d'avoir acquis une grande réputation*

ſans avoir rien mis en lumiere que ſon nom à la fin des priviléges qu'il expédioit en qualité de Secrétaire du Roi. *

Je ne parle point de Stobée *ni de* Photius, *à qui nous ſommes redevables d'avoir garanti du naufrage quantité de morceaux précieux qui ne ſe retrouvent plus que dans leurs compilations. Nous en connoiſſons aujourd'hui la valeur, & nous ſçavons bon gré à ceux qui nous ont rendu ce ſervice. Mais ils n'ont guères raſſemblé que des Fragmens & des Extraits, & ce n'eſt point là ce qui doit faire l'objet des Recueils dont nous parlons.*

Ceux dont il eſt ici queſtion, ſont deſtinés à raſſembler quantité de choſes qui toutes enſemble forment une lecture inſtructive, ou amuſante. L'amuſement n'y doit entrer que pour adoucir l'ennui que donneroit le ſérieux de l'inſtruction. De petis ouvrages en vers ou en proſe, qui ne ſont pas connus du Public, des Remarques ſur les divers genres d'Erudition que l'on comprend ſous le nom de Belles-Lettres ; des Penſées ingénieuſes ; une Réponſe qui renferme une maxime importante, un trait d'hiſtoire, ou ſin-

* On a de lui des Lettres à M. Felibien. Paris. 1681. Nouv. litteraires & hiſtoriques.

gulier, ou qui aide à faire ſentir le caractère d'un Prince, d'un Miniſtre, ou enfin d'un homme diſtingué par ſes dignités, ou par ſon eſprit ; tout cela peut faire un mélange fort agréable, & c'eſt ce qu'on a tâché de réunir dans ce volume.

Nous avons en François divers Recueils de ce genre. Nous ne nous engagerons point dans un détail qui nous meneroit trop loin. Il ſuffit d'en nommer ici quelques-uns ſans nous aſtreindre à un ordre chronologique.

Quelqu'un qui ne ſe fit connoître que par les lettres initiales L. D. F. fit imprimer en 1695 un livret de 170 pages ſous le titre de PORTE-FEUILLE. *Cet eſſai fut aſſez gouté, & il contient quelques piéces aſſez curieuſes qui même après avoir perdu le mérite de la nouveauté, ne laiſſent pas d'exciter encore la curioſité ; il eſt vrai qu'on y voit des Poëſies de* Henault, *de* St Evremond, *de* Pavillon, *de* Chaulieu, *&c. que l'on a enſuite rendues à leurs auteurs dans la collection de leurs ouvrages : mais chacun n'a pas ces ouvrages.*

L'Abbé Bordelon *fit imprimer ſes* Diverſités curieuſes. *Cet Auteur ſans goût fit un mélange qui auroit été fort eſtimable s'il n'y eût pas fourré ſans diſcernement tout ce qui ſe préſentoit à copier. On y voit de*

longs lambeaux pris de livres infiniment plus connus que le ſien. Ce ne ſont pas des citations amenées par quelque ſujet auquel elles peuvent ſervir d'éclairciſſement ou de preuve. Ce ſont des fragmens iſolés, qui ne ſont là qu'à pure perte, par la ſeule raiſon que l'Abbé Bordelon *les a lûs dans le temps qu'il étoit en train de copier. Il y fait entrer des ſcénes de* Corneille, *de* Moliére, *de* Racine, *du Théâtre* Italien *de* Gherardi, *que tout le monde ſçait par cœur. S'il met quelques Poëſies nouvelles, des Madrigaux, des Sonnets, il s'embarraſſe peu qu'il y ait eu du ſel dans la penſée, de la vivacité, ou de la délicateſſe dans l'expreſſion, tout lui eſt bon pourvu qu'il avance le cahier. Cependant M.* Bayle *ne mépriſoit point cette collection, parce que dans le grand nombre de choſes triviales, il rencontroit de fort bonnes choſes qu'il eût été fâché d'ignorer. En effet, il y en a aſſez pour faire un volume qui mériteroit beaucoup mieux l'eſtime publique que les huit ou neuf parties que cet Abbé a fait imprimer. Il ne faudroit pour cela que retrancher le fatras inutile ſous lequel les bonnes choſes ſont étouffées, & ce ſeroit rendre ſervice au Public. Les Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature qui portent le*

nom de Vigneul Marville *eurent assez de succès, & ils en auroient eu davantage, si quelques gens ne s'étoient pas figuré que ce livre n'étoit que pour les Sçavans ; le premier volume fut néanmoins si bien reçu du Public que le Libraire demanda à l'Auteur une seconde partie, qui n'eut pas cependant le même degré de bonté, & fut suivie d'une troisiéme qui valoit encore moins que la seconde.*

Le Volume que l'on publie, réunit le Plan du Porte-feuille *avec celui des* Mélanges d'Histoire & de Littérature. *On a même refondu le Plan du premier en retranchant des poësies de* Hainault, *de* Sacy, *de* Pavillon, *de* S. Evremond *qui se trouvent déja dans les livres de ces Auteurs. On auroit supprimé de même divers portraits faits par* Bussi Rabutin, *qui les a insérés dans ses mémoires : mais comme on y a apperçu des différences, on a cru par cette raison les devoir laisser en faveur de ceux qui sont bien-aises de voir ces changemens. Au lieu de ce qu'on retranchoit, on a substitué d'autres choses plus rares, & en plus grand nombre ; & à l'exemple de* Vigneul Marville, *on a inséré des traits d'Histoire & d'Erudition, & diverses Remarques qui ont paru avoir leur utilité.*

Chacun ſçait combien M. de la Martiniere *aimoit l'Hiſtoire & les Belles-Lettres. Dans le cours de ſes Lectures il a extrait de livres Italiens, Eſpagnols, Latins &c. ce qui lui paroiſſoit digne d'être noté. Lié d'amitié avec des perſonnes ſçavantes, il a ſouvent remarqué dans les lettres qu'il en recevoit, des obſervations curieuſes & utiles, qu'il en détachoit pour les joindre à ce qu'il avoit déja recueilli. Les converſations de ſes amis lui en ont auſſi fourni. Il a eu occaſion de ramaſſer certains morceaux détachés qui ont échappé aux Editeurs, qui ont publié les Ouvrages des Auteurs célèbres. Tout ce qu'il recueilloit étoit couché ſur le premier papier venu, & jetté confuſément dans une eſpéce de réſervoir qui s'eſt rempli avec le tems.*

Un hazard lui ayant fait naître l'idée de mettre au net ce qu'il avoit ainſi recueilli, il a rangé ces papiers de ſuite à meſure qu'ils ſe préſentoient ſous ſa main ; & cette maniere y a mis une variété qui a paru propre à garantir de l'ennui que cauſe ſouvent un arrangement trop uniforme.

On eſt perſuadé que le préſent qu'on fait au Public, n'eſt pas mépriſable ; & l'on ne croit pas pour cela que le Public doive en être fort obligé, car il eſt fort apparent

que l'Auteur ne ſongeoit guères à lui, en cueillant l'eſpèce de Bouquet qu'on lui préſente. Il ne conſultoit que ſon génie pour la ſorte de fleurs qui le compoſent. Il ne donne rien du ſien à vrai dire, & il n'y a nulle gloire à tirer d'une libéralité que l'on fait du bien d'autrui. Mais cette réflexion ne diminue rien du prix intrinſéque de ce volume ; & il eſt toujours agréable à un Lecteur de trouver enſemble en un petit nombre de feuilles, quantité d'actions & de paroles remarquables, diſperſées dans des livres Latins, Italiens, Eſpagnols & François, qu'il n'auroit peut-être jamais parcourus. Au reſte c'eſt au Public à juger s'il doit accorder ou refuſer ſon eſtime à ce Portefeuille *; & pour le juger il faut l'ouvrir & le feuilleter. On trouvera du moins cette commodité en le liſant, c'eſt que la varieté & la brieveté des articles ſeront un remede contre l'ennui que cauſe ordinairement une uniformité trop marquée.*

NOUVEAU PORTE-FEUILLE HISTORIQUE, POETIQUE, ET LITTERAIRE.

LES CARACTERES DU SIECLE:

CRains tout de ton ami, crains tout de ta maîtreſſe,
Il n'eſt plus de ſincerité.
Le Siécle eſt corrompu, je n'y vois que baſſeſſe,
Je n'y vois qu'infidélité.
La bonne-foi n'eſt plus que foibleſſe ou bêtiſe:
L'intérêt a rendu la trahiſon permiſe.
L'honnête homme, & l'homme de bien
Se font une vertu facile.

Ils ne ſéparent plus le bon d'avec l'utile,
Et quand l'intérêt parle, ils n'écoutent plus rien.
Ce n'eſt plus la Vertu qui régne ſur les cœurs,
On ne la connoît plus, le Siécle l'a bannie;
Ce qui devroit venir de la bonté des mœurs,
Vient de l'adreſſe & du génie.
On croit de ſon devoir s'être bien acquité,
Lorſque l'on a ſçu prendre un air de probité:
Le reſte eſt inutile, & n'entre plus en compte;
Tout roule ſur un beau dehors,
Et l'on a mis le cœur à couvert du remord,
Lorſqu'on a mis le front à couvert de la honte.

*Bons-Mots de feu M.****

AU ſujet de Montagne, feu M.*** diſoit ordinairement, *qu'il n'en falloit pas faire ſon ordinaire, mais en uſer ſobrement, comme on boit les vins de liqueurs qui ſont trop fumeux & qui feroient mal à la tête.*

On liſoit devant lui un Livre excellent, dans lequel il y avoit quelqu'une de ſes penſées. Il dit: *voilà*

un

un de mes enfans qui a fait fortune.

Un de ſes amis lui parloit de lui faire connoître une perſonne d'eſprit, & pour la faire valoir, lui diſoit qu'elle ſçavoit tout Montagne par cœur. Il répondit, *J'ai le Livre.*

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain, qui s'étoit fait peindre dans un équipage au-deſſus de ſon mérite & de ſa qualité; & comme quelqu'un diſoit, ſur ce qu'il ne reſſembloit pas beaucoup, voilà un mauvais Peintre! *Je le trouve fort judicieux*, dit-il.

Quelqu'un diſoit que la dévotion avoit rendu Madame L..... fort mélancolique, & que cela répandoit ſur ſa converſation quelque choſe de languiſſant, qui ne laiſſoit pourtant pas d'être fort agréable : il lui

répondit qu'*il y avoit des tems bas fort agréables.*

On disoit à M. le Marquis de C. dont tout le monde sçait le mérite, que le Roi le choisiroit infailliblement pour être Gouverneur de M. le Dauphin ; & comme M. le Marquis disoit qu'il se trouvoit indigne d'un si grand honneur, il lui dit : *Si M. le Dauphin est né heureux, vous serez son Gouverneur.*

On parloit d'une Dame de qualité, qui prenoit de grandes précautions pour sa santé, & qui même ne vouloit pas que ceux qui étoient enrhumés s'approchassent d'elle : *Vous verrez, qu'il faudra faire la quarantaine à sa porte.*

On lui disoit de parier pour quelqu'un qu'il ne croyoit pas bon joueur, mais qui gagnoit fort sou-

vent. Il répondit ; *je voudrois avoir toujours parié pour lui ; mais je ne ſçaurois me réſoudre à le faire.*

On voyoit le jour du Vendredy Saint un gros Bénéficier habillé de Deuil, quelqu'un demanda d'où cela venoit, & on s'aviſa de lui répondre que c'étoit à cauſe du jour. *Il eſt bien raiſonnable*, dit M. *qu'il en porte le Deuil, il en a aſſez hérité.*

Il ſe trouva dans un bal aſſis auprès d'une grande Dame de qualité en cappe ; & comme elle lui eut dit tout bas qui elle étoit, il voulut ſe lever par reſpect ; mais elle le retint, & ne voulut pas qu'il ſe levât. *Vous avez raiſon, Madame, je vous déguiſe au dernier point.*

Il diſoit que le Valet d'un Mouſquetaire, en entrant à ſon ſervice, *lui demandoit un Répondant.*

Un Médecin violent & fantaſque prit querelle en jouant contre quelqu'un, & lui dit qu'il le tueroit; & comme celui qui en avoit été menacé, ſe plaignoit de cet homme, vous deviez lui répondre, dit M. *ce n'eſt pas ce que je crains; je ne t'enverrai pas querir quand je ſerai malade.*

Un certain homme de très-baſſe naiſſance, qui avoit réuſſi à ſe faire reconnoître pour bâtard d'un grand Seigneur, étoit fort importun ſur ce chapitre, & diſoit mille impertinences. Il ſe mit un jour fort en colére ſur ce qu'on avoit dit quelque choſe contre les bâtards, diſant que certains bâtards valoient bien certains légitimes qu'il connoiſſoit. M. qui étoit préſent, dit tout bas à un de ſes amis. *Je ne ſçai pas ce que*

cet homme veut dire, de tant s'échauffer pour les bâtards ; j'ai oui dire que ſa mere étoit fort honnête femme.

Un Médecin qui faiſoit l'homme d'importance, diſoit qu'il ne vouloit voir en malades que des gens de qualité, & comme un certain malade de grande condition venoit de mourir entre ſes mains, M. dit, *ſi on le laiſſe faire, il rendra ce pays-ci comme la* Suiſſe : *il exterminera la Nobleſſe.*

M. *Paſchal* parloit un jour de Mathématiques avec quelqu'un qui n'en ſçavoit pas beaucoup ; & ſur ce qu'ils n'étoient pas du même ſentiment, *vous verrez*, dit M. *qu'il y a deux Mathématiques.*

A propos d'une ſatyre latine fort obſcure, & qu'on n'entendoit pas, M. dit ; *c'eſt frapper avec une épée dans le fourreau.*

PORTRAITS

Des Officiers Généraux de l'Empereur en 1690.

LE Prince *Charles de Lorraine* eſt homme de grande valeur, & de cette valeur naturelle qui compte pour rien les plus grands périls, ſans croire qu'on doive lui être obligé de s'y expoſer, ſans oſtentation ; enfin incapable de craindre, & de chercher à montrer qu'il ne craint pas.

Il a beaucoup de ſang froid dans l'occaſion, écoutant tranquillement tout ce qu'on veut lui dire : étant même bien aiſe que les gens à qui il connoit quelque lumiére, lui diſent ce qu'ils penſent : il a de l'ordre

& réglera mieux la diſpoſition du combat que le projet d'une campagne : fort déſintéreſſé, ſimple dans ſes maniéres, ennemi de toute ſorte de faſte, plein de piété & de probité, & ayant beaucoup de zéle & d'attachement pour le ſervice de l'Empereur : mais comme il eſt impoſſible que tant de bonnes qualités ſe rencontrent dans un homme ſans quelques défauts, il eſt extrêmement lent ; & s'il n'a ſous lui des Officiers Généraux actifs, il manque par ſa lenteur beaucoup d'occaſions de nuire à un Ennemi ; & il ſera expoſé à pluſieurs inconvéniens, avec le peu d'ordre qu'il fait obſerver dans les Marches, les Fourages, les Convois, les Gardes du Camp, & mille autres détails qu'un Général ne ſçauroit négliger, ſans ruiner

une Armée, ou ſans l'expoſer.

Outre ces défauts, il a celui dont on accuſe ordinairement les Dévots, qui eſt d'être vindicatif. Ceux qui connoiſſent la Cour de *Vienne*, n'ignorent pas qu'il a toujours perſécuté la Maiſon de *Bade*, & qu'il a perdu le Prince *Herman*. Il eſt fort dur & fort ſévère ſur le commandement : comme il ne fatigue ni les Officiers ni les Soldats, il ne veut pas qu'on manque aux ordres qu'il donne. Il n'eſt point dévoré par l'ambition ni par le deſir de la gloire. Il n'eſt pas attentif à tout ce qui peut ſervir à ſes intérêts : il n'eſt pas rempli de l'eſprit des Négociations. On ne l'a jamais entendu parler de faire des Ligues contre la *France*, ni de faire de grands Projets de guerre : mais ſi d'autres y

travaillent, il eſt très-propre à les exécuter, & très-redoutable à la tête d'une Armée qu'il conduit par lui-même, parce que l'Empereur a beaucoup de confiance en lui : en un mot, il eſt conſtant que ce Prince eſt fort à craindre le jour d'une bataille : mais il n'eſt pas difficile de le ſupplanter avant qu'il la donne.

L'Electeur de *Baviere* a beaucoup de valeur, & ne s'ennuieroit jamais de la guerre, ſi l'on pouvoit ſe battre tous les jours : les Eſcarmouches le divertiſſent, & il ne les quitteroit pas volontiers pour aller donner ailleurs des ordres néceſſaires : il eſt ſûr qu'il réuſſiroit dans le métier de la guerre s'il vouloit s'y appliquer : mais il a paru juſqu'ici qu'il n'en aimoit que ce qui lui avoit plû d'abord, c'eſt-à-dire, les Com-

bats, les Eſcarmouches, voir fuir des troupes, & ſe rendre le Maître d'un Camp, être victorieux, & jouir du fruit de la victoire. Il ſe repoſe de tout le reſte ſur ſes Officiers, & n'entre quaſi dans aucun détail de ce qui regarde ſes troupes. Il a très-peu d'application aux projets, à la conduite & à la fin d'une guerre : il ne donne aucune récompenſe à ceux qui le ſervent bien, de même qu'il ne punit pas ceux qui le méritent : il aime ſes plaiſirs préférablement à toutes choſes : les affaires l'embarraſſent, & il ne ſçauroit prendre de peine que pour une Maîtreſſe ou pour la chaſſe, comptant pour rien tout l'argent que diſtribuent ceux qui gouvernent ſes finances, & regrettant beaucoup celui qui entre dans leurs poches.

Le Prince *Louis de Bade* eſt un vrai homme de guerre : il en aime le métier, & y met toute ſon application : il a beaucoup de courage, il voit aſſez clair dans un combat : il a beaucoup d'ordre & d'habileté dans la diſpoſition qu'il fait des troupes ; il eſt actif, vigilant, laborieux & capable de devenir un grand Capitaine, ſi la préſomption ne le gâtoit : il écoute peu les conſeils qu'on lui veut donner, & quand il eſt obligé de les ſuivre, ce n'eſt que longtems après, & d'une maniere à faire croire qu'il agit de lui-même. Il affecte fort de paroître aiſé à vivre : mais il eſt extrêmement difficile dès qu'on n'a pas pour lui une complaiſance aveugle : il ſe menage peu ſur les louanges ou ſur le blâme, & comme il n'épargne pas ceux qui ne

ſont pas dans ſes intérêts, il ſoutient beaucoup ceux qui s'attachent à lui. On l'accuſe d'être peu propre à ſe conduire dans une Cour : il parle librement : il eſt à charge aux Miniſtres, & ne cultive pas aſſez ceux qui ſont dans la faveur. Enfin on dit de ce Prince à la Cour de l'Empereur, qu'il a toutes les qualités qu'il faut avoir pour commander une Armée, & qu'il a auſſi tous les défauts pour ôter l'envie de la lui confier.

Le Comte de *Caprara* s'eſt avancé dans les Emplois militaires par la faveur du Comte *Montecuculi* ſon oncle : il a montré en pluſieurs occaſions qu'il avoit du courage : mais dans les Conſeils de guerre, il a été toujours d'avis de ne rien hazarder. Il a un génie excellent pour ſe bien

conduire auprès des Miniſtres, & pour ne jamais donner d'ombrage à un Général. Il s'amuſe volontiers à voir piller un Camp, & il prend beaucoup de part à ce divertiſſement.

Le Comte de *Staremberg*, Maréchal de Camp des Armées de l'Empereur, paſſe pour un brave homme; mais de toutes les qualités néceſſaires pour la guerre on ne lui donne que la valeur, qualité plus dangereuſe qu'utile à un Général quand elle eſt ſeule. Il eſt fort emporté & fort violent. La défenſe de *Vienne* lui a moins fait d'honneur parmi les Allemands que chez les autres Nations: il eſt vrai que cette Place fut aux abois après deux mois de Siége, quoique la Garniſon fût de quatorze mille hommes des meilleures Troupes de l'Empereur. Il

avoit peu ménagé la garniſon, l'expoſant ſans ceſſe à des ſorties aſſez inutiles. Auſſi a-t-il perdu beaucoup de l'eſtime qu'on avoit pour lui à la Cour de l'Empereur, & même on n'a pas oſé lui confier un Commandement en *Hongrie* dans la crainte qu'il ne s'en acquittât pas comme il faut.

Le Prince de *Salm*, Maréchal de Camp, eſt chargé de l'éducation du Roi de *Hongrie* : il a de la valeur, de l'eſprit, de la grandeur d'ame & de la vertu ; & s'il inſpire toutes ces belles qualités à ſon Pupille, il en fera un grand Prince. Il eſt ennemi de la *France*, & ſi jamais le Roi de *Hongrie* ſe voit à la tête des Armées, ou ce Prince de *Salm* n'aura point de crédit, ou il les fera tourner contre la *France*.

Le Comte de *Rabata*, Maréchal de Camp & Commiſſaire Général des Armées de l'Empereur, paſſe pour plus capable de cette derniere Charge que de la premiere. Il a une intelligence admirable pour la ſubſiſtance d'une Armée, la répartition des Quartiers d'Hyver & la Diſcipline Militaire. Une grande prévoyance pour tout ce qui peut faire ſubſiſter des Troupes, & l'adreſſe de tirer d'un pays tout ce qu'il veut ſans ruiner les habitans, qualité bien néceſſaire parmi les Allemands, qui par leurs grands équipages & par une inclination de piller, ruinent en deux mois des Pays où d'autres ſubſiſteroient des années entieres.

Le Baron de *Duneval*, Général de la Cavalerie de l'Empereur, eſt

un de ſes meilleurs Officiers, & fort propre pour cette Charge. Il a du courage, de l'eſprit & beaucoup plus d'expérience & de ſervice que tous les autres ; cependant on l'éloigne du Commandement, & on ne le met au plus qu'à la tête de quelque gros Parti.

Le Comte *Palfi*, autre Général de Cavalerie, eſt un homme de beaucoup d'eſprit. Il n'a vû d'autre guerre que celle de *Hongrie:* on n'eſt pas perſuadé que ce ſoit un fort brave homme ; mais comme il eſt des premieres & des plus anciennes Maiſons de *Hongrie*, il a trouvé moyen de faire entendre à la Cour de *Vienne* que l'on devoit en ſe ſervant de lui, donner un exemple du bon traitement qu'on prétendoit faire aux Seigneurs Hongrois : & il a fait par-là plus de

chemin dans les Emplois militaires qu'il n'en pouvoit eſpérer de ſes actions.

Le Comte *Caraffa*, auſſi Général de Cavalerie, s'eſt rendu agréable à la Cour de l'Empereur par les cruautés qu'il a éxercées en *Hongrie*, & par les conſpirations qu'il a inventées pour tirer de l'argent de ces malheureux au profit de l'Empereur & au ſien. Il a beaucoup d'eſprit, & paſſe pour un homme très-propre pourl'établiſſement des contributions. Il s'applique uniquement au ſervice de l'Empereur:c'eſt lui qui ménagea avec beaucoup d'adreſſe & de prudence, le Traité qu'on fit avec les Princes & les Etats de *Tranſylvanie*.

Le Comte *Bielke*, Général de la Cavalerie de l'Empereur, & de celle du Duc de *Baviere*, eſt un très-bon

Officier : il a beaucoup de courage & d'application à ſon métier, & s'il continuë de la maniere qu'il fait, on le verra un jour à la tête des Armées de *Suède*.

Le Comte de *Sérini*, Général des Troupes de *Baviere*, n'a en partage qu'un eſprit de Manège, toutes les ſoupleſſes d'un fin Courtiſan, beaucoup d'adreſſe pour aller à ſes fins, ſe ſervant habilement de tout ce qui peut contribuer à ſa fortune. Il a trouvé moyen de commander l'armée de l'Electeur de *Baviere*, malgré ce Prince qui ne l'eſtime point, en faiſant comprendre aux Miniſtres de l'Empereur que, ſans lui, cet Electeur ne ſeroit point dans les intérêts de la Maiſon d'*Autriche*. Il eſt lié d'intérêt avec la Comteſſe de *Kaunitz*. Il ne va à la guerre que parce que le

Général d'une Armée ne peut pas s'empêcher de s'y trouver, quand ſon Prince y eſt, & il s'y ſert de tout ſon eſprit pour éviter adroitement & ſans qu'on s'en apperçoive, les occaſions de combattre.

Le Duc de *Croy*, Général de l'Artillerie, eſt homme de valeur & de conduite : il eſt fort eſtimé à la Cour de l'Empereur & les Miniſtres ont de la confiance en lui.

Le Baron *Gondola* eſt le premier Lieutenant Général de Cavalerie : c'eſt un vieux Officier qui par ſa perſéverance & par ſa patience à ne pas ſe rebuter pour quelques injures reçuës, eſt parvenu à cette Charge. Il eſt aſſez aimé, parce qu'il eſt de ces gens-là qui n'ont ni vuë, ni ambition, & dont tout le monde peut s'accommoder, hors le Maître

qui s'en ſert & le Général qui les employe.

Le Comte *Taff*, Lieutenant Général de la Cavalerie, eſt un fort galant homme: il s'eſt fort diſtingué dans toutes les occaſions où il s'eſt trouvé : mais il eſt ſans contredit moins louable par les qualités d'homme de guerre que par celles d'honnête homme : il a beaucoup d'eſprit, de politeſſe & de ſçavoir : il eſt d'un très bon commerce, agréable dans ſa converſation : il parle fort juſte, & place à propos tout ce qu'il dit: c'eſt un homme univerſel, & très-propre pour les négociations : il eſt fort conſidéré du Prince de *Lorraine*.

Le Comte de *Souches* eſt le premier Lieutenant-Général de l'Infanterie : il doit ſon avancement aux ſervices de ſon pere, qui a pris ſoin

de l'élever & de l'établir avant ſa mort. C'eſt un homme aſſez épais, & du caractère de ceux qui ont beſoin de trouver leur fortune établie. On n'a pas beaucoup de conſidération pour lui à la Cour de l'Empereur : cependant on s'y ſouvient encore des ſervices que ſon pere a rendus dans les dernieres guerres.

Le Comte de *Schaffemberg* eſt auſſi Lieutenant-Général d'Infanterie. C'eſt un homme propre à monter aux premieres Charges de la guerre, & à devenir un bon Général : il a de l'eſprit, du cœur, de la conduite & de la vertu : il eſt fort vigilant & laborieux, cherchant à s'inſtruire & ne négilgeant rien de tout ce qui peut lui donner une parfaite connoiſſance de ſon métier.

Le Prince *Louis de Neubourg*,

qui eſt Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, ne ſert que parce qu'il ſeroit honteux au Chef d'un Ordre Militaire de ne pas ſervir. Il a l'eſprit & les ſentimens médiocres : ni crainte ni ardeur dans les occaſions : aimant peu les fonctions d'un Capitaine, & encore moins celles d'un Soldat : peu eſtimé, craint par le crédit de ſon pere & de l'Impératrice, & fort embaraſſé parmi les gens de mérite & de ſçavoir.

Le Prince *Eugène* de *Savoye* paſſe pour un brave homme, ayant plus de bon ſens que d'eſprit, aimant l'étude, s'attachant fort à ſe rendre bon Officier, & très-capable de le devenir. Il eſt plein d'ambition, zélé pour tout ce qui a du rapport à la gloire, & beaucoup moins recommandable par ces qualités, que par

une piété ſincére & véritable.

Le Comte *Véterani* n'a rien d'*Italien*, que la naiſſance : c'eſt un fort brave homme, qui s'eſt diſtingué en *Hongrie* dans pluſieurs rencontres. Il eſt franc & naturel : peu de politeſſe & de ſçavoir vivre : méchant Courtiſan & s'acquérant par ſes ſervices ce que les autres n'obtiennent que par importunité. L'Empereur a beaucoup de conſidération pour lui, ce qui le fait eſtimer de tout le monde.

Le Baron *Heuſler* eſt un Soldat de fortune, qui s'eſt avancé par ſes ſervices & par ſon mérite : il a l'air & les manieres nobles, beaucoup de vivacité & de pénétration : il a été fort utile à l'Empereur. Ceux qui le connoiſſent à fonds, diſent qu'il n'eſt propre qu'à commander

des partis, & qu'il ſeroit embarraſſé ſi on le chargeoit d'une grande affaire; d'autres aſſurent qu'il y a dans ces ſentimens moins de verité que d'envie.

Piccolomini eſt un brave homme : il entend aſſez bien ſon métier. Il eſt attaqué injuſtement ſur ſa capacité & un peu ſur le courage. Il ſe comporta fort bien dans la derniere bataille : il a beaucoup d'ennemis : il paroît trop occupé des petites choſes pour être un jour bien capable des grandes.

Le Prince de *Commerci* s'eſt acquis beaucoup de réputation parmi les *Allemands*, il a de la valeur, du zéle pour le ſervice & beaucoup d'amour pour la gloire : il eſt agiſſant quoique d'un tempérament fort délicat & trouve le moyen de ne

perdre

perdre ni grandes ni petites occasions. Il s'attache fort à s'instruire dans les connoissances de la guerre. Il a choisi le Prince *Charles de Lorraine* pour son Héros ; & bien qu'il travaille après un bon modele, il est à craindre que trop d'ardeur ne l'empêche d'être bon Officier.

Le Comte de *Rabutin* a beaucoup de valeur, de probité & d'honneur, mais peu de capacité sur la guerre croyant néanmoins en sçavoir beaucoup.

Les Barons *Nigrelli*, *Waillir*, & les Comtes *Esteraſi* & d'*Aſpremont*, Généraux de bataille, sont gens de réputation & de mérite, & en qui les Soldats ont de la confiance.

AUTRES PORTRAITS.

M. de Turenne. *

Henri de la *Tour*, Vicomte de *Turenne*, étoit un homme entre deux tailles, large d'épaules, lesquelle sil haussoit de tems en tems par maniere de convulsion : ce sont de méchantes habitudes que l'on prend d'ordinaire faute de contenance assurée. Il avoit les sourcils gros & assemblés ; ce qui avec le reste de ses traits, lui faisoit une physionomie malheureuse : il s'étoit trouvé en tant d'occasions à la guerre, qu'avec un bon jugement qu'il avoit & une applica-

* Ce Portrait & les suivans sont de *Bussi-Rabutin* : ils sont dans ses Mémoires, mais avec des différences considérables.

tion extraordinaire au métier, il s'étoit rendu un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle : à l'ouir parler dans un Conſeil, il paroiſſoit l'homme du monde le plus irréſolu : cependant quand il étoit preſſé de prendre ſon parti, perſonne ne le prenoit ni mieux ni plus juſte. Son véritable talent, qui eſt à mon gré le plus eſtimable à la guerre, étoit de bien ſoutenir une affaire déplorée ; & il ſemble par-là que Dieu, en le faiſant battre aſſez ſouvent, lui avoit auſſi donné le ſecret de ſe bien tirer d'affaire.

Quand il étoit le plus foible ou le plus preſſé, il falloit que le Pays fût bien plat, s'il ne trouvoit quelqu'éminence pour ſe mettre : il avoit la mine embarraſſée véritablement en préſence des ennemis, & l'em-

barras qui paroiſſoit ſur ſon viſage faiſoit peur à ſes troupes ; & je ne doute pas que cet air n'ait contribué à la plupart de ſes méchans événemens. L'excès de prudence qu'il avoit, venoit de ſon tempérament, & ſa hardieſſe venoit de ſon expérience.

Il étoit modeſte en habits, & le paroiſſoit même en expreſſions aux gens qui n'y prenoient pas garde: mais il avoit dans le cœur une vanité inſuportable. Il s'étoit fait une langue toute particuliere pour ſatisfaire à ſa vanité. Quand il avoit commencé un diſcours *par je ne ſçais ſi j'oſerai le dire*, il en diſoit des merveilles: & parce qu'il eût été trop ridicule de dire, par exemple : *Je vous aſſure que quand j'étois jeune, je faiſois fort bien cela* ; il ſe traitoit à la troiſiéme

perſonne, afin de ſe pouvoir louer comme il auroit loué quelqu'autre. Une de ſes belles qualités étoit le mépris du bien. Jamais homme ne s'eſt ſi peu ſoucié d'argent que lui. Il avoit commandé en *Allemagne* trois ou quatre ans, où il pouvoit amaſſer des millions : cependant il ne l'avoit pas fait, & ce déſintéreſſement joint aux grandes alliances qu'il avoit en ce Pays-là, lui avoit donné un grand crédit parmi les *Allemands*. Il aimoit les femmes mais ſans s'y attacher : il goutoit aſſez les plaiſirs de la table, mais ſans débauche : il étoit de bonne compagnie, mais cela ne duroit pas longtems : car tout d'un coup il venoit à ſonger que ſa joye l'égaloit trop avec ſes amis, de ſorte qu'il reprenoit un ſérieux qui le rendoit

fort désagréable. Il sçavoit mille contes, il les faisoit fort bien & il aimoit fort à les faire : mais comme il sçavoit le ridicule de ceux qui en font trop souvent, & qui refont les mêmes devant les mêmes personnes, il commençoit toujours par : *Je sçais bien que je vous ai déja fait vingt fois ce conte-ci ; mais il est trop bon, il faut que je vous le fasse encore* : & il croyoit que c'étoit assez pour se tirer d'affaire, de faire voir qu'il ne recommençoit pas faute de mémoire. Il étoit bien aise que mal arrivât ; il n'aimoit rien au monde que sa maison, la domination & les louanges : il étoit envieux non seulement sur les égaux, mais encore sur tous ceux qui commençoient à s'élever : & cette raison avec celle d'être né malfaisant, l'obligeoient

à ne rendre de bons offices à perſonne. Il ne donnoit guéres d'ordres qui ne fuſſent obſcurs, ſoit de bouche ſoit par écrit : il le faiſoit pour deux raiſons ; l'une pour cacher ſon deſſein, mais aux gens dont il ſe ſervoit pour le faire réuſſir, & l'autre pour être en état d'expliquer toujours ſon ordre comme il voudroit, & ſe décharger par-là de la faute du mauvais ſuccès ſur le peu d'intelligence de l'Officier commandé. Il eſt bon d'être couvert & le ſecret fait réuſſir les entrepriſes à la guerre auſſi bien qu'ailleurs : mais il eſt fort difficile qu'un homme faſſe bien qui ne ſçait ce qu'il fait.

Le Prince de Conti.

Armand de Bourbon, Prince de

Conti, étoit frere cadet de *Louis de Bourbon*, Prince de *Condé* : il avoit la plus belle tête du monde tant pour le visage que pour les cheveux ; & c'étoit un fort grand dommage qu'il eût la taille gâtée, car à cela près, c'étoit un Prince accompli : il avoit été destiné à l'Eglise ; mais les traverses de sa Maison l'ayant jetté dans les armes, il y avoit trouvé tant de goût, qu'il n'en étoit pas revenu. Cependant il avoit étudié avec un progrès admirable. Il avoit l'esprit vif, net, gai, enclin à la raillerie : il avoit un courage invincible, & s'il y avoit quelqu'un au monde aussi brave que le Prince de *Condé*, c'étoit le Prince son frere. Jamais homme n'a eu l'ame plus belle sur l'intérêt que lui : il comptoit l'argent pour rien. Il avoit

de la bonté & de la tendreſſe pour ſes amis. S'il eût eu le corps auſſi bon que le courage & qu'il eût pû exécuter ce que ſon eſprit & ſon ambition lui pouvoient faire entreprendre, c'eût été un des plus grands Princes du monde.

M. Fouquet.

Nicolas *Fouquet* avoit l'eſprit fin & délicat, plein d'ambition & de vanité, ſongeant à de grandes choſes par le beau jeu & les amorces que lui avoit fait la fortune, mais né pour les vétilles, homme de méchante mine, & l'air le plus bas du monde : il ne parloit jamais haut tant il ſe défioit de lui-même, il avoit l'inclination ſi forte aux Bâtimens, qu'il avoit travaillé à ſa maiſon de *Vaux* dans le tems qu'il avoit

peine à vivre. Véritablement lorſqu'il fut dans les Finances il dépenſa à cette maiſon, à ſa table & à toutes choſes avec tant de profuſion, qu'il ſurpaſſa non ſeulement ſes prédéceſſeurs ſurintendans, mais encore la magnificence des Rois; on étoit ſon penſionnaire ſitôt qu'on vouloit être ſon eſpion, & la honte de ce métier n'avoit pas rebuté les plus grands Seigneurs de la Cour d'être à ſes gages. Ces gens qui achetoient de grandes Charges, ou des Gouvernemens, diſpoſoient de ſa bourſe pourvû qu'ils vouluſſent prendre des liaiſons avec lui, ainſi il ne faut pas s'étonner, ſi le Cardinal qui voyoit tout cela, n'étoit pas ſatisfait de ſa conduite. Ce progrès ſi promt de ſa fortune lui faiſoit toujours dire qu'il ne falloit que vouloir fortement les

choſes & s'y appliquer pour les faire réuſſir.

Le Cardinal Mazarin.

Jamais homme ne fut ſi heureux que celui-là : il étoit né petit Gentilhomme *Romain* : il avoit étudié à l'Univerſité de *Salamanque*, où s'étant un jour fait faire ſon Horoſcope, on lui avoit trouvé une naiſſance ſi heureuſe, qu'on l'avoit aſſuré qu'il ſeroit Pape. En effet, il avoit la plus belle phyſionomie du monde, le front grand, les yeux beaux, la bouche belle, le nez bien fait, le viſage ouvert : il avoit de l'eſprit : perſonne ne faiſoit un conte plus agréablement que lui : il étoit inſinuant, il avoit des charmes inévitables pour être aimé de ceux qu'il lui plaiſoit. Il jouoit fort bien tous

les jeux d'eſprit & les jeux d'adreſſe: il avoit été attaché à la Maiſon des *Colonnes*, puis au Cardinal *Sachetti*: après il fut Capitaine de Cavalerie; enſuite le Cardinal Antoine *Barberin* l'attacha auprès de lui, & lui fit prendre la ſoutane. Depuis s'étant fait connoître homme habile de Négociations, il fut employé à la paix de *Caſal*, qu'il fit à l'avantage de la *France*. Le Cardinal de *Richelieu* lui en fit avoir le chapeau de Cardinal, & à ſa mort il le laiſſa dans les affaires. *Louis* XIII. s'en ſervit, & en fit tant de cas, qu'il ordonna en mourant, qu'il ſeroit un des Directeurs de l'Etat pendant la Minorité. La Reine *Anne d'Autriche* ayant eu la Régence, le choiſit ſeul pour premier Miniſtre: il le fut 18 ans, pendant leſquels il

eut de grandes traverſes : mais il ſembloit que la Fortune ne les lui envoyoit que pour lui faire honneur par l'éclat avec lequel elle l'en tiroit : il avoit pris auſſi, par cette raiſon, pour ſa deviſe, un Rocher battu des vagues & ce mot : *Quàm fruſtrà & murmure quanto !* Avec quel bruit & combien vainement ! il n'avoit ni haine, ni amitié ; & ne témoignoit ni l'une ni l'autre qu'autant que ſes intérêts l'obligeoient de le faire. Si ceux qui l'avoient ſervi lui étoient encore utiles & importans, il les récompenſoit fort bien, ſinon il ne faiſoit pas grand cas de la reconnoiſſance : il n'eſt pas poſſible de traiter plus qu'il fit, la mort de bagatelle : il mourut ne ſongeant à l'autre monde que par maniere d'acquit, & voulant gou-

verner celui-ci par les mémoires qu'il donna, & les gens qu'il laiſſa dans les affaires.

De la Piété des Grands.

La plupart de ceux qui ſongent à la perfection chrétienne, & qui ſont d'une haute qualité, ont, à mon avis, quelque choſe de bien inégal dans leur conduite : quoiqu'ils ſoient capables de tout quitter, & de renoncer à tout pour ſuivre les voyes de l'Evangile, c'eſt toutefois avec quelque réſerve à l'égard des honneurs qui ſont dûs à leur condition. On les voit habillés ſimplement ; ils mangent avec frugalité ; ils couchent même auſtérement : & cependant on ne laiſſe pas de voir chez eux toutes les marques de leur premiere gran-

deur, Je ne ſçais ſi ces choſes s'accordent bien enſemble : mais puiſqu'ils diſent ſi chrétiennement, que pour vivre c'eſt aſſez de manger ſobrement & ſans délicateſſe ; que pour ſe couvrir c'eſt aſſez d'être vêtu modeſtement & ſans magnificence, il me ſemble qu'ils devroient penſer que pour être, c'eſt aſſez d'être homme, ſans vouloir être au-deſſus des autres hommes.

Penſées ſur divers Sujets.

Si l'on veut louer *Charles-Quint* de ce qu'il fit le jour de la grande Bataille, où il s'agiſſoit d'aſſervir l'*Allemagne*, & de ce que malgré les douleurs de la goute, dont il étoit ce jour-là ſi cruellement tourmenté, il ſe fit mettre, ou plutôt,

s'il faut ainſi dire, attacher à cheval, ſans quitter la bataille qu'elle ne fût gagnée, il me ſemble qu'il eſt bien mieux de le nommer *Charles* que grand Empereur, parce que ce dernier titre le cache, & amuſe l'imagination; au lieu que l'autre le fait voir à découvert, & montre que c'eſt lui. Et de plus quand on dit *Charles* mépriſe la douleur & la mort pour la Gloire, on dit de plus grandes choſes de lui que ſi on diſoit, ce grand Empereur: car il eſt plus grand à *Charles* (qui marque mieux l'homme, & par conſéquent dela foibleſſe) de mépriſer la mort & la douleur, qu'il ne l'eſt à un grand Empereur, dont le métier eſt de mépriſer tout pour l'ambition.

Que ſi l'on veut parler de lui, retiré à S. *Juſt*, après qu'il eut quitté

ſes Royaumes & *l'Empire*, ſe promenant dans les Jardins avec les Religieux de cette Abbaye, je trouve au contraire, qu'il eſt bien mieux de dire, ce grand *Empereur*, que *Charles*; parce que pour faire remarquer cette action douce & particulière, il faut le parer le plus ſuperbement qu'il eſt poſſible, afin que l'oppoſition le faſſe paroître davantage: & ſi l'on diſoit ſimplement, *Charles* ſe promenoit avec des Religieux, l'idée qu'on donneroit ſeroit foible ou enveloppée; car il faudroit que l'eſprit pour la faire valoir, s'amuſât à démêler que ce *Charles* eſt un grand *Empereur*; & comme cela ne ſe fait que ſucceſſivement, l'eſprit ſeroit quelque tems en ſuſpens, & perdroit l'idée de ſa force, qui conſiſte principalement en la ſoudaineté de ſon

empreinte: mais quand on dit, *ce grand Empereur*, l'ame eſt ſaiſie en un inſtant de ce que c'eſt ; & ſans rien chercher de ce qu'elle entend, elle voit tout d'un coup toutes les beautés & toutes les tendreſſes de cette action.

Il ſemble que l'Auteur (*) de la mort de *Pompée*, qui eſt un grand maître en ces ſortes de fineſſes, ait pris garde à cela dans les deux premiers Vers de cette piéce.

Le deſtin ſe déclare, & nous venons d'apprendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.

S'il eût dit, *Céſar* & *Pompée* ; ces noms ſont ſi grands, & l'idée en eſt ſi vaſte qu'il n'eſt pas fort étonnant que le deſtin ſe déclare ſur leurs intérêts, & qu'une grande Bataille décide lequel des deux doit être le

* Corneille.

maître du monde : mais que ces grandes choſes ſe faſſent pour deux hommes qu'il cache ſous des noms ſi communs & ſi ordinaires, que ceux de beau-pere & de gendre, c'eſt ce qui paroit admirable à l'imagination, & lui donne bien plus de plaiſir.

De l'expreſſion par rapport à l'idée.

Quand on ſe trouve contraint de parler de quelque choſe de trop libre, l'honnêteté veut que l'on ne ſe ſerve jamais de mots ſignificatifs, mais qu'on cherche des façons de parler pour ſe faire entendre, c'eſt afin d'en amoindrir ou voiler, s'il faut ainſi dire, l'idée, de la même maniére que l'on voile les nudités. On a même recours quelquefois à des Langues étrangères. Je dis qu'on a recours à

des Langues étrangères, & cela nous fait bien voir qu'encore que nous les ſçachions, nous ne les ſçavons jamais pourtant ſi bien que la nôtre, puiſque quand nous voulons que l'idée que nous donnons ſoit légère, nous nous ſervons de mots étrangers, ne le pouvant pas faire par ceux de notre langue, qui marquent trop fortement ce que nous ne voulons que faire deviner: & cette différence vient de ce que quand nous liſons, ou que nous entendons parler en notre langue, l'idée eſt ſuivie, & ſi ſoudaine, & ſe porte ſi vîte dans l'eſprit, qu'on peut dire que le mot ne porte pas ſeulement l'idée, mais qu'il eſt l'idée même; ainſi l'eſprit en eſt frappé tout d'un coup ſans que rien l'arrête, & c'eſt cette viteſſe qui fait la force de l'idée dans l'imagination: mais quand

nous lisons, ou que nous entendons parler une langue étrangère, il n'en est pas de même, nous sommes quelque tems avant que le mot soit devenu l'idée : ce retardement l'affoiblit, & c'est ce qui fait que nous le recevons plus foiblement.

Testament de Charles IV. Duc de Lorraine.

Sain d'esprit & de jugement,
Et voisin de ma derniere heure,
Je donne à l'*Empereur* par ce mien Testament,
Le bon soir avant que je meure.
Je destine à ma veuve un fonds de bons desirs,
Dont il sera fait inventaire,
Pour sa demeure un Monastere,
Le célibat pour ses menus plaisirs,
La pauvreté pour son douaire.
Je donne à *Vaudemont* un peu d'affliction
Et de regret à ma personne,
Avec ma bénédiction

Pour Madame de l'*Iſlebonne.*

Je laiſſe à mon neveu mon nom,
Seul bien qui m'eſt reſté de toute la *Lorraine*,
Si ce Prince ne peut le porter, qu'il le traîne,
La *France* le trouvera bon.
Pour acquitter ma conſcience,
En maître libéral je me ſens obligé
De remplir de mes gens la ſervile eſpérance,
Je leur donne donc leur congé,
Qu'ils le prennent pour récompenſe
Je nomme tous mes créanciers
Exécuteurs Teſtamentaires;
Et conſens de bon cœur que les frais funéraires
Se faſſent aux dépens de leurs propres deniers.
Qu'on me faſſe des funérailles
Dignes d'un Prince de mon nom,
Et qu'on embaume mes entrailles
Avec de la poudre à canon;
Que mon enterrement ſolemnel & célébre,
Faſſe bruit en tous les quartiers,
Et que les plus menteurs de tous les Gazetiers
Faſſent mon oraiſon funèbre.

Lettre de M. de Benſerade à M. le Chevalier de Lorraine.

SONNET.

NE vous expoſez point ſi fort,
Aſſez tôt le malheur arrive,
Souvenez-vous qu'un homme mort
Eſt une piéce bien chétive.
Il eſt à propos que l'on vive,
Avec nous tout périt d'abord,
Au tombeau la valeur oiſive
D'un Sommeil éternel s'endort.
Céſar ce foudre de la guerre,
N'a-t-il pas ſes pareils en terre,
Lui que perſonne n'égaloit ?
Sur quelque titre qu'on ſe fonde,
Tout ira comme tout alloit,
Quand nous ne ſerons plus au monde.

Liſez bien ce Sonnet-là pour l'amour de moi, & encore plus pour l'amour de vous; liſez-le à ſon S.A.R, à M. le Duc, à M. le Prince, &

s'il ſe pouvoit même à Sa Majeſté, qui en a plus de beſoin que perſonne : mais je doute que ces gens-là ſoient aſſez diſciplinables en cette matiere, pour y apporter l'attention requiſe, & pour en bien comprendre le ſens.

Tous quatre à commencer par le Chef de la race,
Liſez & reliſez, n'en profiteront point :
On a beau les prêcher, tous quatre ſur ce point
Font gloire d'étaler une ignorance craſſe,
Et des précautions nul d'eux ne s'embaraſſe.

Le Roi me pardonnera, s'il lui plaît ; mais je ne ſçais pas comme il l'entend. Hé ! qu'eſt-ce que lui a donc fait ſa vie pour la fatiguer de la ſorte, pour en témoigner un mépris ſi éclatant & ſi terrible ? Qu'il parcoure le monde & qu'il remonte juſqu'à ſes premiers & à ſes plus auguſtes Ancêtres ; je le défie de trouver

trouver parmi eux une vie auſſi glorieuſe, auſſi belle & auſſi heureuſe qu'il méne ; cependant il ne s'en ſoucie point : il la traite comme ſi elle lui étoit à charge ; & enfin il a ſoin de tout, hormis d'elle. Les grands hommes ont leur défaut ; voilà le ſien. Il a beau pourtant être au-deſſus du moindre péril, & il n'y a Sang Royal qui tienne : il eſt auſſi aiſé à répandre que ce lui des particuliers, témoin ce qui eſt arrivé à M. le Prince au paſſage du *Rhin*.

Fier d'être invulnérable, eſt-ce qu'il n'a pas lieu
De ſe perſuader qu'il eſt un demi-Dieu ?
Mais quand des ennemis un gros ſur lui s'aſſemble,
Qu'il voit ſon ſang couler, & qu'il ſe ſent bleſſé,
Il ſe connoit mortel tout demi-Dieu qu'il ſemble,
Etant entre les mains de Monſieur *Dalencé*.

Je reviens maintenant à vous, pour vous faire les complimens, ou plu-

tôt les plaintes de vos amis de l'un & de l'autre Sexe, qui disent hautement, (je ne sçais s'ils ont raison,) qu'après les dangers il n'y a peut-être rien au monde que vous mépriſiez tant qu'eux.

Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur le Chevalier,
Est-ce qu'il faut tout oublier ?
Faire aussi peu de cas de *Paris* que de *Rome* ?
Et pour être un Héros, en est-on moins un homme ?
Si dans le fond du cœur vous n'avez qu'*Amsterdam*,
Les Dames vous diront, beau Prince, à votre Dam;
Lorsque vous reviendrez, je crains qu'on ne vous fuye,
Malgré vos faits guerriers,
Et qu'il ne vous ennuye
A l'ombre des Lauriers.

Vous vous en démêlerez comme il vous plaira : vous connoissez les Demoiselles, elles révèrent les Héros, mais elles affectionnent volontiers les hom-

mes qui ſont un peu plus à leur portée : elles veulent bien que l'on s'applique à la gloire, mais elles ne veulent pas que tout l'acharnement ſoit-là; auſſi, penſez-vous, le beau plaiſir, & la belle vanité de ne chercher ce ſemble, qu'à ſe faire mettre dans une liſte de morts auprès de M. de *Longueville*. Hélas ! ſon exemple nous fait frémir, & par la douleur de l'avoir perdu, & par la crainte de perdre ce qui nous reſte.

N'eſt-ce pas un malheur bien digne de pitié
Qu'il ait péri dans cette guerre,
Comme une jeune fleur, qui releve un parterre,
Et que la biſe ſeche, ou coupe par le pié ?

Je ne m'étends pas ici ſur toutes les autres déplorables victimes ; & pour vous dire quelque choſe qui nous regarde particuliérement vous

& moi, *Jarzé*, ce pauvre *Jarzé*, mon cher voiſin, qui vous aimoit tant, c'eſt par lui que j'achéve en ces derniers vers :

Il a toujours porté l'iniquité d'un Pere,
Et n'eut jamais la Fortune proſpere ;
En s'acquittant de ſon devoir,
Il auroit ſouhaité de voir
Son trépas honoré des regards de ſon Maître,
Et s'il avoit oſé peut-être,
Des regards du Maître de tout :
Mais il fut malheureux, & le fut juſqu'au bout.
Il abandonne ſa Province
Pour aller finir-là ſes jours infortunés ;
En voilà trop, Adieu, mon Prince,
Et revenez.

Autre Lettre du même à M. le Cardinal le Camus ſur ſa promotion.

MONSEIGNEUR,

IL faut avouer que ſa Sainteté & votre Eminence ſe font grand hon-

neur l'une à l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver ſur la liſte des Cardinaux, & le Pape nous auroit bien moins ſurpris, s'il vous eût mis dans les litanies, que dans le ſacré Collége. Il n'auroit en cela tout au plus qu'anticipé ſur la fonction de quelqu'un de ſes Succeſſeurs. Il n'y a rien de ſi pur, rien de ſi net que votre promotion, rien de ſi déſintéreſſé que nos complimens. Votre Pourpre n'ajoute guéres à notre vénération, & nous irons à vous comme l'on s'adreſſe aux Saints. Pour les Cardinaux, on ne les prie plus; le tems en eſt paſſé. Combien y a-t-il pour mes péchés, que nous nous ſommes perdus de vuë en prenant tous deux des routes ſi oppoſées, & que notre Commerce eſt interrompu! Quelle joie de renouer

avec vous par un ſi bel endroit ! Car j'eſpére que nous aurons bientôt l'honneur de vous voir ici. Cette nouvelle Dignité ne vous détourne point du Ciel, quoiqu'elle vous rapproche un peu de la Terre, & vous êtes trop rigide en tous vos devoirs, pour ne venir pas rendre très-humbles graces au Roi, & lui marquer ce que vous lui devez ſur la bonté qu'il a eue de laiſſer faire le Pape. Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

De votre Eminence
Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

BENSERADE.

Réponſe à la Lettre précédente,

S. Muri 5. Octobre 1686.

JE vous avoue, Monſieur, que je travaille de bonne-foi à devenir Saint, & je m'en trouve fort éloigné. Je n'ai jamais penſé au Cardinalat, & on m'en apporte la nouvelle dans mon lit. Il faut adorer la Providence, ſe ſoumettre à ſes ordres & tâcher de juſtifier le choix du Pape, en eſſayant de devenir un jour tel qu'il s'eſt figuré que j'étois en m'élevant à cette dignité. Il aime tant la vertu qu'il en aime même les apparences. S'il m'avoit connu plus particulierement, il en auroit, ſans doute, porté un autre jugement, & il auroit honoré de ſa pourpre quelqu'autre

perſonne qui en auroit été plus digne que moi. Nous avons été autrefois dans les Cours, & je vous avoue que rien ne m'a tant dégouté & déſabuſé du monde, & engagé à penſer à mon ſalut, que d'en voir le néant & les miſeres. J'apprends par oui-dire que le monde eſt encore plus laid & plus méchant qu'il n'étoit il y a 20 ans, quand je le quittai. Vous avez trop de lumiéres pour n'en pas faire le même jugement; je ſouhaite que votre cœur ſoit d'accord avec votre eſprit & que vous ne penſiez qu'à vous préparer aux jours éternels. Dans le tems, comme vous le dites fort bien, que les Cardinaux ne peuvent rien donner, ils peuvent au moins ſouhaiter à leurs anciens amis les véritables biens. Perſonne au

monde, M. n'eſt à vous avec plus d'eſtime & de ſincerité que je ſuis

Le Cardinal le Camus.

Le Tems & l'Amour.

FABLE.

LE Tems qui détruit toutes choſes
Q flétrit les Lys & les Roſes,
Se vanta par malheur un jour
D'être plus puiſſant que l'Amour.
Pourquoi, dit-il, avec ſes larmes,
Amour prétend-il tout charmer ?
C'eſt moi qui fais naître les charmes,
Ainſi c'eſt moi qui fais aimer.
Par mon humeur facile & bonne,
Cet enfant uſurpe mes droits.
De quoi remplit-il ſon carquois ?
Si ce n'eſt des traits que je donne ;
C'eſt par moi qu'il eſt ſi puiſſant,
Son feu dépend de mon caprice ;
Quand je veux, on le voit naiſſant ;
Quand je veux, il faut qu'il finiſſe.
Amour ſuit néceſſairement,

Quand j'arrive avec la jeuneſſe ;
Comme il part auſſi promptement,
Quand je ſuis avec la vieilleſſe.
Si par un privilége heureux
Je veux reſpecter quelque Belle,
Avec le plus doux de ſes nœuds,
Amour demeure aſſis près d'elle.
Amans, adreſſez-moi vos vœux,
Je puis ſeul ſecourir vos feux :
Si vous ſouffrez près d'une Belle,
Le Tems vous en fera raiſon,
Et ſçaura fléchir la cruelle,
Ou vous donner la guériſon ;
Apprenez enfin à connoître
Qui peut vous donner du ſecours.
N'eſt-ce pas moi qui ſuis le maître
Des doux momens & des beaux jours ?
Le Tems un peu trop téméraire,
Flattoit ainſi ſa vanité ;
Amour ſans ſe mettre en colere,
Sourit de ſa témérité,
Et loin l'y vouloir contredire,
Quand il oſe ainſi ſe louer,
Pour ſe venger & pour en rire,
Il s'aviſe de le louer.
Des yeux d'une vieille Coquette,
Le Tems trouve ſon cœur charmé ;
Mais en vain, pour en être aimé,

Il ſe tourmente, il s'inquiette ;
Amour inſpire la froideur
Au cœur de ſa vieille maîtreſſe :
Le Tems alors dans ſa foibleſſe,
Commença de voir ſon erreur,
Lui qui d'Amour bravant les armes,
Diſoit qu'il prodiguoit les charmes,
Venoit malgré lui tous les jours,
Lui-même avec ſes traits funeſtes,
Enlaidir ſes tendres amours,
Et lui ravir les triſtes reſtes
De leurs attraits & de leurs jours.
Celle qui cauſa ſa tendreſſe
Ne le vit jamais ſans horreur,
Sa préſence lui faiſoit peur,
Et lui donnoit de la triſteſſe.
Outre ſes aîles de Vautour,
Son corps caduc, ſon triſte ſable,
Qui le rendent déſagréable,
Et peu propre aux plaiſirs d'Amour,
Il ne venoit jamais près d'elle
Qu'avec une triſte nouvelle :
Plus il ſe preſſoit de la voir,
Plus elle avoit de déſeſpoir ;
Et comme elle étoit dans la pente ;
Où ſes beaux jours alloient finir,
Elle auroit été bien contente

De ne le voir jamais venir.
Ce fut en vain que de lui-même
Il crut tirer quelque ſecours,
Il ne put fléchir ſes amours,
Ni guérir de ſon mal extrême.
Funeſte & malheureux Amant,
Il ne peut qu'enlaidir ſa Belle,
L'attriſta, ſe fit haïr d'elle,
Et hâta ſon dernier moment.
Amour ſourit de ſa foibleſſe,
Et l'inſulta dans ſon ennui;
Le Tems accablé de triſteſſe,
Jura de ſe venger de lui.
Puiſque tous mes vœux me trahiſſent,
Du moins les heures m'obéiſſent,
Dit-il, & déſormais je veux
Que leurs meſures inégales,
A tous les Amans ſoient fatales,
Et ſoient contraires à leurs vœux:
Leurs heures les plus fortunées
Paſſeront comme des momens;
Et parmi leurs affreux tourmens
Les heures ſeront des journées.
Depuis cet arrêt rigoureux
Les heures au Tems favorables,
Vont au contraire de nos vœux,
Vîte pour les amans heureux;
Lentement pour les miſérables.

Pour les momens tendres & doux,
Et les heures des rendez-vous,
Si promptement que le Tems passe,
On en sçait toujours profiter ;
Quelque diligence qu'il fasse,
On peut du moins se contenter ;
Mais dans l'absence, en récompense,
Le Tems se venge pleinement :
Le Cruel va si lentement,
Qu'il allonge notre souffrance,
Et sans la force du Destin,
Qui lui fait avancer chemin,
Des jours que l'on passe en absence,
On ne verroit jamais la fin.

Lettre de M. Daguesseau, Conseiller d'Etat, à M. de la Faille sur ses Annales de Toulouse.

IL y a déja assez long tems, Monsieur, que jai reçu par les mains de M*** votre histoire de la Ville de *Toulouse :* mais j'ai été bien-aise de la lire avant que de vous en dire

mon ſentiment, pour ne me pas borner à un ſimple remerciment, ou à des louanges vagues, dont un homme d'un auſſi bon goût que vous l'êtes, ne s'accommoderoit pas. Il eût fallu ne pas connoître votre mérite autant que je le connois, pour ne pas attendre beaucoup d'un ouvrage auquel je ſçavois que vous travailliez depuis pluſieurs années ; mais j'avouë qu'il ſurpaſſe encore tout ce que je m'en étois promis. il n'y a rien ordinairement de ſi ennuyeux que les Hiſtoires particulieres, parce que, ou elles ſe jettent dans les choſes générales qu'on ſçait d'ailleurs, & qu'on n'y cherche pas, ou elles entrent dans un détail qui dégoûte par le peu d'intérêt qu'on y prend. Ce ſont les deux écueils de ces ſortes de livres, & il eſt très-

difficile d'éviter l'un & l'autre. Vous avez néanmoins trouvé le ſecret de le faire en alliant tellement l'Hiſtoire générale avec celle de *Toulouſe*, que vous n'avez pris de la premiere que ce qu'il en falloit pour faire entendre ce que vous aviez à dire de la ſeconde, & de la ſeconde que ce qui pouvoit ſervir d'éclairciſſement & comme de ſuplément à la premiere: enſorte que la lecture en eſt très-agréable à ceux-mêmes qui ne ſont pas nés à *Toulouſe*, & qui n'ont pas des raiſons particulieres de s'intéreſſer à ce qui regarde cette Ville. En effet, vous y avez mêlé une infinité de recherches très curieuſes, dont chacune en particulier n'inſtruit pas moins le Lecteur par les nouvelles découvertes dont vous lui faites part, qu'elles lui plaiſent toutes en-

ſemble par leur variété. Cela fait qu'on ne s'apperçoit pas de l'inconvénient qu'ont toutes les Annales, qui eſt de laiſſer ralentir l'attention en rompant le fil & la ſuite de l'hiſtoire, & coupant les événemens. Car vous avez eu ſoin de réveiller l'eſprit, & de le tenir toujours en haleine par quelques traits d'Hiſtoire, de Géographie, ou d'autre ſcience, que vous appliquez ſi à propos, qu'il n'y a point d'année où l'on ne s'arrête avec plaiſir, & où on ne ſe ſente même excité par un deſir ſecret à voir celle qui la ſuit. Je juge des autres par moi, & je puis vous aſſurer que je n'en ai jamais quitté la lecture qu'avec peine, & que je l'ai toujours repriſe avec un certain empreſſement, que je n'attribue pas ſeulement au choix & à la diverſité

des matières. La ſolidité de vos jugemens, la juſteſſe de vos réflexions, la pénétration de vos conjectures y contribuent encore beaucoup, en répandant dans l'eſprit des lecteurs cette impreſſion de lumière & d'attrait que la Vérité & la Raiſon ne manquent jamais d'y produire, quand on ſçait les faire connoître, & les mettre en leur jour. C'eſt auſſi ce que vous faites ſi heureuſement qu'elles trouvent dans vos expreſſions tous les ſecours dont elles ont beſoin pour faire ſentir leur force : car je ne dois pas oublier de vous dire, que je n'ai pas été moins charmé de votre ſtile que de tout le reſte. Il eſt naturel ſans être bas ; il ſe ſoutient partout également ſans tomber dans la langueur, dans l'affectation, ni dans l'obſcurité ; en un mot on y

voit régner cette ſimplicité noble, qui eſt le caractère de ces ſortes d'ouvrages. Mais ce que j'ai le plus admiré, eſt la modeſtie de votre critique. On voit dans tous les jugemens que vous faites, que l'envie, la jalouſie, la malignité n'y ont point de part, que la vérité ſeule & la néceſſité du témoignage que vous lui devez vous font parler. Vous vous contentez de mettre dans le droit chemin les Auteurs qui ſe ſont égarés, ſans leur inſulter. Vous les excuſez même ſouvent : vous cherchez pour les juſtifier des raiſons dont ils ne ſe ſeroient peut-être pas aviſés eux-mêmes ; & il n'y en a pas un, s'il étoit équitable, & qu'il revînt au monde, qui bien loin d'avoir ſujet de ſe plaindre de vous, ne vous dût ſçavoir bon gré de la manière

dont vous le traitez. Ce qu'il y a de plus rare encore en cela, eſt que vous ne vous faites pas la même juſtice qu'à eux ; & que ſévère envers vous, pendant que vous êtes ſi indulgent aux autres, vous ne vous élevez de rien & ne vous pardonnez rien à vous-même. Toutes les autres qualités qui m'ont fait trouver tant d'agrément dans la lecture de votre hiſtoire, viennent de l'eſprit : mais ce fond de modeſtie ne peut avoir ſon principe que dans un cœur bien fait ; & ce qui part de cet endroit eſt d'un prix incomparablement plus grand. Il ne faut pas qu'un ouvrage ſi bien commencé, demeure imparfait : vous devez donner à la ville de *Toulouſe*, à vos amis, au Public la ſatisfaction de le voir achevé de votre main. Il n'y

aura point d'homme ſage après vous qui oſe y mettre la ſienne pour le finir. Auſſi bien, ayant fait ce qu'il y avoit de plus difficile, ce qui en reſte à faire ne vous coûtera guères. A mon égard, trouvez bon qu'après vous avoir dit ce que j'en penſe, & vous avoir exhorté à le continuer, je vous aſſure qu'outre les ſentimens d'eſtime que j'ai depuis longtems pour votre mérite & que votre livre a fort augmentés, je conſerve toujours une forte inclination à vous faire paroître par les effets en toutes occaſions, qu'on ne peut être à vous M. plus véritablement & plus ſincerement que je ſuis.

A Paris, ce 7. Mai 1688.

Sonnet de Racine ſur la Troade de Pradon.

D'Un crêpe noir *Hécube* embéguinée,
Lamente, pleure & grimace toujours:
Dames en deuil courent à ſon ſecours;
Onques ne fut plus lugubre journée.
Ulyſſe vient, fait nargue à l'Hymenée,
Le cœur feru de nouvelles amours.
Pyrrhus & lui font de vaillans diſcours;
Mais aux diſcours leur vaillance eſt bornée.
Après cela, plus que confuſion;
Tant il n'en fut dans la grande *Ilion*,
Lors de la nuit aux Troyens ſi fatale.
En vain Baron attend le brouhaha,
Point n'oſeroit en faire la cabale;
Un chacun bâille, & s'endort, ou s'en va.

Epigramme du même, ſur le même Sujet.

QUand j'ai vû de *Pradon* la piéce déteſtable,
Admirant du Deſtin le caprice fatal,
Pour te perdre, ai-je dit, *Ilion* déplorable,
Pallas a toujours un cheval.

Sonnet du même, ſur la Tragédie de Genſeric.

LA jeune *Eudoxe* eſt une bonne enfant,
La vieille *Eudoxe* une franche diableſſe,
Et *Genſeric* un Roi fourbe & méchant,
Digne Héros d'une méchante piéce.
Pour *Traſimond* c'eſt un pauvre innocent,
Et *Sophronie* en vain pour lui s'empreſſe;
Hunneric eſt un homme indifférent,
Qui comme on veut & la prend & la laiſſe.
Et ſur le tout le ſujet eſt traité,
Dieu ſçait comment! Auteur de qualité,
Vous vous cachez, en donnant cet ouvrage.
C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi:
Mais pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous falloit cacher la piéce auſſi.

Le Genſeric de Mad. *Deshoulières* n'eut aucun ſuccès. On ne dit point d'abord de quelle main venoit cet ouvrage. On ſoupçonna quelque tems le Duc de *Nevers* d'en être l'Auteur: il étoit ami de cette Dame;

mais elle ſe déclara enſuite. Ce Sonnet eſt de *Racine* qui aimoit à faire courir des Epigrammes Anonymes ſur les piéces de Théâtre qu'il n'approuvoit pas.

En 1680. *Boyer* de l'Académie *Françoiſe*, mécontent du Public, voulut le mettre en défaut, en faiſant jouer ſa Tragédie d'*Agamemnon* ſous le nom de *Pader* d'*Aſſézan*. Elle fut fort goutée. Il en parut néanmoins une analyſe peu favorable en un Sonnet que voici.

On dit qu'*Agamemnon* eſt mort,
Il court un bruit de ſon naufrage;
Et *Clytemneſtre* tout d'abord
Célèbre un ſecond Mariage.

❀

Le Roi revient, & n'a pas tort
D'enrager de ce beau ménage;
Il aime une Nonne bien fort,
Et prêche à ſon fils d'être ſage.

De bons morceaux par-ci, par-là
Adouciſſent un peu cela ;
Bien des gens ont crié merveilles.

❀

J'ai fort crié de mon côté ;
Mais comment faire ? En vérité
Les Vers m'écorchoient les oreilles.

Sonnet ſur l'Opera de Roland par Quinault.

DAns un bois *Angélique* errante à l'aventure,
Voit *Médor* étendu, bleſſé, ſans nul eſpoir,
Le trouve beau, le panſe avec l'emplâtre noir,
Lui fait des Bouillons frais, & guérit ſa bleſſure.

❀

Son amoureux *Roland* fait piteuſe figure,
Jouë à *Colin-Maillard*, lui parle ſans la voir,
Peſte en vain ; car la Reine oubliant ſon devoir,
De ſon convaleſcent veut être la monture.

❀

Téhmire a beau chanter, beau dire, & beau crier,
Qu'il eſt peut-être iſſu de quelque Cuiſinier,
Angélique le veut, & l'a guéri pour elle ;
Elle enleve *Médor*, & plante-là *Roland*,
Qui va dans des hameaux faire le Capitan,
Puis un doux menuet lui remet la cervelle.

Epigramme

Epigramme ſur l'Opera d'Orphée.

JE viens de l'Opera *d'Orphée*,
Je l'ai vû fort à l'aiſe & tout me promenant,
Le ſilence étoit ſurprenant,
Point de ſifflet, point de huée;
Le bon Goût au parterre étoit *incognito*,
Et l'on ſe contentoit d'y ſiffler *in petto*.

On ne ſiffla point cet Opéra, parqu'il avoit été défendu au Parterre de ſiffler; & cette défenſe donna lieu au Rondeau & à la Chanſon qui ſuivent.

Rondeau.

LE ſifflet défendu! Quelle horrible injuſtice!
Quoi donc impunément une Poëte novice,
Un Muſicien fade, un danſeur éclopé,
Attraperont l'argent de tout *Paris* dupé,
Et je ne pourrai pas contenter mon caprice!
Ah! ſi je ſiffle à tort je veux qu'on me puniſſe;
Mais ſiffler à propos ne fut jamais un vice.
Non, non, je ſifflerai, l'on ne m'a pas coupé,
Le ſifflet.

Un Garde à mes côtés planté comme un Jocriſſe,
M'empêche-t-il de voir ces danſes d'écreviſſe,
D'ouïr ces ſots couplets, & ces airs de jubé.
Duſſé-je être, ma foi, ſur le fait atrappé,
Je le ferai jouer, à la barbe du Suiſſe,
Le ſifflet.

Chanſon ſur l'Air de Jean de Vert.

PUiſqu'on nous défend de ſiffler
L'opéra déteſtable,
On nous permettra de chanter
La Muſique du Diable,
Et ſa danſe où l'on voit des pas,
Tels que les faiſoient les Goujats
De Jean de Vert, &c.

Ne t'en déplaiſe, fier Soldat,
Qui gardes le parterre,
Orphée eſt l'ouvrage d'un fat,
Malgré ton cimeterre;
Les Vers en ſont des plus méchans,
Et la Muſique en eſt du tems
De Jean de Vert, &c.

On attribua cette Chanſon à Madame *Deshoulieres* & à Mlle ſa fil-

le. L'Auteur s'en plaignit à elles-mêmes par les couplets ſuivans.

Moi, qui viens de chanter *Achille*,
D'un ſtile agréable & bouffon,
Souffrirai-je qu'on diſe en ville
Que je n'ai pas fait ma chanſon ?

❀

Réveillez-vous, belle endormie,
Ma gloire, allons, réveillez-vous,
Une redoutable Ennemie
Ravit nos Lauriers les plus doux.

❀

On dit qu'une Muſe ſçavante
A fait dans le ſacré vallon,
Une Chanſon divertiſſante
Sur l'Opéra de *Campiſtron*.

❀

Ce faux bruit m'aſſomme, il me tuë,
Je le ferai ceſſer, ma foi,
Achille, en ſon humeur bourruë,
N'étoit pas ſi fâché que moi.

❀

J'éprouve le ſort de Virgile,
Certains vers quelqu'un lui vola ;
Il ſentit émouvoir ſa bile,
Il s'en plaignit, il en parla.

❀

Ceux qui prennent le moins de peine,
Sont, disoit-il, les mieux payés:
Si les moutons portent la laine,
C'est pour faire nos draps rayés.

❀

Le Bœuf qui tire la charruë
N'a pas le fruit de son tourment,
Tandis qu'il travaille & qu'il suë,
Son maître mange le froment.

❀

L'Abeille, à son travail fidélle,
Forme son miel du suc des fleurs;
Tout le travail en est pour elle,
Un autre en goûte les douceurs.

❀

Pourquoi, Mesdames Deshouliéres,
M'enlevez-vous tous mes couplets?
Quoi! n'êtes-vous pas assez fières
Des beaux vers que vous avez faits?

❀

Restituez donc à Saint Gilles
Le foible honneur de ses Chansons;
Contentez-vous de vos Idiles,
Et retournez à vos moutons.

Il en eut cette réponſe.

SI le Public à l'aventure
A répandu ſous notre nom,
L'agréable & vive peinture
De l'Opéra de *Campiſtron*;
Il ne vous a point fait d'outrage;
N'en ſoyez pas mal ſatisfait:
Ce n'eſt pas tant pis pour l'ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

Lorſque l'Opéra d'*Enée* fut repréſenté on en donna cette analyſe. Les paroles de cet Opéra ſont de M. *de Fontenelle*. M. *de S. Gilles* déſavoua la Chanſon qui précéde, comme on le verra ci-après, dans les couplets qu'il publia à cette occaſion.

Moi, qu'on a vû chanter *Achille*
Moi, qui n'ai point chanté *Thétis*,
Je chante un Héros que *Virgile*,
Chanta dans *Rome* au tems jadis.

Gens éclairés, doctes cervelles,
Admirateurs de *Campiſtron*,
Ne penſez pas que *Fontenelle*
Soit indigne d'une Chanſon.

❀

Venez voir l'Opéra *d'Enée*,
Hâtez-vous pour vous bien placer,
Mais déja la toile eſt levée,
Silence, je vais commencer.

PROLOGUE.

LA félicité ſe partage
Entre les Hommes & les Dieux,
Encelade avec ſon bagage
Trébuche en attaquant les Cieux,

ACTE I.

L'Ingrat déſerteur de Carthage,
Rebut de l'orage & des flots,
Par un troiſiéme mariage
Veut s'aſſurer un long repos.

❀

L'Infante a beaucoup de tendreſſe;
Mais elle n'en fait pas ſemblant,
Le Troyen laiſſe ſa maîtreſſe
Pour cauſer avec ſa Maman.

❀

O Venus, ô Maman mignonne,
Montrez que je vous dois le jour,
Faites qu'on aime en ma perſonne
Le petit frere de l'Amour.

❀

Le Roi veut devenir grand Pere.
Et la Paix lui ſemble un grand bien
Turnus n'a pour lui que la Mere,
Latinus aime le Troyen.

❀

On ferme pour la paix prochaine
Le Temple habité par *Janus*.
Junon briſe tout, & la Reine
Se réjouit avec *Turnus*.

ACTE II.

DAns un bocage qu'on révere;
La Princeſſe vient ſoupirer;
Le Roi vient conſulter ſon Pere,
Qui daigne ſouvent l'éclairer.

❀

La Fortune eſt toujours volage
Sa haine n'eſt pas ſans retour,
De longs malheurs ſont le préſage
Des biens qui viennent à leur tour.

❀

Faunus prétend que Lavinie
A ſon gré choiſiſſe un époux ;
La jeune Princeſſe eſt ravie,
Et céde aux Tranſports les plus doux.

❀

Au ſortir d'un affreux nuage
Didon l'arrête & lui fait peur ;
Mais bientôt elle prend courage ;
L'ingrat Troyen lui fait horreur.

❀

Il vient & dit tranſporté d'aiſe,
Princeſſe, que je ſuis content !
Tout beau, Seigneur, ne vous déplaiſe,
Turnus doit du moins l'être autant.

❀

Quel coup mortel ! quelle réponſe !
Junon, ce ſont-là de tes coups.
Ah ! Ciel, faut-il que je renonce
A l'eſpoir d'un Hymen ſi doux.

ACTE IV.

Turnus querelle la Princeſſe,
Parce que ſes vœux ſont flottans ;
Elle demande avec adreſſe
Qu'on lui donne un peu plus de tems.

❀

Souffrez avec moins de colere :
Que je ne précipite rien,
Dans le grand choix que je dois faire,
Il n'y va pas pour peu du mien.

❀

Je vous aimai dès votre enfance,
Je ſuis votre Couſin Germain ;
Mon Couſin, ſans une diſpenſe
Je ne puis vous donner la main.

❀

La Princeſſe ſouffre avec peine
Que l'on médiſe du Troyen,
Et, quoiqu'ait dit l'ombre *Africaine*,
Enée eſt un homme de bien.

❀

Turnus eſt pourtant plus ſincère,
Il ſçait aimer comme *Amadis* ;
Mais il ignore l'art de plaire,
Que *Venus* enſeigne à ſon fils.

❀

Quelles ſont ces voix éclatantes ?
Que veut dire ce bruit confus ?
La Reine conduit les Bacchantes :
On célébre aujourd'hui Bacchus.

❀

Dans cette Bacchique cohuë
On forme un Projet inhumain ;

La Princeſſe eſt trop retenuë,
La Reine la veut mettre en train.

❀

Que ferez-vous, pauvre Princeſſe ?
Il faut heurler avec les loups.
La Reine, *Bacchus*, tout vous preſſe
De choiſir *Turnus* pour époux.

ACTE IV.

LE Troyen que ce choix aſſomme ;
La réduit à s'en excuſer ;
Turnus accepte en galant homme
Le combat qu'il peut refuſer.

❀

Dans une coquille dorée
On voit la Déeſſe d'amour :
Elle eſt brillante, elle eſt parée,
Et plus belle que le beau jour.

❀

Comment vous portez-vous, ma Mére ?
Vous négligez bien vos enfans.
Quel deſtin, quelle loi ſévére,
Loin de moi vous tient ſi longtems ?

❀

Mon fils, connois mieux ma tendreſſe,
Lavinie eſt folle de toi ;
Mais le cœur de cette Princeſſe
Eſt un don que tu tiens de moi.

Item, *Turnus* porte une hache,
Teinte dans le lac ſouterrain;
Mais je t'apporte une rondache
Qu'a fait pour toi le bon *Vulcain*.

ACTE V.

SUr un préſage aſſez frivole,
La Reine rend graee au deſtin:
Turnus meurt, *Junon* s'en conſole;
Les Troyens vont parler latin.

Un Cardinal demandoit inſtamment au Pape *Paul III.* une faveur que ce Pontife ne jugeoit pas à-propos de lui accorder. Le Cardinal ne ſe rebuta point, & alla juſqu'à l'importunité; mais il n'obtint rien. Voyant le Pape inflexible il s'aviſa de lui dire: *Votre Sainteté peut-elle avoir oublié combien j'ai contribué à l'élever ſur la Chaire de S. Pierre?* *Paul III.* lui répondit ſéchement: *ſi*

vous m'avez fait Pape, laiſſez-moi donc l'être. Cette réponſe reſſemble à celle que l'Empereur *Valentinien* fit à l'armée qui parloit de lui aſſocier un Collègue : *Amis*, leur dit-il, *il a été en votre pouvoir de me donner ou de me refuſer l'Empire, mais depuis que vous m'avez fait Empereur, c'eſt à moi & non point à vous qu'appartient le ſoin & le gouvernement de l'Etat.*

§. L'Hiſtorien *Matthieu* dans la vie de *Henri IV*, eſt riche en réflexions ou politiques ou morales, qui ſont pleines de ſens, mais exprimées d'une maniere déſagréable. Quand on peut ſe réſoudre à lui paſſer ſon ſtyle diffus, on en eſt dédommagé par les choſes mêmes qu'il dit. En parlant du Maréchal de *Biron*, qui, étant ſur le bord du

précipice, où le jetta ſon imprudente & criminelle ambition, délîbéra s'il obéiroit au Roi qui l'appelloit à la Cour, après la découverte de ſes intrigues avec les ennemis de l'Etat, Matthieu dit : *il prit de tous les bons avis de ſes amis la pire réſolution : un eſprit agité de paſſion, rejette les meilleures raiſons & retient les plus périlleuſes opinions, comme le ſas qui laiſſe paſſer la fleur de la farine & du grain, & ne garde que le ſon & l'ordure.* Il dit ailleurs du même Duc : *il n'étoit plus capable de conſeil, il ſe trouva ſur le penchant glacé de ſon malheur, & il falloit qu'il s'y précipitât : les plus ſalutaires avis lui étoient ſuſpects ; tout ce qu'on lui préſentoit de la main droite il le prenoit de la gauche.* Ce ſtyle naïf avoit ſon mérite, c'eſt dommage qu'on y ait attaché un certain ridicule.

§. Quand *Charles II.* Roi d'*Eſpagne* mourut, quelqu'un que mettoit de mauvaiſe humeur la diſpoſition teſtamentaire que ce Monarque avoit faite en faveur du Duc d'*Anjou* qui lui a ſuccédé, compoſa une Epitaphe latine où ſe trouve un badinage ſur le mot *Gallus*, qui ſignifie également un *Coq* & un *François*. Je ne me ſouviens que du dernier vers que voici.

Mortuus eſt gallus qui fuit ante Capo.

Ceux qui ont dit que le regne de ce Prince fut une minorité perpétuelle, ont mieux rencontré.

§. *Sebaſtien* le Nain de *Tillemont* etoit né à *Paris* le 30 Novembre 1637, & y mourut le 10 Janvier 1698. A l'âge de neuf ans, on le mit à la fameuſe Ecole de Port-Royal,

où Meſſieurs *du Foſſé* & *Nicole* prirent un ſoin particulier de ſes études. Entre les livres claſſiques qu'on lui faiſoit lire, *Tite-Live* fut celui qu'il aima le plus ; ſon goût pour l'Hiſtoire ſe déclaroit ainſi de bonne heure. Il ne tarda gueres à lire *Baronius* ; & comme il refléchiſſoit beaucoup, il ſe faiſoit ſouvent des difficultés ſur leſquelles il conſultoit M. *Nicole*, qu'il embarraſſoit quelquefois par les doutes qu'il lui propoſoit. Il joignit d'abord la Théologie d'*Eſtius* à l'Hiſtoire de *Baronius* : mais on lui conſeilla d'étudier plutôt l'Ecriture Sainte & les Peres. Ce nouveau plan l'attacha à M. de *Saci*, avec qui il conſerva une étroite liaiſon juſqu'à la mort de ce Sçavant, qui arriva le 4 Janvier 1684.

Il avoit dix-huit ans, lorſqu'il s'a-

visa de recueillir ce qu'il trouvoit d'historique sur les Apôtres & les hommes Apostoliques. Il fit voir son ébauche à ceux qui régloient les études de cette Maison, & ils lui conseillerent de continuer le même travail sur le commencement de l'Histoire de l'Eglise. Voilà l'occasion des deux grands ouvrages de M. de *Tillemont*.

Agé d'environ 23 ans, vers l'an 1660, il alla demeurer à *Beauvais* dans le Séminaire de M. *Choart* de *Buzenval*, qui étoit alors Evêque de ce Diocese. Il y connut M. *Hermant*, Chanoine de l'Eglise de *Beauvais*, Docteur de la Maison de Sorbonne, & M. *Hallé* qui enseignoit la Théologie dans ce Séminaire. Ces deux Messieurs le trouverent si bien au fait de l'Histoire Ecclésiastique,

qu'ils ne rougiſſoient point de le conſulter ſur les difficultés hiſtoriques qui les embarraſſoient. Après avoir paſſé trois ou quatre ans au Séminaire de *Beauvais*, il alla demeurer chez M. *Hermant*, environ cinq ou ſix ans. Dès ſon arrivée à *Beauvais*, il avoit commencé à lui inſpirer ſon goût pour les recherches ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Avant cette Epoque, M. *Hermant* n'avoit gueres écrit que des ouvrages de diſpute, la plûpart en faveur de l'Univerſité de *Paris*, dont il donna enſuite d'excellens morceaux. Il débuta par la vie de S. *Chryſoſtome* qui parut en 1665, & fit imprimer de ſuite celle de S. *Athanaſe* en 1671, la vie de S. *Bazile* & celle de S. *Grégoire* en 1674, & enfin celle de S. *Ambroiſe* en 1678. M. de *Tille-*

mont lui abandonna les Mémoires qu'il avoit ſur les Vies de ces ſaints Docteurs. Il étoit très-communicatif, & content d'avoir fait la diſcuſſion pénible des faits, & éclairci la matiere, il étoit dans la diſpoſition de céder ſon travail à ceux qui pouvoient en faire un uſage utile. C'eſt ainſi qu'il communiqua ce qu'il avoit recueilli ſur *Tertullien* & *Origéne*, aux Auteurs qui donnerent les Vies de ces Peres en 1675; celle de S. *Cyprien* au Traducteur de ce Pere; celles de S. *Hilaire*, de S. *Auguſtin*, de S. *Paulin*, &c. à ceux qui ont publié les dernieres Editions de ces Saints; il y mettoit même la condition qu'ils ne le feroient point connoître.

Le Duc de *Montauſier*, Gouverneur du *Dauphin*, & M. *Boſſuet*, Evêque de *Condom* & enſuite de

Meaux, & qui étoit alors Précepteur de ce jeune Prince, ſe propoſerent de faire écrire les Vies de quelques Rois ou Empereurs qui puſſent ſervir de modeles à l'illuſtre Eleve qui leur étoit confié. M. *Fléchier* qui a été Evêque de *Niſmes*, fut chargé de l'Hiſtoire de *Théodoſe* le Grand, qu'il traita d'une maniere aiſée, ſans beaucoup de diſcuſſion. M. *Cordemoi*, plus Philoſophe & plus difficile à contenter ſur les preuves de l'exactitude dans l'examen des faits, ſe jetta dans une lecture ſi étendue, qu'au lieu de ſe borner à la Vie de *Charlemagne*, il embraſſa toute l'Hiſtoire des deux premieres Races. M. de *Saci* fut prié d'écrire la Vie de S. *Louis*. M. de *Tillemont* lui épargna les recherches, & ſe chargea, à ſa priere, de les lui fournir.

M. de *Saci* mourut ſans avoir pû achever ſon ouvrage, & ce qu'il en avoit compoſé n'a point paru. On s'adreſſa enſuite à M. *Filleau* de la Chaiſe, à qui M. de *Tillemont* donna généreuſement ſes Mémoires ſur leſquels cet Auteur donna en 1688 l'Hiſtoire de S. *Louis*, diviſée en XV livres chez *Coignard*.

M. de *Tillemont* ayant été ordonné Prêtre en 1676, & toujours attaché à M. de *Saci*, avoit pris le parti de ſe retirer à Port-Royal des Champs auprès de lui. Il s'étoit fait bâtir un petit corps de logis dans la cour de l'Abbaye; il n'en jouit pas deux ans. Meſſieurs de Port-Royal eſſuyerent une bouraſque qui les arracha de ce ſéjour qu'ils avoient illuſtré par leur grande réputation. M. de *Tillemont* accoutumé à la retraite alla à *Tille-*

mont, terre dont il portoit le nom, & qui eſt à une lieue de *Paris* du côté de *Vincennes*. Deux ans après il fit un voyage en *Flandres*, où Antoine *Arnaud* s'étoit retiré ; de-là il paſſa juſques en *Hollande*, où il vit le fameux Evêque de *Caſtorie* avec qui il eut enſuite un commerce de Lettres. A ſon retour de ce voyage, on lui réſigna en 1682 la Cure de S. *Lambert* ; mais le Curé commença à ſe mieux porter, & M. de *Tillemont* rentra dans ſa ſolitude. Il n'avoit accepté la réſignation qu'à cauſe de l'obſcurité & de la pauvreté de cette Paroiſſe. Son Hiſtoire avançoit toujours. Son but étoit d'y donner en un ſeul corps l'Hiſtoire des Empereurs avec celle de l'Egliſe ; quand ſes amis crurent qu'on en pouvoit commencer l'impreſſion, ils l'engagerent à en

publier le commencement. Le premier volume tomba entre les mains d'un Examinateur qui s'effaroucha de plusieurs questions. Elles étoient nouvelles pour lui, & il n'osa les passer. Il ne put souffrir que l'Auteur eût dit qu'il n'y avoit peut-être ni bœuf ni âne dans l'étable où naquit Notre-Seigneur ; que les Mages ne vinrent apparemment l'adorer qu'après la Purification ; que *Marie* femme de *Cléophas* pouvoit bien être véritablement sœur de la Sainte *Vierge*, & autres traits qui n'intéressent la Foi en aucune façon. L'approbation fut donc refusée, & M. de *Tillemont* sans se rebuter de cet incident, continua de travailler. Cela fut cause que l'on engagea l'Auteur à détacher l'Histoire des Empereurs, & à la faire imprimer à part comme moins

exposée aux chicanes d'un Censeur Théologien. On vouloit pressentir quel seroit le goût du Public sur la maniere dont l'Auteur traitoit ses matieres. Cette partie de son ouvrage fit souhaiter l'autre. Le Chancelier *Boucherat* voulut en favoriser l'impression, & nomma un autre Censeur. M. de *Tillemont* fut dispensé de rien changer, & l'ouvrage fut reçu avec de grands Eloges.

On avoit voulu, avant la publication du premier volume, l'engager à donner la forme d'Annales à ses Mémoires; il ne put se résoudre à recommencer son travail, & tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il offrit d'abandonner ses manuscrits à qui voudroit l'entreprendre. Aucun de ceux à qui on en fit la proposition, n'osa l'accepter.

Le P. *Lamy* de l'Oratoire avança dans ſon Harmonie des Evangiles que Jeſus-Chriſt ne fit point la Pâques la veille de ſa mort. M. de *Tillemont* crut devoir réfuter ce ſentiment par une note qu'il lui communiqua, avant que de la faire imprimer dans ſon premier Tome. Le P. *Lamy* y fit d'abord une réponſe qu'il inſéra dans ſon Traité de l'ancienne Pâques des Juifs. M. de *Tillemont* obligé de répliquer, le fit avec tant de modeſtie & d'humilité que les Evêques de *Meaux* & de *Mirepoix* auſquels il lut ſa Lettre manuſcrite, y trouverent de l'excès. M. de *Meaux* le pria aſſez plaiſamment de n'être pas toujours à genoux devant le P. *Lamy*, & de ſe relever quelquefois. L'Auteur retoucha ſa Lettre ; mais il y conſerve une ſi grande modération qu'elle

qu'elle peut paſſer pour un modele de la maniere dont les Chrétiens peuvent diſputer.

On écrivit contre l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ; un Anonyme publia *Mémoires contre les Mémoires de M. de Tillemont* : cette critique devoit ſe continuer tous les quinze jours, mais on n'en imprima que la premiere brochure. Le même Auteur compoſa un petit livre ſous ce titre, *Eclairciſſemens ſur les deux premiers ſiécles de l'Egliſe*. Cette attaque n'eut pas plus de ſuccès que la premiere, & M. *de Tillemont* alla ſon chemin.

En 1697 à la fin du Carême, il eut une petite toux ſéche qui ne le quitta point tout l'Eté ; il ſe trouvoit certains jours dans une foibleſſe & dans un abattement extraordinaire. Son mal augmenta à la fin de Sep-

tembre ; le mois ſuivant on le détermina à prendre quelques remédes qui ne le ſoulagerent point ; il revint à *Paris*, & commença à ſe diſpoſer à la mort. Il alla encore à S. *André* ſa Paroiſſe le 6 Janvier, & aſſiſta au ſervice comme il avoit coutume tous les jours d'obligation ; cependant ſes forces s'épuiſoient, & ſa poitrine s'embarraſſoit de plus en plus. Enfin un Vendredi 10 Janvier 1698, à ſept ou huit heures du matin, ayant demandé à ſe lever pour aller auprès du feu, il fit deux pas, ſoutenu par deux perſonnes qui le tenoient par-deſſous les bras ; mais au troiſiéme pas, il fondit tout à coup entre leurs bras, on le remit ſur ſon lit, il n'y donnoit plus aucun ſigne de vie qu'un petit ſoupir qu'il pouſſa en expirant. Il fut enterré

le 15 à l'Abbaye de Port-Royal des Champs comme il l'avoit ſouhaité. La haute idée que les Religieuſes avoient de ſes vertus, les engagea à ſouhaiter qu'il fût mis dans un endroit de leur chœur, où il fut aiſé de retrouver ſon cercueil ; lorſqu'on détruiſit cette Abbaye, il fut pour la ſeconde fois inhumé à S. *André* des Arts ſa Paroiſſe, où ſa famille le fit apporter.

Outre les VI volumes de ſes Mémoires pour l'Hiſtoire des Empereurs, & les XVI volumes de ſes Mémoires pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, il y a encore de lui divers manuſcrits qui ont été conſervés par ſon Secrétaire M. *Tronchet*, qui a été enſuite Chanoine de S. *Michel* à *Laval* ; il y en a un in-4°. entr'autres touchant la conquête de *Sicile*

par *Charles*, Comte d'*Anjou* & de *Provence*, avec des notes. Sa vie qui étoit très-édifiante, a été imprimée il y a quelques années à *Utrecht*, & mise au-devant d'un livre intitulé : *Réflexions de M. le Nain de Tillemont sur divers sujets de Morale.*

C'est dommage que les Imprimeurs de *Bruxelles* n'ayent pas continué l'Edition in-4°. des Mémoires de M. de *Tillemont*. Cela valoit mieux que la continuation de l'Histoire de l'Eglise par l'Abbé *Fleuri*. Mais les *Vénitiens* ont réimprimé le tout en XXII volumes in-4°. l'an 1732. & suiv.

§. Chez les Anciens, quand un Bœuf ou un Taureau étoit sujet à frapper de la corne, ils lui atta-

choient du foin, afin d'avertir qu'il falloit s'en défier : de-là le Proverbe *Fœnum habet in cornu*, dont on ſe ſervoit quelquefois pour déſigner un homme dont la fréquentation étoit dangereuſe.

De même, quand un Eſclave avoit commis une friponnerie qui méritoit d'être châtiée par une confuſion, on lui attachoit au cou une fourche à laquelle ſes deux mains étoient liées, & on le faiſoit promener ainſi dans le voiſinage ; on l'obligeoit même, ſelon *Donat*, à confeſſer lui-même publiquement ſa mauvaiſe action, & à avertir les autres à ne pas ſuivre ſon exemple.

Le mot de fourche ſe prend quelquefois dans la ſignification de Gibet ; & nous diſons en ce ſens les *fourches Patibulaires*, quoique les

Gibets ne ſoient pas à préſent faits en forme de fourches comme ceux des *Romains*. C'étoit effectivement une fourches. L'arbre étoit choiſi & taillé, de maniere que la tête du criminel y étoit priſe par le cou. Le poids du corps, & la fuſtigation que l'on y ajoutoit encore, rendoit ce ſupplice très-rigoureux & très-effrayant, & quand la fuſtigation continuoit juſqu'à la mort du criminel, c'eſt ce que les *Romains* appelloient *plectere more Majorum*. Mais la fourche que l'on faiſoit porter aux Eſclaves pour friponnerie, étoit non-ſeulement un châtiment pour les corriger, mais auſſi un avertiſſement pour les Citoyens de ne ſe pas fier à eux. De-là vient que le mot *furcifer* eſt ſi fréquent dans les comiques, comme une injure qui revient aux

François *Coquin*, *Maraut*, ſi ſouvent employés ſur le Théâtre François, en parlant à des Valets. Cette fourche que l'on attachoit au cou des Eſclaves trouvés en faute, a quelque rapport avec la *Cangue* des Orientaux. On appelle ainſi une eſpece de Pilori que le coupable porte par tout avec lui. Elle eſt compoſée à la *Chine* de deux grands morceaux de bois échancrés pour y inſérer le cou de celui qui eſt condamné à la porter. Ce fardeau eſt poſé ſur ſes épaules, & eſt plus ou moins peſant, ſelon que la faute eſt plus ou moins griéve. Il y a des *Cangues* qui peſent juſqu'à deux cens livres. Les ordinaires peſent cinquante à ſoixante livres. Elles ſont ſouvent de trois pieds en quarré, & d'un bois épais de cinq à ſix pouces. Il y a des

endroits où ce ſont pluſieurs bouts de ſoliveau joints enſemble en forme d'échelle ; & après y avoir enfermé le cou de celui qui eſt condamné à cette peine, on le laiſſe aller par la Ville demander l'aumône, après quoi il revient à la priſon.

La Peinture & la Poëſie ont un ſi grand rapport entr'elles, que quiconque réuſſit en l'une des deux, ſemble avoir eu les talens néceſſaires pour réuſſir dans l'autre, ſi ſon goût l'avoit porté de ce côté-là ; cependant il eſt aſſez rare de trouver des Peintres qui ayent excellé dans la Poëſie, ou des Poëtes qui ayent excellé dans la Peinture. C'eſt ce qui releve le mérite de l'Epitre du fameux *Coypel* le Pere, on y trouve

des beautés que n'auroit ſçu y mettre un Poëte, qui n'auroit pas poſſédé le talent de la Peinture. Si on avoit un certain nombre de Poëmes de la même main, on pourroit douter s'ils ne contribueroient pas autant à faire à leur Auteur une réputation ſolide & durable, que les excellens tableaux que l'on a de lui.

Epitre d'un pere à ſon fils ſur la Peinture.

ENfin, vous le voulez, ma réſiſtance eſt vaine
Un aſcendant plus fort malgré-moi vous entraîne
Et de l'Art du Deſſein votre cœur trop épris,
Veut dans l'Académie en diſputer le prix.
Suivez donc les tranſports de cette ardeur extrême
Mais écoutez, mon fils, un Pere qui vous aime.
Sur cet Art peu connu les divers ſentimens
Peuvent nous entraîner dans des égaremens:
Cet embarras confus rendant l'étude vaine,
Fait ſuivre en chancelant une route incertaine;
Quelques-uns revêtus du nom de connoiſſeurs,

Arbitres ignorans, s'érigent en Cenſeurs,
Et voulant décider ſans goût, ſans connoiſſance,
D'un Arrêt téméraire étalent l'inſolence.
Celui-ci pour avoir prodigué tout ſon bien,
A de rares tableaux vantés par *Félibien* :
Et pour avoir appris quelque phraſe inutile,
Croit parler de Peinture auſſi bien que de Pile:
C'eſt-là d'un ſi bel Art le deſtin malheureux.
Tel rempli de l'Auteur dont il eſt amoureux,
Ne ſçauroit ſuporter que ce qui lui reſſemble:
Il trouve dans lui ſeul tous les talens enſemble;
Les beautés de l'eſprit, le deſſein, la couleur,
Et prenant ſon parti toujours avec chaleur,
Souvent pour l'élever à la gloire ſuprême,
Veut l'exalter ſi haut, qu'il le détruit lui-même.
Vous donc qui ſecondé par un génie heureux,
Courez de ce bel Art le ſentier périlleux;
Evitant avec ſoin ces dangereux caprices,
Sur de ſages avis corrigez tous vos vices;
Conſultez le Public, & fuyez les flatteurs,
De vos plus grands défauts lâches admirateurs:
Un Peintre qui ſe flatte, en ſon orgueil extrême,
Connoiſſant peu ſon Art, ſe connoît peu lui même;
Et charmé de l'encens dont on vient l'entêter,
En nourrit les erreurs qu'il devoit rejetter.
Cédez à la raiſon ſans nulle réſiſtance;
Mais ne péchez jamais par trop de complaiſance:
Evitez, s'il ſe peut, le fol aveuglement,
De tout homme guidé par ſon entêtement.

Fuyez ceux qui toujours entrainés par l'intrigue
Prodiguent leur encens à la plus forte brigue :
Il eſt certains reſſorts pour ſe faire un appui,
Et juſqu'à la louange, on vend tout aujourd'hui.
C'eſt ſouvent l'intérêt d'une juſte cabale
Qui fait qu'on vous éleve, ou que l'on vous ravale,
Et la foule imbécille & ſans diſcernement
Sur un fat en crédit regle ſon jugement.
Méritez donc, mon fils, de plus dignes ſuffrages
Et qu'en votre faveur parlent ſeuls vos ouvrages.
Les tableaux enchanteurs, ſemés de toutes parts,
Semblent par leurs attraits attirer vos regards :
Des grands Maîtres de l'Art contemplez les merveilles ;
Profitez avec ſoin de leurs ſçavantes veilles ;
Que leurs talens divers ſoient de vous reſpectés.
Mais fuyez leurs défauts, en cherchant leurs beautés
Suivant donc la raiſon, cette vive lumiere,
Cherchez dans le Cortége une grande maniere,
Un grand gout de Deſſein, un heureux choix du Beau,
La Grace, le naïf, le charme du pinceau ;
Mais n'en imitez pas par un eſprit bizarre,
Les caprices outrés où ſa verve s'égare.
Du fameux Titien le coloris charmant
Dans ſes tableaux exquis eſt un enchantement,
C'eſt-là que le pinceau par ſa docte impoſture,

Semble, en nous ſéduiſant, ſurpaſſer la nature.
Là les douces couleurs, les tons harmonieux,
Par de divins accords ſçavent charmer les yeux.
On y voit du pinceau les plus grands avantages,
Et la force & le vrai frappent dans ſes Ouvrages:
Gardez-vous cependant, plein de ſon coloris,
D'être de ſon deſſein également épris.
Pour cet Art qu'on néglige, un plus parfait modéle
Offre à votre génie une route fidelle:
Annibal vous y peut conduire ſurement;
En marchant ſur ſes pas on s'avance aiſément.
Michel-Ange avant lui par un deſſein ſévère
D'un goût terrible & fier forma le caractère;
Mais le ſoigneux *Carache* en démêla le beau,
Et ſçut y joindre encor les graces du pinceau,
Du Grand majeſtueux puiſé dans *Michel-Ange*
Et du Vrai du Corrége il fit un doux mélange.
Mais malgré ſes talens ſi juſtement vantés,
Il n'atteignit jamais les ſublimes béautés
Dont le grand *Raphaël*, dès ſes premieres veilles,
Sçut étaler aux yeux les ſçavantes merveilles.
Il découvre à la fois les plus rares tréſors;
Juſteſſe de contours, proportion des corps,
Le deſſein élégant de l'antique ſculpture
Joint aux effets naïfs que fournit la nature;
Un choix pur & ſçavant, de ſimples agrémens,
Un grand goût de draper, de beaux ajuſtemens,

Négligés avec Art, conduits avec prudence ;
Une docte ſageſſe, une juſte abondance,
Un génie à la fois & ſublime & profond,
Aiſé, ſimple, ſolide, agréable, fécond,
Sage ſans être froid, & ſimple ſans baſſeſſe,
Grand ſans paroître outré, toujours plein de nobleſſe,
Profond ſans être obſcur, agréable ſans fard ;
La raiſon y paroît ſouveraine de l'Art :
On ne l'y trouve point lâchement abaiſſée,
Sous le joug dangereux d'une fougue inſenſée,
Qui par le faux éclat d'un feu pernicieux
Fait la guerre au bons ſens, pour éblouir les yeux.
Là des expreſſions les beautés naturelles
Nous offrent du Sujet les images fidelles,
Les mouvemens de l'ame y ſont peints doctement ;
La force s'y fait voir unie à l'agrément :
Tout prenoit ſous ſa main un divin caractère,
Et ſuivant une route inconnuë au Vulgaire,
Par les charmes touchans des ſimples vérités,
Il s'élevoit toujours aux ſublimes beautés.
Par ſes principes ſûrs votre étude guidée,
Rectifie, enrichit, ennoblit votre idée :
Laiſſez-vous donc charmer par ſes doctes appas ;
En ſuivant ce grand homme, on ne s'égare pas.
Ses Diſciples fameux par leurs rares ouvrages,
En rendent à nos yeux d'éclatans témoignages.
Jule plus abondant, par mille inventions,
Sçut enchanter l'eſprit dans ſes productions ;

Et fidéle amateur des beautés de l'antique
Il en remet au jour la grandeur héroïque.
Heureux s'il eût pu joindre à ſa noble fierté
Un pinceau moins aride & plus de vérité !
Que de ſon feu divin la véhemente flamme
Echauffe votre verve, & paſſe dans votre ame.
Allez, mon fils, allez plein d'un hardi deſſein,
Semblable à *Promethée* en faire un beau larcin.
On pardonne aiſément cette heureuſe fineſſe,
Quand le Peintre ſçait bien déguiſer ſon adreſſe
Et qu'une autre beauté jointe au beau qu'il a pris,
Coulant de même ſource, en égale le prix.
Mais loin ces Peintres froids, preſſés dans leur génie,
Qui dérobant des biens que le Ciel leur dénie
Du mérite d'autrui font valoir leur pinceau,
Et de lambeaux exquis font un mauvais tableau.
Voulez-vous donc, mon fils, par une noble audace
Chez la Poſtérité vous marquer une place ?
De ces Peintres déja retracés dans mes vers
Découvrez avec ſoin tous les talens divers ;
On peut les égaler, quand on les ſçait comprendre.
C'eſt le ſens, c'eſt l'eſprit, c'eſt le goût qu'il faut prendre :
Un grand homme jamais ne fait rien au hazard.
Sur des principes ſurs établiſſez votre Art ;
Que la Nature ſoit votre guide fidéle,
Et qu'aucun faux éclat ne vous écarte d'elle.
N'allez pas cependant trop timide, & trop vif,
Ralentir d'un beau feu le mouvement actif.

Saiſiſſez promptement l'inſtant qui vous anime ;
C'eſt lui ſeul qui produit le grand & le ſublime.
Soyez ſur ce précepte attentif à ma voix,
Imitez la nature, & ſçachez faire un choix ;
Tâchez de joindre enſemble & le grand & l'aimable,
Le tendre, le naïf, le fort & l'agréable,
Sçachez frapper l'eſprit en abuſant les yeux ;
Soyez vif, & correct, toujours harmonieux.
Il eſt dans les couleurs de doctes Sympathies,
Qui par un art divin doctement aſſorties,
Sçavent charmer les yeux d'autans d'accords touchans,
Qu'à l'oreille ravie en offrent les beaux chants.
Des ombres & des jours ménagez l'avantage,
C'eſt de-là que dépend tout l'effet d'un ouvrage.
Mais que de ce grand Art le myſtère enchanté
Soit pris ſur la raiſon & ſur la vérité.
Que dans tous vos Sujets la paſſion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remuë,
Par des traits pleins de ſel, ſemés de toutes parts,
Du docte curieux attachez les regards.
Je hais d'un Peintre froid l'aveuglement extrême,
Qui rampant & ſans force eſt content de lui-même.
D'une exacte froideur les yeux ſont rebutés
J'aime mieux des défauts & de grandes beautés ;
Mais n'allez pas pourtant prompt à vous ſatisfaire
Pour quelque faux brillant ſottement vous complaire.
Puiſez dans le vrai ſeul le ſolide & le beau :
Que la raiſon partout guide votre pinceau.

Auſſitôt vous verrez le Public équitable
Honorer vos travaux d'une voix favorable ;
Et *Louis* attentif à protéger les Arts,
Pourra ſur vos talens jetter d'heureux regards :
Mais quel que ſoit l'effet de cet honneur ſuprême,
Ne ſoyez point rempli de l'amour de vous-même,
En quelque grand éclat que vous puiſſiez vous voir,
De l'étude, mon fils, faites-vous un devoir,
La Peinture demande une ardeur toujours vive,
Et pour s'en faire aimer, il faut qu'on la cultive.

☞ Saint *Evremont* dit qu'*Enée* avoit un caractère plus convenable à un Fondateur d'Ordre qu'au Fondateur d'une Monarchie. Cette penſée pourroit bien lui être venue en liſant dans l'*Enéïde* ces mots, *Pater Æneas*, qui s'y trouvent environ une vingtaine de fois.

☞ Il y a dans l'Hôpital des Incurables des Appartemens très-commodes qu'on loue à des perſonnes de condition qui y prennent leur logement, & payent même aſſez che-

ceux qu'ils occupent. Un Duc qui avoit ruiné ſa ſanté par l'abus trop fréquent qu'il en avoit fait, s'étoit enfin reconnu; & s'étoit retiré dans cette Maiſon. La Ducheſſe ſa femme attachée au Roi en qualité de Gouvernante, vivoit à la Cour. Lorſque le Roi eut atteint l'age auquel un jeune Prince eſt confié aux ſoins d'un Gouverneur, la Ducheſſe remit ſon emploi au Maréchal de *Villeroi*. Le même jour, comme le Duc ſon Mari ſortoit de la Meſſe, un pauvre lui demanda l'Aumône. *Parbleu mon Ami, tu prends bien ton tems*, répondit le Duc, *ma femme eſt ſortie aujourd'hui de condition, me voici à l'hôpital, adreſſe-toi mieux une autrefois*. Il ne laiſſa pas de lui faire la charité, mais accoutumé à plaiſanter, il ne put ſe refuſer le plaiſir de faire cette badinerie.

☞ *Liniére* n'étoit pas dévot à beaucoup près. Les Chanſons impies qu'il compoſoit dans les parties de débauche, lui avoient acquis l'amitié d'un certain nombre de libertins, qui le régaloient pour les lui entendre chanter. Il étoit trés-ſatyrique & emportoit la piéce. Un ſanglant couplet de Chanſon étoit bientôt fait, & répandu. Un jour il en lâcha malheureuſement un contre un Officier nommé S. *Michel*, qui prit la choſe ſérieuſement. Il l'attendit & armé d'une Canne de Major, il l'étrilla vivement & le laiſſa moulu de coups. On ſçut l'aventure. Perſonne ne plaignit *Liniére*. On fit même là-deſſus un couplet, qui courut bientôt les rues. Le voici.

Liniére, cet homme exécrable,
Eſt déja réprouvé du Ciel.
La preuve en eſt que S. *Michel*
L'a battu comme un Diable.

☞ J'ai oui autrefois parler d'un *Borboniana*, ou recueil des bons mots remarquables des Princes de la Maiſon de *Bourbon*, en commençant à *Henri IV*. Il y auroit dequoi en faire un beau recueil. On en a déja imprimé beaucoup *, & tout le monde ſçait que *Henri IV*. aimoit à égayer la converſation. Il racontoit un jour qu'ayant couru tout un jour la poſte, il arriva le ſoir fort las & fort affamé, en une chaumiere, où ne trouvant pas même du pain, il fut réduit à déchirer à belles dents quelques morceaux d'oye, grillés ſur des charbons. Mais, ajoutoit-il, l'oye étoit ſi dure & ſi vieille, qu'elle ſembloit être une de celles qui ſauverent autre-

* V. ſa vie par M. de Perefixe, dern. Edit.

fois le Capitole. Un *Borboniana* devroit auſſi être aſſaiſonné des paroles ſententieuſes & plus dignes de la Majeſté Royale : en voici une de *Henri IV*.

Il convient aux Sujets, diſoit-il un jour, d'oublier les ſervices qu'ils rendent au Roi & à l'Etat. Mais il ne faut pas que ni le Roi ni l'Etat en perdent le ſouvenir.

Il n'eſt pas néceſſaire, diſoit-il encore, qu'un Roi ſoit habile dans les Sciences & dans les Arts. C'eſt aſſez qu'il les eſtime & les honore & qu'il ait de la diſpoſition à faire cas de ceux qui les cultivent avec ſuccès. Le Règne de ſon Petit-Fils eſt une preuve éclatante de cette vérité. *Louïs* XIV. n'étoit pas ſçavant, mais il aimoit paſſionnément la gloire & tout ce qui y conduit. Il honoroit

les Arts & les Sciences de ſon attention, il aimoit qu'on lui en annonçât les progrès & entroit volontiers dans les vuës qui pouvoient en hâter la perfection. Auſſi eſt-il celui de tous les Rois qui a le plus contribué à les faire fleurir par des libéralités, dont toutes ſes autres dépenſes n'interrompoient point le cours ; & on a eu raiſon de dire que ſon règne a été le règne des Sciences & des beaux-Arts.

☞ *Louis* de *Condé* que l'on appelloit M. le Prince, ayant une attaque de goute, ne laiſſa pas de partir pour la *Flandre*, livra bataille, la gagna & revint à la Cour. *Louis XIV.* étoit au haut de l'eſcalier quand il arriva, & il l'attendit. Le Prince qui ne pouvoit monter que très-doucement, averti que le Roi

l'attendoit, lui dit, *Sire, je demande pardon à Votre Majeſté ſi je la fais attendre. C'eſt bien malgré moi. Il n'eſt pas étonnant*, reprit le Roi, *qu'étant chargé de lauriers comme vous l'êtes, vous ne puiſſiez pas courir.* Le compliment eſt ingénieux, quoique la penſée n'ait pas à la rigueur la juſteſſe que l'on demande dans le rapport de l'expreſſion à la choſe même. Mais un mot dit en pareille occaſion, ne doit pas être examiné avec toute la ſévérité des régles que le P. *Bouhours* a recueillies. *Louis XIV.* avoit l'eſprit juſte & délicat. On ne peut guéres imaginer rien de plus ſpirituel que le fameux billet qu'il vouloit écrire à un homme de qualité en le gratifiant d'une charge très-conſidérable. Monſieur N. *Je me réjouis avec vous*

comme votre ami, du préſent que je vous fais comme votre Roi &c. Le Préſident *Roſe*, Secrétaire du Cabinet, prit la liberté de l'avertir qu'il y avoit trop de jeu d'eſprit dans cette façon d'écrire & qu'un Roi en parlant à ſon Sujet, doit mieux garder la bienſéance de ſon Etat. Le billet ne fut point envoyé, mais il avoit été écrit, & montre que ce Monarque ſçavoit donner à ſes penſées un tour fort ingénieux.

Ce qu'il dit de la Reine *Marie-Théreſe* ſur la mort de laquelle on lui faiſoit un compliment de condoléance, eſt peut-être le plus bel éloge qu'on ait fait de cette Princeſſe vertueuſe: *La perte eſt grande*, dit-il, *le Ciel me prive d'une Epouſe qui ne m'a jamais donné d'autre chagrin que celui de ſa mort.*

☞ Voici un mot qui pourroit entrer dans le *Borboniana*. Il ſe commettoit à *Madrid* une infinité d'abus dans la perception des droits d'Entrée. Les Marchands faiſoient paſſer leurs balots ſous le nom des principaux Seigneurs avec les Officiers de qui ils s'accommodoient. *Philippe V.* averti de ce déſordre, fit un Edit par lequel il étoit défendu aux Commis de laiſſer rien paſſer ſans être viſité. Le fils d'un des plus illuſtres Seigneurs de la Cour, comptant cet Edit pour rien, entreprit de faire entrer quelques ballots ſans viſite. Le Commis alléguant les ordres, tint ferme, voulut les exécuter à la rigueur, & fut tué. Le Roi en fut d'abord informé, & faiſant appeller le pere du jeune Seigneur, lui conta le fait, ſans nommer perſonne.

ſonne. Le Duc dit auſſitôt que cette action méritoit la mort, & qu'il falloit faire un exemple. Vous ignorez ſans doute, reprit Sa Majeſté, qui eſt celui dont vous prononcez l'arrêt ſi facilement. Si c'étoit votre fils ? Quand ce ſeroit moi-même, repartit le triſte pere, je n'ai rien dit que de juſte, & ne change point de ſentiment. *Eh bien*, répliqua le Roi, *puiſque vous avez jugé en Roi, c'eſt donc à moi de juger en pere. Votre fils a beſoin de grace, je la lui donne, mais à condition que vous dédommagerez la famille de l'homme qu'il a tué, & que vous envoyerez le Marquis voyager quelques années hors du Royaume juſqu'à ce qu'il ait appris à avoir plus de reſpect & de ſoumiſſion pour les Loix.*

☞ Une Dame qui ſe levoit tous

les jours de grand matin pour expoſer ſon tein à la roſée, donna lieu aux vers ſuivans.

La ſombre nuit régnoit encore,
Lorſqu'Iris, dans ce beau ſéjour,
Pour cueillir les pleurs de l'Aurore,
Venoit attendre ſon retour.

❀

Les oiſeaux ſous ces verds feuillages,
Surpris de l'éclat de ſes yeux,
Recommencerent leurs ramages,
Croyant voir le flambeau des Cieux.

❀

L'Aurore même eut la penſée
Que le Dieu brillant qui la ſuit,
L'avoit ce jour-là devancée;
Que ſans elle il chaſſoit la nuit.

❀

Enfin reconnoiſſant les charmes
D'une jeune & tendre Beauté,
De mille nouvelles allarmes
Son cœur ſe ſentit agité.

❀

Elle crut que bientôt Céphale
De tant d'attraits ſeroit épris;
Elle eut peur de cette rivale
Plus qu'elle n'en eut de Procris.

Iris, que pouvez-vous attendre
Du ſoin de recueillir ſes pleurs ?
Celle qui vient de les répandre
Eſt-jalouſe de vos couleurs.

☞ *Sophie* avoit été élevée à *Paris* par une tante qui ne s'étant point mariée, la regardoit comme ſa fille & avoit eu ſoin de lui donner une excellente éducation. Elle avoit à peine quatorze ans que ſes charmes lui attirerent des hommages de toutes parts. Sa tante qui remarqua les aſſiduités d'un Cavalier qu'elle trouvoit en ſon chemin toutes les fois qu'elles ſortoient enſemble, la mit dans un Couvent dont une de ſes amies étoit Supérieure. Le Cavalier étoit homme de qualité, fort aimable de ſa perſonne, mais peu favoriſé de la fortune. Ce parti ne convenoit pas à la tante, qui étant

riche & n'ayant que *Sophie* pour héritiere, ſe propoſoit de la marier le plus avantageuſement qu'il ſeroit poſſible. Outre le bien d'*Araminte*, c'eſt le nom de cette tante, *Sophie* pouvoit encore compter ſur la ſucceſſion de ſa mere, qui vivoit en Province dans une fort belle Terre, que *Cléante*, ſon mari, lui avoit laiſſée pour ſon douaire, & qu'elle faiſoit valoir elle-même depuis la mort de ce cher Epoux.

Le Cavalier eut beau mettre en uſage tout ce que ſon amour lui ſuggéra. La tante fut infléxible, & lui fit ſignifier l'excluſion d'une maniere à ne lui laiſſer aucune eſpérance. Déſeſpéré de ce refus, il partit pour l'armée, où le ſecours de l'abſence lui fut inutile. L'image de *Sophie* le ſuivoit partout. L'im-

poſſibilité de l'obtenir, lui donna une ſi grande indifférence pour la vie qu'il ne ſe ménagea point. Il ſe jetta dans le péril en toute occaſion & acquit par ſa valeur une réputation qui le diſtingua & lui valut en peu de tems un avancement conſidérable : mais rien ne le dédommageoit à ſon gré. Il falloit *Sophie* pour le rendre heureux. Un voyage qu'il fit à *Paris* après la Campagne, mit le comble à ſon déſeſpoir. *Araminte* étoit morte depuis huit jours, & il y avoit trois mois qu'elle avoit marié ſa niéce à un Vieillard extrêmement riche.

Il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire l'état où cette nouvelle réduiſit le triſte *Dorante*, c'eſt le nom du Cavalier. Ses amis en eurent compaſſion, & pour faire une

diverſion à ſa triſteſſe, ils l'entraînerent avec eux en une Ville de la *Brie*, où ils avoient fait partie d'aller à l'occaſion des noces qui ſe devoient faire de la ſœur de l'un d'entr'eux, avec un Gentilhomme de leurs amis. *Dorante* qui n'avoit plus rien qui l'attachât à *Paris*, que ſon malheureux amour, conſentit à ce voyage; il prit d'abord aſſez peu de part aux plaiſirs qu'on lui procuroit, mais il fit, ſans le vouloir, une conquête dont il fut le premier à plaiſanter. La Dame étoit d'un âge mûr, & quoiqu'elle eût entamé ſon douziéme luſtre, elle n'avoit pas renoncé au plaiſir d'entendre les mêmes douceurs qu'on lui avoit dites quarante ans auparavant. *Dorante* étoit bien fait, poli, parlant noblement, & accoutu-

mé à avoir des manieres reſpectueuſes pour toutes les perſonnes du Sexe. Madame *Argante* vive juſqu'à l'extravagance, avoit pris au pied de la lettre quelques expreſſions plus flatteuſes que ſinceres, dont il s'étoit ſervi par habitude. Elle en fut charmée & pour ſe l'attacher, lui fit tant d'avances, qu'enfin il ne put douter qu'il n'en fût paſſionnément aimé. Il fit des réflexions ſérieuſes ſur l'âge & ſur les offres de la Dame, il fut ébranlé; *Sophie* étoit mariée & n'ayant plus d'eſpérance de ce côté, il ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre : l'agitation de ſon eſprit lui cauſa une fiévre qui ne lui permit pas de ſe remettre en chemin avec les amis qui l'avoient amené. Madame *Argante* le prit chez elle, & en eut un ſoin infini. La

ſanté du Cavalier ſe rétablit en peu de tems. La Dame qui aimoit le ſolide & fort peu l'éclat, acheva de mériter ſa reconnoiſſance, par un mariage où elle l'avantagea de tout ce qui étoit à ſa diſpoſition; elle lui fit acheter une belle terre & lui donna de quoi la payer, ſans s'embarraſſer de ſa famille, ni de celle de ſon mari, dont elle n'invita perſonne à ſes nôces. *Dorante* avoit de la probité; les bonnes manieres de la vieille tinrent lieu de beauté & de jeuneſſe: naturellement complaiſant, il en uſa parfaitement bien avec elle. La peur qu'elle avoit de le perdre, fut cauſe qu'elle exigea de lui qu'il ne retourneroit plus à l'armée; ils vécurent trois ans enſemble, & la Dame infiniment ſatisfaite de ſa conquête, ſe promet-

toit un doux avenir, lorſqu'une fluxion ſur la poitrine déconcerta ſes projets en la mettant au tombeau. Les premiers mois du deuil s'étant écoulés, *Dorante* qui ſe voyoit aſſez de bien & trop de jeuneſſe pour s'enterrer, eut deſſein de faire un tour à *Paris*. Son premier ſoin fut de s'informer de ce que ſa chere *Sophie* étoit devenue. Il n'avoit pû l'oublier. Il ſentit ſa joie & ſes eſpérances renaître, quand on lui dit qu'elle étoit veuve depuis un an, & que ſon mari lui avoit laiſſé de grands biens, outre ceux qu'elle avoit eus de ſa tante & d'un nouvel héritage qu'elle avoit encore fait depuis peu. Il n'eut pas de peine à ſe flatter qu'étant maîtreſſe d'elle-même, elle pourroit reprendre pour lui les ſentimens favorables qu'il avoit autre-

fois apperçus dans ſes regards. Il lui fit une viſite ; elle fut bien aiſe de revoir ce même Cavalier qu'elle auroit autrefois préféré à tous ſes autres Amans, ſi on s'en fût remis à ſon choix. Elle l'écouta d'une maniere ſi gracieuſe qu'il ſe crut à la veille d'être heureux ; il lui fit valoir la conſtance de ſon amour, le déſeſpoir où l'avoit réduit la nouvelle de ſon mariage, & la peine que ſes amis avoient eue à en empêcher les ſuites. Elle voulut ſcavoir ſes aventures de Province. Il ne lui diſſimula point ſon mariage, & après un court éloge de ſa femme, il ſemble, ajouta t-il, que le Ciel m'ait donné à elle comme un dépôt qu'elle devoit vous garder & qu'il l'ait chargée de me rendre digne de vous. Quoique la jeune veuve parût l'é-

couter avec attention, elle étoit néanmoins diſtraite & avoit les yeux fixés ſur un brillant que *Dorante* avoit au doigt. Il le remarqua, & le lui préſenta : elle ne l'eut pas plutôt examiné qu'elle lui demanda avec émotion, ſi c'étoit un des préſens de la Dame. Il lui dit qu'oui, aſſez étonné du trouble que lui cauſa cet aveu, mais elle le ſurprit bien davantage, quand elle lui dit d'un air effrayé : Ah! cruel *Dorante*, dans quel précipice m'alliez-vous jetter ! nommez la Dame. Le mari de Madame *Argante* n'eut pas plutôt prononcé le nom de ſa bienfaitrice, que *Sophie* fut confirmée dans le ſoupçon que la vue du brillant avoit fait naître. Elle fut quelques momens comme interdite, verſa quelques larmes, & dit enfin à *Dorante* : »Après

» ce que je viens d'apprendre, Mon-
» ſieur, tout eſt fini entre nous, vous
» avez fixé notre état & ne devez
» plus ſonger à m'épouſer, étant
» mon beau-pere comme vous l'êtes.
» Je ne vous envie point les dons
» que ma mere vous a faits, j'en ſuis
» bien éloignée, puiſque j'y voulois
» encore ajouter tout mon bien. Le
» ſyſtême eſt changé, & Je vous crois
» trop homme d'honneur pour ne pas
» éteindre une flamme qui eſt deve-
» nue inceſtueuſe. *Dorante* étourdi de ce coup, revint néanmoins à ſoi & prit ſon parti noblement. » Mada-
» me, dit-il, je n'ai nulle attache
» pour le bien, je ne le regardois
» que comme un moyen de me rap-
» procher de vous : hélas ! pouvois-
» je deviner qu'une Dame de Pro-
» vince que j'épouſois, & qui ne m'a

» jamais dit qu'elle eût une fille, fût
» votre mere. Non, Madame, je n'a-
» vois garde de le ſoupçonner. Ne
» me parlez point d'étouffer l'amour
» que j'ai pour vous, cela eſt impoſ-
» ſible, ma tendreſſe me ſuivra juſ-
» qu'au tombeau : mais, ma fille, per-
» mettez-moi ce mot, je ſens que j'en
» ai beſoin pour épurer mes ſenti-
» mens ; j'aurai ſoin que cette ten-
» dreſſe ſoit toujours ſi ſage & ſi reſ-
» pectueuſe que vous n'ayez rien à
» me reprocher là-deſſus. »

Le lendemain de ce cruel éclairciſſement, dès qu'il fut jour dans l'appartement de *Sophie*, on lui remit un billet qu'elle lut avec bien de l'émotion. Le voici :

MA CHERE FILLE,

» Je vous dois une reſtitution, je
» la commence par le brillant qui a

» donné lieu à la connoiſſance que
» nous avons de notre état. Je vous
» prie de le garder & d'en diſpoſer
» comme d'un bien dont je vous ai
» privé ſans le ſçavoir. Ne vous in-
» quiettez point de mon abſence,
» dans ſix ſemaines au plus tard, je
» vous donnerai de mes nouvelles.
» Conſervez-vous.

DORANTE.

Sophie ne reſſentoit pas moins vivement ce qu'il y avoit de fâcheux dans ce contretems ; elle aimoit *Dorante* & elle avoit beſoin auſſi bien que lui de toute ſa vertu pour ramener la paſſion qu'elle avoit pour lui comme amant, aux termes que lui preſcrivoit la qualité de beau-pere. Un jour qu'elle étoit plongée dans une morne rêverie à ce ſujet, on vint lui dire que quelqu'un de-

mandoit à lui parler de la part de *Dorante ;* elle le fit entrer dans ſon cabinet, & il lui remit un aſſez gros paquet, où elle trouva un tranſport fait en bonne forme de la terre que Madame *Argante* avoit donnée à *Dorante.* Ce contrat étoit accompagné d'une lettre très-touchante, par laquelle il lui marquoit qu'ayant perdu le ſeul bien qui pouvoit le rendre heureux, tout le reſte lui étoit inutile, & qu'il ſe retiroit en un lieu où il ſe propoſoit d'achever dans un état convenable à ſon malheur, de triſtes jours que la religion ne lui permettoit pas d'abréger autrement, que par les dangers & les fatigues de la guerre. Elle tâcha en vain de ſçavoir de quel côté il étoit allé, elle n'en put rien apprendre, & ſe retira dans le même

Monaſtère où ſa tante l'avoit miſe autrefois.

☞ M. de S. *Olon* dans ſa relation de *Maroc* donne une étrange idée du Monarque qui régnoit alors. Ce Barbare immoloit à ſon caprice le premier Venu, & malheur à quiconque ſe trouvoit à ſa portée quand les accès de ſa cruauté le prenoient. Voici un trait de ce Prince que je trouve dans une autre relation, & qui marque bien ſon génie toujours plaiſant, même dans ſa cruauté. Des *Marabouts* l'engagerent à jetter deux Eſclaves Chrétiens dans une foſſe où il entretenoit des *Lions* : ſorte de ménagerie conforme à l'humeur du maître. Quelques jours après, d'autres Chrétiens paſſant auprès de ce lieu, furent ſurpris de les entendre par-

ler, & regarderent cet évenement comme une répétition du miracle de *Daniel*. Le bruit s'en répandit, on chercha même à obtenir du Roi leur délivrance, & on y employa une *Eſpagnole* qui avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit. Il ne témoigna aucun étonnement de ce que les Lions les avoient conſervés. *Quelle chair que celle des Chrétiens !* dit-il froidement, *il n'y a pas juſqu'aux bêtes qui en ont horreur.* On lui raconta l'hiſtoire de *Daniel* & le ſort de ſes accuſateurs. Il fit jetter de même les *Marabouts* dans la Foſſe ; & comme on lui vint dire que les *Lions* les avoient d'abord dévorés, *voilà*, dit-il, *une bonne chair que celle des Muſulmans !*

☞ Sultan *Mahomet IV.* avoit un Palefrenier avec qui il ſe plaiſoit à

s'entretenir, parce qu'il lui trouvoit un génie au-deſſus de ſa condition. Ce Domeſtique s'aviſa un jour de lui dire qu'un Prince ne peut véritablement s'appeller grand, que quand d'un petit homme il peut en faire un très-grand homme & d'un grand un très-petit. *Mahomet* fut frappé de cette maxime, elle flattoit ſon goût pour le Deſpotiſme abſolu, ſi cher aux Sultans, & dont il étoit auſſi jaloux qu'aucun de ſes prédeceſſeurs. Le premier uſage qu'il en fit, fut d'élever le Palefrenier à la dignité de *Baſſa* : ce changement de fortune n'eſt point rare chez les Orientaux, où la nobleſſe n'eſt que perſonnelle & non pas héréditaire. Ce qu'il y eut d'agréable pour le Sultan, c'eſt que le nouveau *Baſſa* devint un excellent homme de guerre. Cela n'a

rien de fort ſurprenant. Tel homme paſſe ſa vie à conduire une charruë qui avoit des talens admirables pour des Emplois qui demandent de la tête & de la conduite, s'il eût eu occaſion d'y parvenir.

☞ Un Soldat *Eſpagnol* qui avoit longtems ſervi ſans avoir été avancé, quoiqu'il eût toujours payé de ſa perſonne dans l'occaſion, ſe préſenta à *Philippe II.* & lui dit qu'après avoir paſſé toute ſa vie dans les troupes, il étoit réduit à ſe retirer dans ſa vieilleſſe, ſans avoir de quoi manger. Le Roi lui accorda une penſion de trois cens piaſtres. Peu de temps après il ſe préſenta de nouveau en poſture de Suppliant. *Quoi*, lui dit le Roi, *n'êtes-vous pas content? Ne vous ai-je pas donné une penſion, il n'y a que quelques*

mois ? Oui , Sire , dit le Soldat, *Votre Majeſté m'a donné de quoi manger , mais j'ai oublié de lui demander de quoi boire. Philippe* penſa perdre ſa gravité à cette réplique. Il ſourit , fit une nouvelle grace au Soldat,& le renvoya content.

☞ On a une Epigramme grecque de *Lucien* , ſur un Poſſédé , délivré par la mauvaiſe haleine du Prêtre qui l'exorciſoit. La voici en Vers *François :*

Pour chaſſer le Démon d'un corps,
Un Prêtre fort camus faiſoit de vains efforts ;
Le Démon rioit de ſa peine.
Le Prêtre toutefois l'obligea de partir :
Si puante étoit ſon haleine,
Que le Démon n'y put tenir,
Et délivra l'Energumene.

☞ *Henri* , Roi de *Caſtille* , appellé le Bâtard , eut une ſanglante guerre contre le Roi Dom *Pédro*,

de façon que la *Caſtille*, ſe trouva diviſée en deux partis attachés à l'un ou à l'autre de ces deux Princes. *Henri* étant au lit de la mort chargea l'Evêque de *Siguença* de porter ce conſeil à ſon fils qui devoit lui ſuccéder. Il y a, lui dit-il, dans ce Royaume, trois ſortes de gens. Les uns m'ont ſervi, les autres ſe ſont donnés à Dom *Pédro;* & enfin il y en a eu qui ſont reſtés ſimples ſpectateurs de la querelle. Il doit continuer aux premiers les récompenſes que je leur ai faites, de maniére pourtant qu'il ne s'endorme pas ſur l'opinion qu'il aura de leur fidélité & de leur conſtance. Il doit faire cas des autres & s'en ſervir comme de gens capables de fermeté quand ils ont pris un parti, & ils s'efforceront de réparer par de grands ſervices leur déſobéiſſance

paſſée. Quant aux troiſiémes, il ne doit s'y fier en aucune ſorte, ni les employer dans les affaires d'Etat. Ce ſont des gens qui préféreront toujours leur intérêt particulier à l'utilité publique. Ce conſeil eſt d'autant plus remarquable, qu'il ſemble ne pas s'accorder avec les principes de la politique ordinaire.

☞ *Charles Emmanuel*, Duc de *Savoye*, diſoit que la Souveraineté eſt une condition pénible & laborieuſe, quand un Prince veut en bien remplir tous les devoirs, mais qu'elle a deux prérogatives capables d'en adoucir le travail, ſçavoir la puiſſance d'adoucir la ſévérité des Loix en faveur d'un homme de mérite plus malheureux que criminel, & le moyen de faire des libéralités plus grandes & plus fré-

quentes que ne le peut un Particulier.

☞ *Ferdinand de Tolède*, Duc d'*Albe*, avoit pour maxime qu'en matiere d'Etat le ſoupçon tient lieu de preuve. Rien n'eſt plus cruel ni plus faux que ce principe. Le ſoupçon ſur cette matiere n'eſt pas moins ſujet à l'erreur que ſur tout autre ſujet : & il eſt d'autant plus dangereux, que la jalouſie des Princes fait une impreſſion plus vive, éclate plus promptement & frappe de plus rudes coups, que celle des particuliers.

☞ *Charles IX.* Roi de *France*, étant à la chaſſe, vit un Gentilhomme qui couroit devant lui étourdiment ; & lui cria pluſieurs fois de s'arrêter : mais l'autre ne l'entendant point, couroit toujours. Alors piquant ſon

cheval, il le joignit & lui appliqua quelques coups de houſſine ſur les épaules, en lui criant : *arrête-toi donc.* Ce Cavalier ſenſible à ce traitement, ſe retourna, & lui dit ; en quoi ai-je offenſé Votre Majeſté pour en être traité de la ſorte, après tant de ſervices que j'ai rendus tant à Elle-même qu'à ſes Prédéceſſeurs? Eſt-ce-là la récompenſe des bleſſures que j'ai reçues ? En diſant cela il ouvrit ſon habit & lui montra des cicatrices. Je ſuis Gentilhomme, pourſuivit-il, & ne dois pas êttre expoſé à des coups de houſſine comme un miſérable. *Charles IX.* demeura confus & étourdi de cette réponſe, & ſans répliquer un ſeul mot, il tourna bride & revint en ſon Palais avec une profonde mélancolie. On ne ſçavoit à quoi l'attribuer ; mais *Carnavalet* qui

qui, ayant été ſon Gouverneur, conſervoit ſur lui un reſte d'aſcendant, lui demanda le ſujet de ſa triſteſſe. Le Roi lui expliqua l'aventure & lui demanda conſeil ; le réſultat fut qu'il feroit appeller le Gentilhomme offenſé, lui feroit excuſe de cet excès, & s'offriroit de le réparer par des graces éclatantes. Le Gentilhomme fut effectivement appellé. Le Roi excuſa de ſon mieux l'inſulte qu'il lui avoit faite, & l'aſſura qu'il n'avoit qu'à demander telle grace qu'il voudroit pour ſatisfaction, & qu'elle lui ſeroit accordée. Le Gentilhomme remercia très-reſpectueuſement le Roi des excuſes qu'il vouloit bien lui faire. Mais il refuſa les graces & dit qu'il ne vouloit rien recevoir, afin qu'il ne fût pas dit qu'il les devoit aux coups

de houſſine qu'il avoit eu le malheur de recevoir ; après une profonde inclination, il ſe retira chez lui & ne parut plus à la Cour.

Cette douleur eſt plus ſage que celle d'un Page. Un Duc de *Nevers* fit rudement fouetter un Page pour une légère faute que même il n'avouoit pas avoir commiſe. Ce jeune Garçon indigné d'un tel traitement, quitta le ſervice, alla paſſer cinq ou ſix ans en *Italie*, & revint en *France*. Il chercha l'occaſion de trouver le Duc à la chaſſe, où il ſçavoit qu'il alloit ſouvent, & s'écartoit quelquefois de tout ſon monde. Le voyant ſeul, comme il ſouhaitoit, il l'aborda & lui demanda s'il le reconnoiſſoit bien. Le Duc fut embaraſſé, parce qu'en effet il ne le remettoit pas d'abord. Je ſuis, dit-il, un tel que vous fites fuſtiger, lorſque j'étois

votre Page. A ces mots prenant le Duc par la baſque du juſte-au-corps il la perça deux ou trois fois avec un poignard; vous voyez, ajouta-t-il, que je pourrois vous percer le corps auſſi aiſément que l'habit, je m'en abſtiens, pour ne pas bleſſer un Prince de qui j'ai mangé le pain. Apprenez à traiter les gentilshommes avec plus de ménagement. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il ſe retira au grand galop, & laiſſa le Duc effrayé & conſterné d'une ſi vive leçon.

☞ *Antoine* de *Léve* entretenant *Charles V.* ſur les affaires d'*Italie*, lui conſeilloit de ſe défaire de divers Princes ſucceſſivement & de s'emparer de leurs Etats. *Et l'Ame?* répondit l'Empereur. Bon! l'Ame, repartit de *Léve*, Votre Majeſté en doit-Elle avoir? Qu'elle renonce donc à

l'Empire. Sentimens d'un ambitieux ſcélérat ; comme ſi la juſtice & la droiture n'étoient pas le plus ferme appui d'un Etat, & qu'au contraire la Tyrannie qui compte l'équité pour rien, pût rendre un Gouvernement ferme & durable. C'eſt dommage que *Charles V.* n'ait pas toujours eu cette grande attention pour ſon ame ; par exemple, dans l'acquiſition du *Milanez* au préjudice des Droits de *François I.* dans l'uſurpation de *Plaiſance* ; dans l'aſſaſſinat de *Pierre Louis*, premier Duc de *Parme*, dont il ne ſe lava jamais bien ; dans le ſac de *Rome*, qu'il fit ſaccager par des troupes Luthériennes ; dans le ſiége du Château Saint *Ange*, où il tenoit le Pape enfermé, pendant qu'il faiſoit expoſer le Saint *Sacrement* dans les Egliſes d'*Eſpagne* & ordonnoit les Prieres

de quarante Heures en ſes Etats pour demander à Dieu la délivrance du S. Pere, & en bien d'autres occaſions qui ſont des taches dans la vie de ce grand Prince.

☞ *Guillaume* le *Roux*, Roi d'*Angleterre*, étoit un Prince fort avare, & qui vendoit argent comptant, les bénéfices auxquels il nommoit. Il fit pourtant un jour une action bien oppoſée à ce caractére. Une riche Abbaye étant vacante, deux Moines qui avoient fait leur bourſe & qui avoient concerté enſemble les moyens d'élever l'un d'eux à la dignité d'Abbé, vinrent le trouver, & firent leurs offres. Il apperçut un troiſiéme Moine qui étoit venu avec eux, & lui demanda ce qu'il vouloit donné pour obtenir l'Abbaye. *Moi? rien*, dit le Moine, *quand j'ai pris*

l'habit de Religion, je me ſuis dépouillé de toute propriété pour ſervir Dieu avec moins de diſtraction & d'embarras. Le Roi ne put s'empêcher d'admirer cette réponſe, & lui conférant l'Abbaye, lui en donna *gratis* la patente & l'inveſtiture. Les ames vicieuſes ont des momens où elles ne peuvent refuſer à la vertu des marques éclatantes d'eſtime & d'admiration.

☞ Le nom de *Pétrarque* doit s'écrire en Latin *Petrarca* & non *Petrarcha*. On le trouve pourtant de cette derniere façon dans ſon Epitaphe, auprès de *Padoue*.

Frigida Franciſci *lapis hic tegit oſſa* Petrarchæ:
Suſcipe, Virgo parens, animam: ſate Virgine parce,
Feſſaque jam terris cœli requieſcat in arce.

Il la compoſa lui-même, & on voit qu'il a affecté que les trois vers rimaſſent enſemble; or la rime de-

mande qu'on liſe *Petrarcæ*, & non *Petrarchæ* qui rimeroit mal avec *Arce* & *Parce*.

☞ Il eſt rare qu'en jugeant d'un Auteur, on garde un juſte tempérament, ou bien on l'éleve juſqu'aux nuës & on lui paſſe tous les défauts que les critiques lui reprochent, ou bien on l'abaiſſe juſques dans la fange, ſans lui vouloir tenir compte de ce qu'il y a de bon dans ſes Ecrits. *Varillas* a éprouvé ſucceſſivement l'un & l'autre genre d'injuſtice: il a eu longtems des admirateurs qui étoient charmés des agrémens qu'il répand ſur les matiéres qu'il a traitées. On l'a enſuite traité avec le dernier mépris; & il paroît être tombé dans un décri général. Il eſt néanmoins certain que, de même qu'il ne méritoit pas tout-à-fait les louanges ex-

ceſſives qu'il reçut d'abord, il y a encore plus d'injuſtice dans le jugement odieux que mille gens en font aujourd'hui ; car enfin il y a bien à profiter dans ſes ouvrages. On a beau dire que content d'amuſer agréablement ſes lecteurs, il ne s'embaraſſe point de la vérité des faits qu'il débite ; qu'il ne prend de ſon ſujet que ce qu'il croit pouvoir employer en l'embelliſſant & qu'il ſupplée le reſte d'imagination. Je trouve qu'il y auroit de la témérité à vouloir garantir la vérité de tout ce qu'il raconte. Il a pû facilement ſe tromper ; rien n'eſt plus difficile que d'écrire l'hiſtoire fidélement. *Charles V.* s'étant retiré au Monaſtère de S. *Juſt*, demanda un jour au Pere *Borgia* s'il y auroit de la vanité à écrire ſoi-même ſes propres actions. J'ai, diſoit ce

Monarque, écrit tous mes voyages, toutes mes entrepriſes, & les motifs que j'ai eus d'agir ainſi, non pour m'en faire honneur, mais afin qu'on ſçache la vérité ; car les hiſtoriens que j'ai lûs, l'obſcurciſſent par ignorance, ou la défigurent par paſſion. Il n'y a guéres de Prince qui ne fît les mêmes plaintes, s'il voyoit ſon Hiſtoire écrite avant ſa mort. Mais ſi des actions auſſi publiques que celles de cet Empereur ont été peu véritablement écrites, à quelle altération n'eſt point ſujette l'hiſtoire de tous les Manèges politiques dont chacun voit les effets, ſans voir les ſecrets reſſorts qui les produiſent. Les regnes que *Varillas* a traités, ſont pleins d'intrigues qui ſe trouvent diverſement décrites dans des mémoires manuſcrits. Chaque parti avoit

ſes Ecrivains, & donnoit un tour malin à la conduite de ceux qui étoient dans le parti oppoſé. Cela a produit une infinité de récits contradictoires dont quelques-uns ont été publiés & d'autres ſont demeurés en Manuſcrit dans les Bibliotheques & dans les Cabinets des Curieux. La Bibliotheque du Roi eſt riche de ces ſortes de monumens. *Varillas* pour qui elle étoit ouverte, a fait l'uſage de ces Anecdotes. Il ſe peut qu'il ait quitté le vrai connu des Hiſtoriens, pour un vraiſemblable qui l'a ſéduit; parce qu'il y trouvoit beaucoup de conformité avec le caractère des Acteurs qui jouoient alors les premiers rôles. Mais quand il n'auroit pas toujouts ſaiſi la vérité dans les détails qu'il fournit plus qu'aucun autre hiſtorien, il y a deux choſes qui l'excuſent;

l'une eſt qu'on ne peut pas en conclure qu'il n'ait pas fait ce qu'il pouvoit pour ne ſe point égarer ; l'autre eſt que comme il s'accorde pour le gros des faits avec les autres hiſtoriens, le reproche ne peut tomber que ſur ces ſortes de détails dont j'ai parlé. Or ce ſont préciſément ces détails qu'on aime à voir dans ſes œuvres, & qui lui ont attiré autrefois une extrême vogue. Il développe les intrigues, en expoſant aux yeux des lecteurs tout le jeu des reſſorts les plus cachés : il a le ſoin de le mettre au fait du caractère, de la ſituation, des intérêts, & des paſſions des perſonnes qui ont la meilleure part aux événemens. Cela répand dans ſon Hiſtoire une chaleur que n'ont point ces Chroniques dont les Auteurs ſe contentent d'amaſſer des faits ſans

autre liaiſon que celles des Dates, & dans leſquelles on ne trouve ni reſſorts, ni politique : ils ne font pas même ſoupçonner qu'il y en ait eu.

Tacite que tout le monde regarde comme un hiſtorien dans lequel il y a bien du fruit à recueillir, *Tacite* eſt-il toujours vrai quand il dévoile les myſtères de la Cour de *Tibére* ? Ne prête-t-il rien à *Piſon* & à *Séjan* & à tous les autres dont il révèle les actions les plus ſécrettes. Il y a tout lieu d'être perſuadé qu'il y met du ſien dans les caractères & dans les portraits, qui font le plus grand mérite de ſon livre. Cela n'empêche pas que ſes Annales & ſon Hiſtoire ne ſoient regardées enſemble comme un tréſor, par tout ce qu'il y a eu de Politiques depuis bien des ſiécles ; témoin cette foule de Commentai-

res dont on l'a chargé. On nen fera jamais de pareilles sur *Varillas*, me dira-t-on : ce seroit, à dire vrai, un travail bien inutile. *Tacite* est serré, obscur, & ne paroît pas s'être soucié qu'on l'entendît La plupart du tems il ne s'explique qu'à demi mot ; riche matiére pour les Commentateurs. *Varillas* qui écrivoit sur des régnes assez éloignés de celui sous lequel il vivoit, a parlé plus clairement. Il n'a pas besoin de commentaire ; il dit lui-même ce que les Commentateurs auroient dit. A l'égard de la politique, elle lui sert à mettre de l'intérêt dans ses personnages. Il s'en faut bien que je vouluſſe entreprendre l'apologie de son histoire des Révolutions arrivées dans l'Europe en matiere de Religion. On y apperçoit plus souvent qu'il ne faudroit, qu'il n'est

pas ſi au fait de ſa Matiere. Quoique ce ſoit l'ouvrage qui lui a été le mieux payé, c'eſt celui qui lui a fait le plus de tort. Cela n'empêche pas que ceux qui ont le courage de ſe mettre au-deſſus du préjugé commun, ne trouvent une lecture très-agréable & très-utile en d'autres ouvrages de cet Auteur. L'hiſtoire de *François I.* & de ſes enfans, la politique de *Ferdinand* & quelques autres ouvrages, fourniſſent une ſuite très-curieuſe de Manéges fins, dont malgré les changemens arrivés dans le Gouvernement de *France*, un lecteur peut encore profiter dans l'occaſion. C'eſt ce qui ſoutient encore *Varillas* dans quelques Cabinets; & je ne le crois pas ſi coulé à fond qu'il ne puiſſe un jour revenir ſur l'eau. *Maimbourg*, le compagnon

de ſa chute, commence déja à être réhabilité. Bien des Lecteurs ſe ſont réconciliés avec lui. La même choſe peut arriver à *Varillas*.

☞ *L'Arioſte* avoit une riche doſe de l'eſprit poëtique. C'eſt dommage que le goût romaneſque de ſon tems lui ait fait compoſer ſon *Roland le furieux* ſur le modèle des Chevaliers errans ; & qu'il y ait inſeré tant de coïonneries, comme en effet le Cardinal d'*Eſt* le lui reprocha, juſqu'à mettre dans ſon Poëme le conte de *Joconde* que *LaFontaine* a mis en vers à ſa manière. Il ſe trouve en effet dans ſon vingt-huitiéme Chant, où il occupe ſoixante & onze ſtances de huit vers chacune ; ſans parler des longues moralités qui viennent à la ſuite de cette nouvelle. Ce n'eſt pas le ſeul conte de cette

nature qui ſoit dans le *Roland*. Il s'y en trouve encore bien d'autres que l'Auteur y a enchâſſés. *L'Arioſte* compoſa de bonne heure. Son pere le gronda un jour fort vivement, & la mercuriale fut longue. Il l'écouta avec une grande attention ſans lui répondre, & la converſation finit ſans qu'il eût dit une ſeule parole pour ſe juſtifier, ou pour l'appaiſer. Dès que le pere l'eut quitté, ſon frere étonné de ſon ſilence, lui en demanda la raiſon. Je ſuis à faire une Comédie, répondit l'*Arioſte*, j'en ſuis juſtement à une ſcène d'un pere qui gronde ſon fils; dès que mon pere a eu ouvert la bouche, il m'eſt venu dans l'eſprit que c'étoit un modéle qui me venoit bien à propos. Je l'ai donc examiné avec beaucoup d'at-

tention. J'ai remarqué le ton, le geſte, les paroles, & je vais en faire une fidelle copie. Voilà ce qui m'occupoit, & non pas le ſoin de ma juſtification.

☞ L'Auteur des Cauſes célébres y a inſéré le procès qu'eut le fameux *Euſtache* le Noble contre l'Epicier avec la femme duquel il avoit une intrigue amoureuſe. La partie n'étoit pas égale. L'Epicier ſe ruinoit en écritures qu'il payoit très-cher. Le Noble compoſoit les ſiennes, & ſe les faiſoit bien payer par les Libraires. Les rieurs rarement diſpoſés en faveur d'un pauvre mari qui ſe plaint, étoient tous pour le Noble, qui les réjouiſſoit par ſes factums. Il fut pourtant banni de *Paris*. Il n'en ſortit pas pour cela; ſeulement il s'y tint plus caché qu'il ne

faiſoit avant l'arrêt. Il compoſa à l'occaſion de ce banniſſement quelques vers qui n'ont été imprimés, ni dans ſes ouvrages, ni dans aucun recueil que je ſçache.

Quel affreux deſert ſeras-tu?
Pauvre *Paris*, Tu vas devenir *Rome*,
Si *Thémis* de tes murs bannit tout galant homme,
Dès qu'il aura fait un Cocu.

❀

Grands porteurs de bonnets à cornes,
A ce zéle mettez des bornes,
Ou vous dépeuplerez cette auguſte cité.
Conſultez l'intérêt de l'Etat & du Maître.
Puniſſez qui détruit, protégez qui fait naître
Des ſujets à Sa Majeſté.

❀

Mais je vois d'où vient la tempête:
Chacun craint pour ſon attelier;
Et l'on dit qu'en jugeant, vous vous frottiez la tête
Contre celle de l'Epicier.

☞ Lorſque le fameux Financier la *Noue* eut fait bâtir le ſuperbe Hôte

qu'il fit même recommencer plusieurs fois, tout *Paris* alloit voir par curiosité cet Edifice. Une espece de Concierge le montroit aux Etrangers. Parmi ceux qui l'allerent voir, un Gascon qui en observoit toutes les beautés, s'étant promené en bonne compagnie dans tous les appartemens, apperçut une porte que l'on n'ouvroit point & demanda ce que c'étoit. C'est répondit le Domestique, un escalier dérobé. Justement, interrompit le Gascon, dérobé comme tout le reste de la maison. N'est-ce pas?

La réputation du maître étoit déja fort déchue; il fut, quelque tems après, condamné au Pilori pour une banqueroute frauduleuse. La nuit avant le jour qu'il subit sa Senten-

ce, on afficha au Pilori ces quatre Vers:

D'un Financier jadis Laquais,
Ainſi la Fortune ſe joue.
Je vous montre aujourd'hui la *Noue*,
Vous verrez bientôt *Bourvalais*.

La prédiction ſe trouva fauſſe, & à dire vrai, la comparaiſon étoit injuſte. Ces deux hommes ne ſe reſſembloient que par l'obſcurité de leur origine & par leur avancement dans les Fermes. La *Noue* étoit un fou, ſans conduite à qui ſes grandes richeſſes avoient dérangé la cervelle. *Bourvalais* plus ſage, étoit généreux ſans être prodigue, & conduiſit ſa barque ſi prudemment, qu'il mourut fort riche; ſa femme faiſoit de grandes aumônes & ſoulageoit beaucoup de pauvres familles par ſes pieuſes libéralités. L'ar-

gent qui ſort d'une maiſon par cette voye, n'appauvrit point : au contraire il revient ſouvent avec une uſure très-abondante.

☞ On a heureuſement renfermé en deux Vers latins la comparaiſon de l'Eſpérance avec le Lait, qui eſt très-doux au commencement, & qui s'aigrit, quand on le garde longtems.

Una eademque ſpei ratio eſt quæ lactis, utrumque
Dulce recens; utrumque diû ſervetur, aceſcit.

☞ *Ménager la chevre & le chou*, façon de parler proverbiale qui eſt fort en uſage. Elle vient d'une queſtion que l'on fait à des enfans pour les accoutumer à réfléchir ſur les différens inconvéniens d'une entrepriſe qui paroît d'abord difficile. Voici cette queſtion. Un homme a un fort petit bateau dans lequel il

faut qu'il paſſe à l'autre côté de la riviere en pluſieurs voyages un loup, un chou & une chévre, ſans qu'il puiſſe en prendre plus d'un à la fois. On demande lequel des trois il doit tranſporter le premier, ſans craindre que durant un de ſes voyages, le loup mange la chévre, ou la chévre mange le chou. Paſſera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proye à la chévre. Prendra-t-il le chou? Le loup aura dévoré la chévre avant qu'il revienne. Prendra-t-il la chévre, il tombe dans le même embarras pour le voyage ſuivant, & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troiſiéme, la chévre, ou le chou ſeront croqués. Il y a pourtant un moyen. C'eſt de prendre la chévre, ſeule au premier voyage, le chou

demeure avec le loup qui n'y touche point ; au ſecond il prend le chou & raméne la chévre, au lieu de laquelle il paſſe le loup, qui étant tranſporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors pour dernier voyage, il revient prendre la chévre qui étant demeurée ſeule, ne court aucun riſque. Ces bagatelles ouvrent l'eſprit aux enfans. De celle-ci vient, comme j'ai dit, le Proverbe, *il ſçait ménager la chévre & le chou.*

☞ *Frédéric*, Comte d'*Urbin*, étoit un de ces Princes qui font conſiſter leur gloire & leur bonheur à être aimés de leurs Sujets. Quand il voyageoit dans ſes Etats, ſes Sujets venoient joyeuſement en foule au-devant de lui, & il leur faiſoit careſſe à tous ; il demandoit à l'un

comment il ſe portoit, à l'autre des nouvelles de ſon pere, à l'autre de ſon frere, à celui-ci comment alloit ſon négoce, à celui-là quand il ſe marieroit. Il touchoit la main de l'un, il frappoit l'autre ſur l'épaule & ſe découvroit ſans façon pour ſaluer ceux qui lui parloient. *Octavien Ubaldino*, qui étoit très-familier avec lui, l'en railloit quelquefois, & quand il voyoit un homme fort affairé, il diſoit : tu as plus d'affaires que le bonnet du Comte *Frédéric ;* il lui diſoit, parlant à lui-même, que ſon bonnet fatiguoit beaucoup, lui faiſant ſentir par ce reproche qu'il devoit mieux garder les bienſéances de ſa dignité avec ſes Sujets.

Les Bourgeois d'*Urbin* tinrent un jour conſeil & firent un ſtatut par lequel

quel ils déclaroient que les habitans de la Campagne ne pourroient point poſſéder des maiſons en Ville. Ils ſuppliérent le Comte *Fréderic* de confirmer ce ſtatut par un décret. Leur raiſon étoit que la ville devoit être pour les Bourgeois. Vous avez raiſon, leur dit le Comte, mais, ajouta-t-il, avant que de vous expédier le décret, dites-moi ce que vous me conſeillez de répondre aux gens de la campagne, s'ils me demandent un décret pareil & qu'ils me diſent que comme la Ville eſt pour les Bourgeois, de même la Campagne eſt pour les gens de Village, & que comme ceux-ci ne doivent point avoir des maiſons en ville, il ne doit point être permis à ceux-là, d'avoir des biens de Campagne. Ils ne ſçurent

que lui répondre & n'insistérent plus sur le décret.

☞ *Thomas Morus* tenant l'audience, on lui amena quelques coupeurs de bourses dont beaucoup de monde se plaignoit. Un vieux Conseiller, homme grave commença à gronder ceux qui disoient qu'on leur avoit pris la bourse ; c'est votre faute, disoit-il, il falloit y prendre mieux garde. Mais votre négligence est punie, & vous venez ici nous rompre les oreilles mal à propos. *Thomas Morus* trouva mauvais que ce Vieillard fît à ces gens-là une mercuriale si déraisonnnable. Il ne lui dit rien néanmoins, & se levant il remit l'information au lendemain. La nuit suivante il fit venir un de ces filoux & lui promit sa grace s'il pouvoit en pleine audience couper la

bourſe au vieux Conſeiller, & concerta avec lui un prétexte de pouvoir approcher de lui. Le filou le prit au mot. Le lendemain à l'heure de l'audience *Morus* étant ſur ſon tribunal avec tous les Conſeillers, on fit paroître de nouveau les coupeurs de bourſes, & ſurtout celui qui s'étoit chargé de la commiſſion. Il le fit venir le premier, & lui commanda de répondre aux dépoſitions qui le chargeoient. Il ſera bien aiſé, dit le filou: mais auparavant j'ai un ſecret à découvrir ou à vous, Milord, ou à quelqu'un de ces Meſſieurs, & je demande en grace de pouvoir être écouté. On le lui permit : il s'approcha du Vieillard, & lui parlant à l'oreille, fit ſon coup. *Morus* averti par un coup d'œil que la choſe avoit réuſſi, prit ce temps pour faire une quête en

faveur d'un pauvre priſonnier qui mouroit de faim, & le recommanda aux charités de l'aſſemblée. Il donna l'exemple & fit ſon aumône: le vieux Conſeiller voulut faire la ſienne à ſon tour : mais il ne trouva point ſa bourſe qu'on lui avoit coupée. Plein de confuſion & de dépit, il jura qu'il l'avoit encore lorſqu'il étoit entré au Parquet. Alors *Morus* lui dit d'un air riant. Vous voyez, Monſieur, que quand ces ſortes d'accidens arrivent, ce n'eſt pas toujours par la négligence de ceux qui ſont volés. Il n'eſt donc pas juſte de les traiter ſi rudement quand ils viennent ſe plaindre à ce tribunal: il lui fit rendre ſa bourſe & toute la compagnie ne put s'empêcher d'en rire.

Lorſqu'il fut mis en priſon par

ordre d'*Henri VIII.* il mangeoit à la table du Gouverneur de la Tour, qui eſt toujours un Officier de diſtinction. Il y avoit là encore d'autres Priſonniers de marque. Le Gouverneur leur ayant dit par politeſſe, qu'il les prioit de ſe contenter de ce repas tel qu'il étoit. Si quelqu'un de nous, reprit *Morus*, nétoit pas content de ce que voilà, il mériteroit que vous le fiſſiez prendre par les épaules, & que vous le miſſiez à la porte comme indigne de manger ici.

En montant ſur l'échaffaut, où il alloit être décapité, il pria un des Aſſiſtans de lui aider; excuſez, lui dit-il, ſi en montant, je vous donne cette peine, je n'en aurai pas beſoin pour deſcendre.

☞ *Aléxandre de Médicis*, Duc de *Florence*, étoit un Prince d'un très-

bon esprit. Un de ses parens dont la conduite étoit fort déréglée & qui ne payoit personne, fit perdre enfin patience à ses créanciers qui le firent citer en justice. Il s'en alla plaindre au Duc comme d'une insolence & d'un manque de respect envers la Maison de *Médicis*. Quoi, Monsieur, lui dit le Duc d'un air de surprise, on vous a fait citer ? qui est cet homme-là ? dès qu'on lui en eut dit le nom: Ah ! Monsieur, ajouta-t-il, allez vîte le payer, s'il vous faisoit mettre en prison, c'est pour le coup que la Maison de *Médicis* recevroit un cruel affront, courez de ce pas & hâtez-vous de prévenir un si grand chagrin.

☞ Le Baron de *Walef*, Gentilhomme Liégeois, a été mal conseillé lorsqu'il a fait imprimer dans

un âge décrépit, le recueil de ſes Poëſies. Lorſqu'il n'étoit que Colonel de Dragons, il avoit beaucoup de feu, aſſez d'imagination & de verve pour faire des madrigaux & des chanſonnettes, où il y avoit de l'eſprit & de l'enjouement. En voici un échantillon. Il régaloit un jour hors de la *Haye* quelques Dames, entre leſquelles étoit une perſonne dont il étoit fort amoureux. On n'avoit point encore vû de *Hanetons* de toute l'année, il en parut tout à coup une grande quantité, qui même devint incommode à la Compagnie. L'air d'un inconnu étoit alors fort à la mode. Le Baron de *Walef* chanta auſſitôt ce couplet :

Les Hanetons commencent à paroître ;
Ces étourdis viennent troubler nos jeux.
Voyez-vous croître

Leur nombre affreux !
Belle *Philis*, faites voler contr'eux
Tous les amours que vous avez fait naître.

Si ce gentilhomme ſe fût borné à donner un petit recueil de ces bagatelles qu'il avoit en aſſez grand nombre, ſon Volume auroit trouvé des Lecteurs. Mais il donna dans la Poëſie grave, ou dans la Burleſque. Dans l'une il eſt reſté bien au-deſſous de ſes modeles. Il n'eſt ni aſſez châtié dans ſes Vers, ni aſſez pur dans ſon ſtyle, ni aſſez délicat dans le choix des penſées ; hardi quelquefois juſqu'à l'excès : il ne ſe ſoutient pas longtems : bien qu'il ait écrit deux Volumes contre *Homere*, on ne lui a pas même fait l'honneur de le compter entre les ennemis de ce grand homme. Il ſçavoit par cœur l'Art Poëtique de *Deſpréaux*. Il eſt

ſurprenant qu'il n'ait fait aucun uſage de cette excellente regle.

C'eſt peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemés de tems en tems pétil'ent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un Art délicat les piéces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties ;
Que jamais du Sujet le diſcours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Si on ne ſçavoit pas que l'Art Poëtique a été compoſé bien des années avant que le Baron de *Walef* publiât ſes Poëſies, on ſeroit tenté de croire que *Deſpreaux* les avoit en vuë & qu'il en a voulu faire la critique dans ces Vers que je viens de rapporter.

☞ Les *Italiens* ont le mot *impromptuario*, que nous pourrions rendre par celui d'*impromptuaire*. Il ſignifie un Poëte qui s'eſt habitué à faire des Vers *impromptu*, & ſur

le champ. Il eſt aiſé à un homme de faire dans ſon cabinet & à tête repoſée, des Vers qu'il place dans l'occaſion, & qu'il enchâſſe ſi à propos dans la converſation, qu'on diroit qu'il les compoſe dans le moment; mais cette charlatanerie n'a pas lieu dans la maniere dont s'y prennent les impromptuaires *Italiens*. On leur donne les deux ou trois premiers vers d'une ſtance. Ils doivent en fournir le reſte & achever la ſtance ſur le même ton, & ſur les rimes qui leur ſont déjà preſcrites. Cela part comme un éclair, & avec une promptitude ſurprenante. Sous le Pontificat de *Léon X.* les Poëtes étoient fort dans ce goût-là. Entre les Paraſites dont ſa Cour étoit remplie, il y avoit entr'autres un Yvrogne qui ſe faiſoit appeller

l'*Archi-Poëte*. Un jour le Pape lui ordonna de compoſer un vers latin. Il fit auſſitôt celui-ci :

Archi-Poëta facit verſus pro mille Poëtis.

Et demanda à boire, *Léon* X. y ajouta ce Pentametre :

Et pro mille aliis Archi-Poeta bibit.

Eobanus Allemand, du pays de *Heſſe*, dont on a des poëſies latines au ſecond volume des délices des Poëtes Allemands, faiſoit des Vers latins avec une grande facilité. Un Cavalier nommé *Gautier*, ayant déja preſque le pié à l'étrier, lui promit deux bœufs, ſi tandis qu'il monteroit à cheval, il lui compoſoit un Vers latin. *Eobanus* fit auſſitôt celui-ci.

Aſcendat Gualter ; veniat bos unus & alter.

Ce jeu a été auſſi à la mode en *France*. On lit dans les *Menagiana* qu'un Prince avoit gagé contre *Octavien de S. Gelais*, Evêque d'*Angoulême* & Poëte célèbre, que toutes les fois qu'il l'interrogeroit en vers, il ne pourroit lui répondre de même ſans coq-à l'âne. Comme il revenoit de dire la Meſſe, le Prince lui dit:

En m'en revenant de l'Ecole,
J'ai rencontré Dame Nicole
Laquelle étoit de verd vêtue:

S. Gelais répondit ſur le champ:

Otez-moi du cou cette Etolle;
Et ſi bientôt je ne l'acolle,
J'aurai la gageure perdue.

Je laiſſe à part ce que ces Vers ont d'indécent dans la bouche d'un Evêque qui deſcend de l'autel. Mais à cela près, on en peut conclure que la *France* a eu auſſi ſes *Impromp-*

tuaires ; mais je doute qu'elle en ait jamais qui puiſſent être comparés à ceux d'*Italie*.

Au reſte, il y a longtems que cette ſorte de jeu eſt en uſage : dès le tems de *Domitien* il y avoit des *Romains* qui prenoient plaiſir à inviter chez eux des Poëtes & à leur donner à dîner, à condition qu'ils feroient des Vers ſur le champ. *Martial* reproche à *Stella* dans une Epigramme, la dureté de cette condition. *Vous régalez*, lui dit-il, *& vous obligez votre convive à faire des vers, c'eſt lui faire payer trop cher ſon dîner ; on peut faire des vers mauvais, s'entend.* M. de la *Monnoye* a rendu ainſi cette penſée :

Lothaire, on dit qu'à votre table
Vous prenez plaiſir d'inviter,
Côme, rimeur infatigable

Qui compoſe ſans méditer,
Qui peut, en impromptus fertile,
En faire par jours plus d'un mille :
Moi, tout franc, je n'en fis jamais.
Cependant je conçois, *Lothaire*,
Qu'il eſt aſſez aiſé d'en faire :
Oui-da ; mais j'entends de mauvais.

Voici l'original de *Martial*. C'eſt la 91. Epigramme du neuviéme Livre.

Lege nimis durâ convivam ſcribere verſus
Cogis, Stella, licet ſcribere, nempè malos.

Cette Epigramme eſt rapportée dans les *Menagiana*. Mais je ne ſçais par la faute de qui on lit ainſi le dernier vers.

Stella, cogis, licet &c.

Ménage n'en eſt pas ſoupçonnable. La faute eſt trop groſſiere & vient d'un Copiſte qui ne ſçavoit pas que dans *Cogis* la premiere ſyllabe

eſt longue, & que dans *Licet*, elle eſt breve. Cependant il y a apparence qu'on laiſſoit au Poëte le choix des matieres, & de la ſorte de Vers qui lui étoit la plus commode. Mais les *Impromptuaires* d'*Italie* doivent continuer ſur la même matiere, & pour ainſi dire, ſur le ton de la ſtance commencée, qu'il faut qu'ils achevent ſur les rimes déja données. Des Connoiſſeurs aſſurent que parmi les vers compoſés ainſi ſur le champ, il s'en trouve qui ſont admirables & qui valent ſouvent ceux qui ont été faits avec bien de la méditation.

☞ *Charles V.* fit un jour une leçon que devroient toujours avoir devant les yeux, ceux qui s'ingerent d'écrire l'hiſtoire des Princes qui vivent encore. *Cornelis Maſſeo* avoit écrit l'Hiſtoire de ſon temps, & il

y parloit de *François I.* Roi de *France*, d'une maniere ſi injurieuſe, que ſon livre fut défendu & ſupprimé ſur les plaintes que ce Prince en fit faire par ſes Ambaſſadeurs à *Charles V.* Cet Empereur ne ſe contentant point de ce déſaveu, fit venir l'Auteur, & lui parla en ces termes : » Pourquoi, vous autres gens » de Lettres, avez-vous l'impertinen- » ce de fourrer dans vos ouvrages, des » ſemences de haine & de zizanie » entre les Princes ? Attendez que » nous ſoyons morts, & enſuite » écrivez ce qu'il vous plaît ; alors » vous ne ſerez plus égarés par l'in- » térêt, par vos paſſions, ou par » celles d'autrui ; & les hiſtoires » compoſées de cette ſorte, ſeront » eſtimables. » Il lui cita à cette occaſion pour modéle, la ſage conduite de *Suétone* qui a parlé des

douze premiers Céſars avec beaucoup de liberté, mais qui s'eſt bien gardé d'en rien publier avant l'empire de *Trajan*, qui ne prenoit guéres d'intérêt à la réputation des mauvais Princes, à qui *Suétone* reproche leurs cruautés & leurs infamies. Le conſeil eſt ſage, pourvu qu'un Auteur ne faſſe point comme *Procope*, qui voulant faire paſſer à la poſtérité un affreux portrait de l'Impératrice *Théodora*, & faire connoître à tous les ſiécles les indignes foibleſſes que *Juſtinien* eut pour cette femme, ne laiſſa pas de publier d'autres ouvrages, où cet Empereur eſt auſſi exceſſivement flatté, qu'il eſt impitoyablement déchiré dans l'hiſtoire ſecrette. On étoit en droit de dire à *Procope* : Si *Juſtinien* eſt tel que vous le repré-

ſentez dans vos livres de la guerre contre les *Goths*, dans votre hiſtoire mêlée & dans votre Ouvrage ſur les Edifices qu'il a élevés ou réparés, vous êtes un inſigne calomniateur d'avoir écrit ſur ſon compte les indignités qu'on lit dans votre Hiſtoire ſecrette, & ſi ce que vous dites de lui dans cette ſatyre, eſt vrai, vous êtes un lâche flatteur de lui avoir donné tant de louanges qu'il ne méritoit pas. Choiſiſſez. L'alternative eſt cruelle.

Un de nos Auteurs modernes eſt à quelque choſe près, tombé dans le même cas. Je veux dire *Larrey*. Il ménage autant *Louis* XIV. dans l'hiſtoire qu'il a faite de ce Monarque, qu'il le ménage peu dans ſon Hiſtoire d'*Angleterre*. L'origine de ce changement de ſtyle ne fait pas

d'honneur à cet Ecrivain. Réfugié parmi les *Anglois* qui étoient en guerre avec la *France*, il n'eut pas de peine à ſe conformer au goût du peuple chez qui il vivoit. Mais après la paix, M. de *Larrey* ſongea qu'il ne ſeroit pas impoſſible de rentrer en poſſeſſion des biens qu'il avoit laiſſés en *France*. Il falloit pour cela effacer la mémoire de ce qu'il avoit écrit contre cette même Couronne de qui il attendoit cette faveur. Une Hiſtoire de *Louis* XIV. lui parut propre à ce deſſein. Il a bien ſenti qu'on lui reprocheroit cette variation. Il a même tâché de la juſtifier dans ſa préface, en diſant qu'un hiſtorien eſt obligé de revêtir l'eſprit du pays dont il écrit l'Hiſtoire. Le principe n'a point été admis, & l'excuſe a paru frivole.

☞ Le mot *Mylord*, que nous écrivons en François *Milord*, eſt compoſé du pronom poſſeſſif *My*, *mon*, & de *Lord*, *Seigneur*, & répond à notre mot françois *Monſeigneur*. Lorſqu'il s'agit d'allier ce nom avec l'Article *Le*, il faut retrancher la ſyllabe *My*, & dire ſimplement *Le Lord*, par exemple *Le Lord* Powis, *Le Lord* Langdale, *Le Lord* Cheſterfield, *Le Lord* Cobham &c ; on dit un *Lord d'Angleterre*. *Un Lord d'Ecoſſe*, quand on veut parler correctement. Mais ſi ce mot eſt au figuré, & qu'on le diſe de quelqu'un qui n'eſt pas véritablement un Lord, on peut alors regarder la ſyllabe *My* comme inſéparable & ne faiſant qu'un ſeul mot avec la ſyllabe *Lord*. En ce cas on dit fort bien : *il a l'air d'un Milord, on l'a pris pour un*

Milord. Pavillon dit quelque part dans ſes Poëſies :

Par exemple, en cas qu'un Mylord
S'offrît valant ſon peſant d'or,
Le Mylord la Milordera.

Les *Italiens* ont ſouvent le titre de Comte, de Marquis, attaché à leur perſonne & à celle de leur fils aîné, ſans pour cela qu'il y ait aucune Terre de ce nom. Ils prennent alors la qualité de Comte ou de Marquis avec leur nom de famille tout ſimplement. Alors il faut dire le *Comte Marſilli*, le *Marquis Scoti* &c. ſans mettre le *De*, que quelques-uns regardent mal à propos, comme un privilége de la Nobleſſe. Le *De* ne doit ſe mettre que devant un nom de Seigneurie comme le *Duc de Villeroy*, le *Marquis de Châteauneuf*, &c. parce qu'il y a effective-

ment un Duché de *Villeroi*, & un Marquiſat de *Château-neuf*. Mais quand c'eſt ſimplement un nom de famille, que porte un Gentilhomme, le *De* eſt une extravagance. On a en *Allemagne* la même manie ſur le *Von* qui répond à notre *De*. Un homme qui avoit été laquais, enſuite valet-de-chambre d'un Prince de ce pays-là, devint Directeur des Poſtes, Conſeiller des Finances, & enfin l'homme de confiance de ſon Maître. Dans cette élévation il chercha une femme de famille noble, & acheta des lettres de Nobleſſe de l'Empereur, & au lieu de prendre le nom d'une terre qu'il avoit acquiſe il ajouta le *Von* à ſon nom qui étoit *Walter* c'eſt-à-dire *Gautier*, & ſe fit appeller *M. de Gautier*. Cela me fait ſouvenir de la mauvaiſe habitu-

de que les Comédiens ont de mettre dans leurs Affiches *Monſ. de Corneille*, *Monſ. de Racine* : Cela eſt ridicule, *Corneille & Racine* ne ſont pas des noms de terre.

Les *François* font ordinairement une faute quand ils trouvent des noms *Polonois* terminés en *Ski*. Cette ſyllable n'eſt autre choſe que notre *De*, ou le *Von* des *Allemands*, ou le *Van* des *Hollandois*. C'eſt à quoi ne prennent pas aſſez garde, ceux qui ajoutent notre *De* aux noms *Polonois*, qui ont cette terminaiſon. Ils diſent par exemple le *Duc* d'*Oſſolinski*, les Comtes de *Jablonski*, aulieu qu'il faut dire le *Duc Oſſolinſki*, ou le *Duc* d'*Oſſolin*. Les *Comtes Jablonski* ou les Comtes de *Jablon* ; en faiſant diſparoître la ſyllabe *Ski*, pour faire place au *De*, qui ſignifie la même choſe.

☞ Le Pape *Pie V.* étoit d'une humeur auſtère. On vint lui dire que le Peuple Romain prévenu de ſa grande ſéverité, marquoit plus de triſteſſe que de joye de ſon exaltation. Laiſſez-le faire, répondit-il, je me conduirai de manière, ſi Dieu m'en fait la grace, que ce même Peuple marquera encore plus de triſteſſe, quand je mourrai. Cette réponſe eſt fort ſage & marque le bon caractère de ce Pontife.

☞ *Guillaume Duvenvoorde* étoit tréſorier de *Guillaume le Bon*, Comte de *Hollande*. Comme il étoit fort riche, ſes grands biens donnerent lieu à ſes ennemis de rendre ſa fidélité ſuſpecte au Souverain, qui prêtant l'oreille à la calomnie, lui commanda de rendre ſes comptes. Il ſe préſenta au jour marqué en habit fort

ſimple

ſimple avec des clefs à la main. Je viens, dit-il, Monſeigneur, vous rendre mes comptes, épargnons-nous l'ennui & la fatigue du calcul; vous ſerez content. J'ai fait bâtir tel château, il eſt à vous, en voilà la clef. J'ai fait conſtruire tel Palais. Il eſt à vous, en voilà auſſi la clef. Je vous ai acquis telle Terre. Les Contracts d'acquiſition ſe trouvent dans telle armoire de vos Archives. Il y a en caiſſe dans votre tréſor, vingt mille écus en argent comptant. Voilà tout ce que j'ai à dire pour ma défenſe. J'avois cet habit, lorſque j'entrai à votre ſervice. Je l'ai encore pour en ſortir : que Dieu reſte avec vous. Cette maniere de rendre ſes comptes couvrit ſes accuſateurs de confuſion, & engagea le Comte à le confirmer dans ſon emploi. Depuis ce tems-là,

il lui témoigna une forte eſtime telle que le méritoit la fidélité, la ſageſſe & la valeur de ce grand homme.

☞ Deux amis parlant enſemble du régne d'*Auguſte*, l'un d'eux aſſura que ce Prince jouit de l'Empire cinquante-ſix ans & il diſoit vrai. L'autre ſoutint qu'il n'en avoit régné que cinquante-quatre ; & s'obſtina à défendre ſon ſentiment. Le premier qui avoit raiſon, céda ſans conteſter le moins du monde. Un troiſiéme qui étoit préſent en fut ſurpris. Comment, lui dit-il, avez-vous pû céder ſi facilement. ? La vérité étoit pour vous. Voudriez-vous, reprit le premier, que pour deux ans, plus ou moins, de la vie d'*Auguſte*, j'euſſe riſqué de perdre un ami ? Bel exemple de modération ! Il y a peu de gens de Lettres qui ſoient capables de faire un pareil ſacrifice à l'amitié.

VOici un Poëme qui ne ſe trouve point parmi les Poëſies de M. de *Fontenelle*, quoiqu'il ſoit véritablement de lui. Il fut compoſé pour le prix de l'Académie Françoiſe de l'an 1675. Le ſujet étoit ſur *l'amour qu'a le Roi pour les Lettres & les Sciences, comme il paroît entr'autres par le bâtiment de l'Obſervatoire, l'établiſſement de l'Académie Royale des Sciences, l'Hôtel des Invalides, & le rétabliſſement de la diſcipline militaire.* Cette Piéce, à la vérité, n'eut point le prix : mais l'Académie la trouva aſſez belle pour la publier, & lui donner le quatriéme rang.

ILluſtres Conquérans dont le Dieu des combats
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas ;
Et vous qui par les ſoins qu'un doux loiſir inſpire

Eleviez avec vous les Muſes à l'Empire;
Rois, qui fûtes toujours par vos faits inouis
Le modéle des Rois juſqu'au tems de Louis,
Si jadis entre vous l'ordre des Deſtinées,
Partagea les vertus des Têtes Couronnées,
Voyez & la Nature & le Ciel aujourd'hui
Prodigues pour Louis les réunir en lui.
Il en eſt parmi vous dont les ſeules victoires
En faveur de leurs noms parlent dans les hiſtoires.
Il en eſt qui contens d'un auguſte repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en héros:
Mais que ſans ſe fixer dans ſes diverſes routes:
Pour courir à la gloire, un Roi les prenne toutes:
Qu'il aſpire à la fois à ce double laurier
De Héros pacifique, & de Héros guerrier:
Qu'il accorde en lui ſeul des titres ſi contraires,
C'eſt ce que n'ont point vû les ſiécles de nos Péres;
C'eſt de quoi nos Deſtins plus heureux & plus doux
Ne donneront jamais le ſpectacle qu'à nous.
Si pour voir ſous ſa loi couler le *Rhin* eſclave
Louis ne s'attachoit qu'à dompter le *Batave*,
Ou ſi ſon cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les Arts ſuſpendoit ſes exploits,
Il ſe croiroit oiſif, & ſa gloire indignée
Murmureroit tout bas de ſe voir trop bornée.
Il veut plus, & tandis que les plus forts ramparts
N'attendent pour tomber que ſes premiers regards,
Que pour remettre au joug *Salins*, *Beſançon*, *Dole*
Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole,

Et qu'à ſuivre ſes pas attachée jamais
La Victoire étudie & prévient ſes ſouhaits,
Paris eſt chaque jour embelli d'Edifices,
Où s'exercent les Arts ſous ſes heureux auſpices;
Où les Muſes ſuivant ſa main qui les conduit
De *Bellone* en fureur n'entendent point le bruit.
Qu'importe qu'aujourd'hui la *Gréce* ne retienne
Que les ſuperbes noms de la *Gréce* ancienne,
Que des reſtes douteux & de triſtes débris
De ces murs où les Arts étaloient tout leur prix?
D'un grand Roi pour *Paris* les bontés ſouveraines
Conſolent l'Univers de la perte d'*Athénes*.
Ici dans une tour qu'il fait bâtir exprès
Pour meſurer du Ciel les ſphéres de plus près,
Juſques dans le Soleil l'Art conduit notre vuë;
S'il a la moindre tache, elle eſt ſoudain connuë,
Et cet eſpace immenſe entre nous & les Cieux
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.
Là, s'éleve un Palais pour ces Eſprits ſublimes
Qui ſondant la Nature en percent les abîmes;
Et qui ſe faiſant jour dans leur épaiſſe nuit,
L'expoſent toute entiere aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obſtacle,
Ses plus communs effets nous cachent un miracle,
Le ſecours qu'un Monarque a daigné nous offrir,
Dans ſon plus noir Cahos nous fait tout découvrir.
Quel Héros, en voyant les Muſes floriſſantes

Unir pour le louer leurs voix reconnaiſſantes ;
N'envoyer que ſon nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme Louis, porté plus loin ſes vœux ?
C'eſt lui qui des guerriers réprimant la licence,
A l'Ordre militaire aſſervit leur vaillance ;
Et ſi c'eſt le chemin que tinrent les Romains
Pour voir de l'Univers l'Empire dans leurs mains,
Si dans un Art ſi grand toi ſeule les imites,
France, de ton pouvoir quels (*a*) ſeront les limites ?
Tes malheureux Soldats dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a ſignalés,
Trouvent un doux ſéjour où par des ſoins prodigues
Louis a préparé le prix de leurs fatigues,
Où s'exhale en repos leur ſenſible douleur
De n'être plus témoins de ſa haute valeur,
Et d'apprendre ſans ceſſe, au bruit de ſes conquêtes,
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.
Après l'illuſtre accord des Muſes & de *Mars*,
Que pourroient à ta gloire oppoſer les *Céſars* ?
Que la poſtérité, grand Roi, ſeroit injuſte
Si tu n'étois qu'égal chez eux au grand *Auguſte*,

---

* Il eſt étonnant que M. de *Fontenelle* ait fait *limites* maſculin. Ce mot eſt féminin très-certainement. *Richelet* & le Dictionnaire de l'Académie le font de ce genre. Celui de *Trévoux* le fait maſculin & dit les anciens Limites. Le même mot eſt maſculin en latin : mais cela ne conclut rien. Nous avons de même le mot *Cometa* maſculin en latin, & féminin en françois ; & quantité d'autres.

Et ſi de tes hauts faits l'éternel ſouvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir !
Sous lui du Monde entier les forces ſuccombérent,
Sous ſes loix a l'envi les Muſes triomphérent ;
On a droit juſques-là de vous traiter d'égaux,
L'avantage eſt pareil & vous êtes rivaux :
Mais *Auguſte* ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les ſoins ou de paix, ou de guerre :
Il ſçut les partager ; & toi ſeul à la fois
De ces ſoins réunis tu ſoutiens tout le poids.

Priere pour le Roi.

TOi qui laiſſes briller ſur le front des Monarques
Un rayon de ta Majeſté,
Qui les fais reconnoître, à d'éclatantes marques
Pour les vivans portraits de ta Divinité ;
Toi de qui les bontés paſſant notre eſpérance
Nous ont fait don d'un ſi grand Roi,
Qu'on voit tout l'univers envier à la *France*
Le bonheur de ſuivre ſa loi :
Parmi tant de périls où l'entraine un courage
Qui ſe reprocheroit un moment de repos,
Daigne conſerver ce Héros,
Et tu conſerveras ton plus parfait ouvrage.

☞ J'ai été ſurpris de ne pas trouver dans le Recueil des Harangues

de l'Académie Françoiſe le Diſcours que fit *Gilles Boileau*, frere aîné de *Deſpréaux*, lorſqu'il y fut reçu en 1659. à la place de *Guillaume Collet*, & c'étoit encore un jeune homme de vingt-huit ans. En réimprimant ce Recueil on pourra l'y ajouter, le voici.

Compliment de M. Boileau l'aîné, à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, le jour de ſa Réception.

MESSIEURS.

» SI ce m'eſt une grande joie d'avoir été choiſi pour remplir une » place qui eſt deſtinée au mérite, » & qui ne s'achete qu'au prix de la » vertu, ce m'eſt auſſi une extrême » douleur d'avoir ſi peu de quoi ré» pondre à une élection qui m'eſt ſi » glorieuſe. En effet, quand je cher-

» che en moi ce qui vous a pû obli-
» ger à me traiter ſi favorablement,
» j'ai bien peur que vous ne vous re-
» pentiez de votre choix & que vous
» n'ayez regret d'avoir fait tant de
» graces à une perſonne qui n'a ni
» aſſez d'eſprit pour la mériter, ni
» aſſez de lumieres pour la reconnoî-
» tre. Quelque grand pourtant que
» ſoit ce bienfait, quoique j'en voye
» tout le prix & toute la valeur, par-
» donnez-moi ſi je vous dis qu'il y
» a quelque choſe que j'eſtime enco-
» re davantage. C'eſt, Meſſieurs, la
» maniere dont vous me l'avez ac-
» cordé. Car pour ne rien dire de
» toutes les autres circonſtances de
» mon élection, n'eſt-ce pas une
» choſe étonnante que cette Compa-
» gnie ait jetté les yeux ſur moi dans
» un tems où elle brille de toute ſa

» ſplendeur & qu'elle eſt l'objet des
» plus belles ambitions ; dans un tems
» dis-je , que tant de raiſons puiſ-
» ſantes & tant d'obſtacles invinci-
» bles me défendoient d'y préten-
» dre. Oui , Meſſieurs , il faut que
» je l'avoue à ma confuſion , il ſem-
» ble que vous ayez voulu oublier
» ce que vous êtes pour ne pas vous
» reſſouvenir de ce que je ſuis &
» vous m'avez comblé de tant de
» gloire que je ſens bien , quoique je
» faſſe , qu'il me faut réſoudre à être
» ingrat toute ma vie. N'attendez
» donc pas des remercimens dignes
» de vos faveurs. Quelles paroles ,
» quels termes aſſez forts pourroient
» vous exprimer ma reconnoiſſance?
» C'eſt ici , Meſſieurs , que notre
» langue me paroît pauvre au milieu
» de ſes richeſſes, malgré tous les ſoins

» & tous les travaux que vous prenez
» depuis vingt années pour l'embel-
» lir. Mais quel reſpect, quelle profon-
» de vénération ne dois-je point avoir
» pour l'illuſtre Protecteur de cette
» célebre Compagnie, pour ce génie
» admirable qui n'eſt pas moins l'ar-
» bitre ſouverain des belles choſes
» par les connoiſſances de ſon eſprit,
» que le Juge abſolu de tous les diffé-
» rends du Royaume par l'excellen-
» ce de ſa dignité ; pour ce ſacré
» Miniſtre dont la ſage & bienheu-
» reuſe conduite ſervira encore d'e-
» xemple & de modéle aux derniers
» Miniſtres de cette Auguſte Monar-
» chie : c'eſt lui dont la main ſecou-
» rable m'a ſoutenu, c'eſt lui qui
» m'a tiré de la foule, & qui me
» mettant parmi vous, m'a mis au-

» deſſus de mes envieux & au com-
» ble de tous mes ſouhaits. »

☞ *Baillet* avoit très-bien remarqué que *Jean Baptiſte Desmarets*, ſieur de *S. Sorlin*, de l'Académie Françoiſe, a fait une traduction ou paraphraſe poëtique de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*. M. *de la Monnoye* a prétendu dans une note que cette paraphraſe n'a jamais été imprimée. On ne connoît, ajoute-t-il, que celle de *Corneille*. M. *de la Monnoye* ſe trompe. Ce livre a été imprimé par *Pierre Petit*, & *Henri le Gras*. Le tranſport que l'Auteur leur fit de ſon Privilège, eſt du 2 Juin 1654; & l'ouvrage fut achevé d'imprimer le 6 Juillet de la même année. Il parle dans ſon avertiſſement d'une autre traduction en Vers entrepriſe & fort avancée par un homme d'un rare mé-

rite & de grande réputation. Il entend *Corneille* par ces mots. Ce qui l'engagea à ce travail, ce fut le Duc de *Richelieu* à qui il étoit attaché & qui ſouhaita de voir un chapitre de ce livre en ſtyle preſſé & naïf comme celui de l'Auteur. Il lui demanda enſuite le quatriéme livre que *Corneille* n'avoit pas encore traduit, ce qui engagea *Desmarets* à mettre le tout en vers. Il s'en faut bien qu'il y ait mis la magnificence de *Corneille*, au contraire il affecte partout un ſtyle ſimple. On peut comparer la maniére dont ils ont rendu l'un & l'autre le 7^e^ Verſet du XXIII. Chapitre du premier livre; le voici en original, avec le François à côté.

Ah ſtulte ! quid cogitas te diù victurum? Cùm nullum diem habeas hîc ſecurum ? Quàm multi decepti ſunt & inſperatè de corpore extracti !

Inſenſé que vous êtes, comment vous permettez-vous une longue vie, vous qui n'êtes pas ſeulement aſſuré d'un jour ? Tant d'autres ont été trompés dans cette attente, & ont fini leurs jours lorſqu'ils y penſoient le moins.

Quoties audiſti à dicentibus quia ille gladio cecidit ; ille ſubmerſus eſt, ille ab alto ruens cervicem fregit, ille manducando obriguit, ille ludendo finem fecit, alius igne, alius ferro, alius peſte, alius latrocinio interiit, & ſic omnium finis mors eſt, & vita hominum tanquàm umbra ſubitò pertranſit.

Combien de fois avez-vous oui dire : un tel a été tué d'un coup d'épée ; un autre s'eſt noyé ; un autre tombant d'enhaut s'eſt rompu le col ; celui-ci eſt mort ſubitement en mangeant, cet autre en jouant. La peſte a enlevé cet homme, le feu a étouffé cet autre : un autre a été aſſaſſiné par des voleurs. La mort moiſſonne ainſi tous les hommes, & leur vie paſſe comme l'ombre.

Corneille en a fait trois Stances que voici.

D'où te vient la folle eſpérance
De faire en terre un long ſéjour
Toi qui n'as pas même un ſeul jour,
Où tes jours ſoient en aſſurance ?
Combien en trompe cet eſpoir,
Et combien en laiſſe-t-il choir
Dans le plus beau de leur carriére !
Combien tout à coup défaillir,
Et précipiter dans la biére
La vaine attente de vieillir!

❀

Combien de fois entends-tu dire !
Celui-ci vient d'être égorgé,
Celui-là d'être ſubmergé,
Cet autre dans les feux expirée.
L'un écraſé ſubitement
Sous les débris d'un bâtiment,
A fini ſes jours & ſes vices,
L'autre au milieu d'un grand repas ;
L'autre parmi d'autres délices
S'eſt trouvé ſurpris du trépas.

❀

L'un eſt percé d'un plomb funeſte ;
L'autre dans le jeu rend l'eſprit ;

Tel meurt étranglé dans ſon lit,
Et tel étouffé de la peſte.
Ainſi mille genres de morts,
Par mille différens efforts,
Des mortels retranchent le nombre:
L'ordre en ce ſeul point eſt pareil,
Qu'ils paſſent tous ainſi qu'une ombre:
Qu'efface & marque le ſoleil.

Voyons la maniere ſimple de *Deſmarets*. Il met en huit vers ce que *Corneille* dit en trente.

Comment, pauvre inſenſé, penſes-tu longtems vivre;
Toi qui ne peux avoir un ſeul jour aſſuré?
Que nous ſommes ſurpris, & quel aſſaut nous livre
La mort qui nous abat d'un coup ineſpéré!
L'un eſt frappé du fer, l'autre englouti de l'onde,
L'un meurt tombant d'enhaut, l'autre meurt en buvant;
Par le feu, par la peſte on eſt ôté du monde.
La mort eſt une à tous & la vie eſt un vent.

☞ Après la priſe de *François I.* le Duc *Charles de Bourbon* fut reçu de *Charles V.* avec de grandes démonſtrations de bienveillance, & ce

Monarque lui fit rendre de grands honneurs. Il s'en fallut bien que la Cour le regardât de ſi bon œil, les Grands l'avoient en horreur & le déteſtoient comme un infame qui avoit trahi ſon Roi. Celui qui marqua le plus de mépris pour ce Duc, fut Dom *Juan de Velaſco*, Connétable de *Caſtille*. Etant prié de la part de l'Empereur de trouver bon qu'on aſſignât ſon Palais pour le logement de *Charles de Bourbon*, il répondit avec un courage de *Caſtillan* : Je n'ai rien à refuſer à l'Empereur. Il peut diſpoſer à ſon gré de mon Palais ; mais qu'il ſçache que *Bourbon* n'en ſera pas plutôt ſorti que j'y mettrai le feu pour le purifier de l'infamie d'avoir ſervi à un traître, & je le brûlerai comme indigne d'être jamais habité par d'honnêtes gens.

☞ *Michel-Ange* marchant un jour à *Florence*, dans la place des Seigneurs avec *Côme de Medicis*, ce Prince lui demanda ce qu'il penſoit de *Neptune*, qui eſt à une fontaine. Hélas ! lui répondit-il, je prie Dieu qu'il vous pardonne, Monſeigneur, d'avoir gâté un ſi magnifique bloc de marbre. Il étoit ſtatuaire habile, & cependant on a très-peu de ſtatuës de ſa façon. Un Valet de chambre du Duc *Côme de Medicis*, homme qui etoit fort dans les bonnes graces & dans la confiance de ſon maître, s'aviſa un jour de demander à *Michel-Ange*, pourquoi il avoit fait ſi peu de ſtatuës, le ſtatuaire le regardant fixement, lui demanda de quelle profeſſion il étoit ; l'autre ayant dit qu'il étoit Chirurgien : vous croyez donc, lui

répondit-il, qu'il ſoit auſſi aiſé de faire une ſtatuë que de compoſer une emplâtre.

☞ *Meſſer-Pietro Fracani* diſoit qu'il y a trois choſes inanimées qui ont chacune une qualité qui leur eſt propre & qu'elles ne changent jamais ; le Soupçon, le Vent, & la Fidélité. Le Soupçon ne ſort jamais d'un lieu où il eſt entré. Le Vent n'entre jamais dans un lieu d'où il ne puiſſe ſortir, & la Fidélité, quand elle eſt une fois ſortie, ne revient jamais.

☞ Un Pourvoyeur d'Armée ſupplioit *Jean II.* Roi de *Portugal*, de lui donner de quoi vivre. *Quelle eſt votre profeſſion*, dit le Roi ? *C'eſt moi*, répondit-il, *qui ai ſoin de la Viande, du Poiſſon, du Vin, de l'Huile, du Vinaigre & autres pro-*

viſions de bouche. Eh bien, répliqua le Roi, *n'en pouvez-vous pas manger, & n'y a-t-il pas là dequoi vous nourrir. Il eſt vrai*, dit le Pourvoyeur, *mais cela n'eſt pas à moi, il appartient à Votre Alteſſe, & je dois en rendre compte. Mangez toujours*, dit le Roi, *je ne châtie que ceux qui dérobent.* Les Rois de *Portugal* n'ont pris le titre de Majeſté que ſous *Philippe II.* dont le Pere, *Charles V.* eſt le premier Roi d'*Eſpagne*, qui l'ait porté étant Empereur, & Roi d'*Eſpagne.*

☞On pourroit faire un agréable recueil des bons mots de *Thomas Morus.* Dans le tems que le Cardinal *Wolſei* gouvernoit le Roi & le Royaume, *Morus* & lui étoient d'un ſentiment oppoſé. Un jour le Cardinal ayant parlé ſur un certain ton

d'une affaire, *Morus* le réfuta vivement. Le Cardinal revenu dans ſon Hôtel, le fit appeller, & lui dit; plût à Dieu, Monſieur, que quand on vous a choiſi pour être l'Avocat du Peuple dans ce Parlement, vous euſſiez été à *Rome*. *Morus* lui répondit avec un grand flegme : En vérité, Monſeigneur, je le voudrois bien, j'aurois eu le plaiſir de voir une belle Ville que je n'ai jamais eu l'avantage de voir, & dont j'ai ouï dire bien des merveilles. Cette réponſe flegmatique démonta le Cardinal qui ne ſçut que lui répliquer.

Le même *Wolſei* propoſa un jour quelque choſe au Parlement : tout le monde l'approuva ou feignit de l'approuver ; il n'y eut que *Thomas Morus*, qui traverſa la propoſition

par une harangue fort éloquente & pleine de raiſons ſolides. Le Cardinal le regardant d'un œil d'indignation, lui dit : *Etant comme vous êtes, notre inférieur à tous en naiſſance & en dignité, n'avez-vous point de honte de vous croire plus ſenſé & plus habile que tant de très-nobles & très-prudens perſonnages, & de vous oppoſer ainſi ſeul à la propoſition que j'ai faite? Neſt-ce pas faire voir que vous n'entendez rien à cette affaire? Vous avez*, répliqua Morus, *de grandes graces à rendre à Dieu de ce qu'il n'y a qu'un fou comme moi dans le Parlement.*

☞ *Pean*, Libraire de *Saumur*, aimoit à faire des malices, & quoiqu'il eût cette réputation, quelqu'un y étoit toujours attrapé. Un Blanchiſſeur ſortoit de la ville de grand

matin avec ſa charrette. *Où allez-vous*, lui dit Péan ? *Je vais à deux lieuës d'ici chercher des cendres*, répondit le Blanchiſſeur. Le Libraire parut étonné de ce qu'il les alloit chercher ſi loin, & s'offrit de lui en fournir une quantité raiſonnable ſans tant de peine, & à meilleur prix qu'il ne les avoit en cet endroit. Ils convinrent de la quantité & du prix : *mais peut-être*, interrompit le Blanchiſſeur, *c'eſt encore là un de vos tours ordinaires ? Point*, reprit Péan. *Je m'y obligerai par Contrat, ſi vous voulez, mais à condition que vous payerez le déjeuner.* Le Blanchiſſeur accepta la condition. Ils déjeunent. Le Notaire vient & griffonne & leur préſente à ſigner. *Monſieur, liſez l'écrit*, dit le malicieux Libraire. *Il ne faut rien*

ſigner ſans le bien entendre. Après la lecture, il en demande une ſeconde, puis une troiſiéme. *Ne m'avez-vous pas déclaré*, dit le Notaire d'un ton fâché, *que vous vous engagez de fournir à Monſieur ci-préſent, dans tel terme, à tel prix, telle quantité de cendres? Cela eſt vrai*, dit le Vendeur, *mais vous avez oublié le principal, ſçavoir que Monſieur fournira le bois.*

☞ *Baillet* n'entendoit pas l'*Eſpagnol.* Au ſujet de *Louis Véles de* GUEVARA, Auteur *Eſpagnol*, dans ſes jugemens des Sçavans ſur les Poëtes Modernes, §. 1461, il dit: on a de lui pluſieurs Comédies qui ont été imprimées en diverſes Villes d'*Eſpagne*, & une piéce facétieuſe ſous le titre. *El Diabolo cojudo. Novella de la otra vida*: ſur quoi M. de *la*

Monnoy

Monnoye fait cette note : *comment un homme qui fait tant le modeſte & le réſervé, a-t-il pû écrire un mot tel que celui-là.* Cette note n'eſt pas juſte, il ſemble que M. de *la Monnoye* veuille taxer *Baillet* de n'avoir pas ſoutenu le caractère de modeſtie qu'il affectoit. *Baillet* ne faiſoit pas le modeſte, il l'étoit véritablement par état & par principe ; & s'il eût entendu le mot immodeſte, ce mot lui auroit été ſuſpect ; il eût eu recours à l'original, où il auroit trouvé *Diablo*, & non *Diabolo*, *Cojuelo* & non *Cojudo*, & auroit bien vîte corrigé la faute. Mais comme il n'entendoit ni l'un ni l'autre de ces deux derniers mots, il lui fut aiſé, en copiant ſes extraits, de prendre un *El* pour un d, & de changer par cette légere différence *Cojuelo*, qui

veut dire *Boiteux*, en *Cojudo*, qui ſignifie *quelqu'un qui a de gros teſticules*. *Sobrino* l'exprime encore plus groſſierement en François. M. de la *Monnoye* devoit moins s'arrêter à l'immodeſtie de l'épithete, qu'à la corruption du vrai titre du Livre de *Guévara*. Au reſte c'eſt le même ouvrage que M. *le Sage* nous a fait connoître ſous le titre du *Diable Boiteux*; il l'a tourné à ſa maniere, mais avec des différences ſi grandes que *Guévara* ne ſe reconnoîtroit qu'à peine dans cette prétendue traduction. Il y a inſéré des nouvelles priſes d'ailleurs. Par exemple le chapitre 19. de la ſeconde partie contient une aventure de D. *Pablos*, qui ſe trouve en original dans un recueil réimprimé à *Madrid* en 1729. L'Auteur des lectures amuſantes qui

ne s'eſt pas ſouvenu que M. *le Sage* en avoit inſéré une partie dans ſon *Diable-boiteux*, l'a traduite de nouveau avec aſſez de liberté, mais pourtant en s'écartant moins de l'original, & l'a inſérée dans ſa premiere partie ; à peu près telle qu'elle ſe lit dans l'original Eſpagnol. Mais M. *le Sage* l'a traitée avec de grands changemens ; c'eſt ſa maniere d'embellir extrêmement tout ce qu'il emprunte des *Eſpagnols*. C'eſt ainſi qu'il en a uſé envers le *Gil-Blas*, dont il a fait un chef-d'œuvre inimitable.

☞ Il y a douze Abus dans le monde, dit un Auteur *Italien*. Un Sage ſans les œuvres, un Vieillard ſans Religion, un jeune homme ſans docilité, un Riche ſans charité, une Dame ſans pudeur, un Religieux

ſans Chriſtianiſme, un Pauvre ſans humilité, un Evêque ſans ſouci, un Clergé ſans diſcipline, un Peuple ſans Police, un Gentilhomme ſans cœur, & un Roi ſans bonté.

☞ *Auſone* s'eſt amuſé à faire une Ydille en vers *Ropaliques*, c'eſt-à-dire, en vers dont chacun conſiſte en cinq mots tellement rangés, que le premier n'a qu'une ſyllabe, le ſecond mot en a deux, le troiſiéme en a trois, le quatriéme en a quatre, & le cinquiéme en a cinq: cette ſorte de vers n'a rien de remarquable que la difficulté de trouver des mots de cette longueur qui étant ainſi rangés, ayent un ſens qui convienne bien au ſujet, mais ils ont en échange deux grands défauts; l'un eſt l'uniformité & un certain uniſſon déſagréable; l'autre que les deux derniers pieds ne ſont

enſemble qu'un ſeul mot, ce qui forme une cadence vicieuſe, que les bons Poëtes ont toujours eu ſoin d'éviter. *Auſone* n'a pas laiſſé que de faire 42 vers de ſuite ſur cette meſure, qui eſt nommée dans les Imprimés en *vers Ropaliques*, VERSIBUS ROPALICIS. On ne ſçait pas trop l'origine de ce mot. *Vinet* croit qu'il vient de ῥόπαλον qui ſignifie une *Maſſue*. En ce cas on aura trouvé quelque reſſemblance entre ces vers & une *Maſſue*, qui eſt menue par un bout, & va en groſſiſſant juſqu'à l'autre bout. *Servius Maurus* à la fin du *Centimedes*, nomme ces vers *Euripaliques*, c'eſt, dit-il, quand les vers qui ſe ſuivent, vont toujours en augmentant le nombre de leurs ſyllabes ;

comme celui-ci qu'il rapporte par exemple :

Rem tibi conceſſi, doctiſſime, dulciſonoram.

On voit par la définition & par l'exemple qu'il en donne, que c'eſt la même choſe que les vers Ropaliques d'*Auſone*. *Priſcien* les nomme en latin *Verſus fiſtulares ;* il dit que le nombre des ſyllabes va en croiſſant depuis un juſqu'à davantage. Il cite enſuite pour exemple un vers d'*Homère* dont la meſure eſt différente, car après le quatriéme mot, il revient à un mot de trois ſyllabes, enſuite à un de deux ; deſorte qu'il ne manque qu'un Monoſyllabe à la fin pour que les mots ſoient dans une ſymetrie, 1. 2. 3. 4. 3. 2. 1. Mais la meſure du vers Hexametre n'a pas ſouffert cette ſyllabe ſurnuméraire.

On trouve néanmoins dans *Homère* des vers entierement Ropaliques ; comme celui-ci qui eſt le 182^e^ du troiſiéme livre de l'Iliade.

ὦ πάπαρ Ἀτρέιδη, μοιρηλενὲς, ὀχβιόδλαιμον.

Qu'*Homère* pour varier l'harmonie de ſes vers en quoi il excelle, ait fait par hazard un ou deux vers de cette eſpéce entre tant de milliers de vers dont ſes deux grands poëmes ſont compoſés, cela n'a rien de fort remarquable. Que des Grammairiens les ayent remarqués, cela eſt dans l'ordre ; mais que des gens de bon ſens ayent fait tout un poëme ſur ce modéle, il y a en cela de la petite eſſe. *Auſone* avoit cette fantaiſie. On a de lui un petit poëme dont tous les vers finiſſent par des mots d'une ſyllabe. Ce ſont des puérilités difficiles.

☞ Le Cardinal d'*Auvergne*, Chancelier de *France* ſous *François I.* étoit très-riche, & en grand crédit. Il eut un jour la folie de prier ce Monarque de lui aider à monter ſur la Chaire de S. *Pierre*, & d'employer pour lui tout ſon crédit. Le Roi lui ayant répondu que cela lui paroiſſoit ttop difficile, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à entreprendre une choſe où il voyoit une impoſſibilité abſoluë de réuſſir, l'ambitieux Cardinal crut lever les difficultés en diſant au Roi, qu'il avoit quatre cent mille écus pour les applanir. Le Roi perſiſta dans ſon refus : *il ſe peut bien*, dit le Roi, *que vous ayez l'argent que vous dites, mais je ne puis vous procurer la Thiare.* Le Cardinal étant rentré chez lui, il s'apperçut de la grande ſotiſe qu'il avoit faite de mon-

trer à ſon maitre une ſi grande ambition & d'avoir fait imprudemment parade de ſes richeſſes. Il en eut un chagrin très-violent, & jugeant que la faute étoit ſans remede, il tomba malade de déſeſpoir. Le Roi averti de ſa maladie, lui fit enlever ſon tréſor. Le pauvre Chancelier fit préſenter une remontrance à ce ſujet, & pria que, comme ſa maladie n'étoit pas mortelle, il plût à Sa Majeſté de ne pas dépouiller un ancien & fidele ſerviteur. *Francois I.* ſe contenta de répondre froidement, qu'il ne le traitoit que de la même maniere, dont il lui avoit lui-même conſeillé autrefois de traiter les autres.

☞ Un Cavalier *Eſpagnol* avoit fait préſent au Seigneur de *Chiévres*, de la plus belle mule qui fût

dans tout le Royaume, elle étoit ſuperbement enharnachée & ce Miniſtre en parut charmé. Peu de jours après, *Chiévres* étant à une fenêtre où il prenoit l'air & s'entretenoit avec un Seigneur de ſes amis, ils virent paſſer cette mule, l'ami charmé du poil, de la fineſſe & du pas de cet animal, demanda à ce Seigneur d'où il l'avoit eue. *Chiévres* répondit froidement qu'il ne s'en ſouvenoit pas. Le Cavalier qui la lui avoit donnée, étoit préſent; il ne put entendre ces mots ſans un extrême dépit & réſolut de s'en venger. Voici comment il s'y prit. Il attendit une Fête ſolemnelle & alla trouver un fameux Prédicateur. Il lui dit qu'il avoit perdu une mule qui lui avoit couté près de cinq cens écus. Je ne ſçaurois dire, ajouta-t-il, ſi on

me l'a volée, ou si elle s'est égarée par la négligence de mes gens ; quoiqu'il en soit, il est certain qu'elle n'est plus dans mon écurie. Il la lui dépeignit si parfaitement qu'aux enseignes qu'il en donnoit, elle étoit très-reconnoissable. Le Prédicateur ne manqua pas de publier en chaire ce dont il étoit prié, & ajouta que ceux qui en pourroient donner des nouvelles, n'avoient qu'à s'adresser au Sacristain, qui les récompenseroit libéralement. Cela se répandit par toute la Ville ; on sçut à la Cour que la mule perdue & criée, étoit celle dont le Ministre se faisoit honneur. *Charles V.* en rit de bon cœur, & cette malice fut cause qu'on se divertit quelque tems aux dépens de l'ingrat Ministre.

☞ Les *Turcs* n'ont ni Inſtituts, ni Code, ni Digeſte, & cependant ils ne laiſſent pas que de très-bien juger des Cauſes qui embaraſſeroient nos Juges les plus habiles. En voici un exemple : un Marchand Chrétien convint avec un Chamelier *Turc* pour le tranſport d'un certain nombre de balles de ſoie, qu'il vouloit faire voiturer d'*Alep* à *Conſtantinople*, & ſe mit en chemin avec lui : mais au milieu de la route il tomba malade & ne put ſuivre la Caravanne qui arriva longtems avant lui à cauſe de ce contretems. Le Chamelier ne voyant point venir ſon homme au bout de quelques ſemaines, s'imagina qu'il étoit mort, vendit les ſoies, & changea de profeſſion. Le *Chrétien* arriva enfin, le trouva après avoir perdu bien du tems à le

chercher, & lui demanda ſes marchandiſes : le fourbe feignit de ne le pas connoître & nia d'avoir jamais été Chamelier. Le Cadis devant qui cette affaire fut portée, dit au *Chrétien* : que demandes-tu ? Je demande, dit-il, vingt balles de ſoie que j'ai remiſes à cet homme-ci. Que réponds-tu à cela, dit le Cadis au Chamelier. Que je ne ſçais, reprit-il, ce qu'il veut dire avec ſes balles de ſoie, & ſes chameaux, & que je ne l'ai jamais ni vû, ni connu. Alors le Cadis ſe tournant vers le *Chrétien*, lui demanda quelle preuve il pouvoit donner de ce qu'il avoit avancé. Le Marchand n'en put donner d'autre ſinon que ſa maladie l'avoit empêché de ſuivre le Chamelier. Le Cadis leur dit à tous deux qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils ſe retiraſſent de

ſa préſence. Il leur tourne le dos, & pendant qu'ils ſortoient enſemble, il ſe mit à une fenêtre & cria aſſez haut : Chamelier, un mot. Le *Turc* tourna la tête ſans ſonger qu'il venoit d'abjurer cette profeſſion. Alors le Cadis l'obligeant de revenir ſur ſes pas, lui fit donner la baſtonnade & avouer ſa friponnerie & le condamna à payer au *Chrétien* ſa ſoie, outre une amende pour les Epices.

☞ Le Seigneur de *Chiévres*, *Guillaume* de *Croy*, avoit été Gouverneur de *Charles V.* ſur lequel il conſerva un grand aſcendant. Cet ambitieux *Flamand* faillit à renverſer le thrône d'*Eſpagne* par l'abus qu'il faiſoit de ſon crédit ; il faut pourtant donner cette louange à *Charles V.* qu'il ſçavoit fort bien remédier aux fautes de ſon favori,

quand elles venoient à ſa connoiſſance. *Chiévres* lui avoit préſenté pour Chancelier, *Mercurin* de *Gatinara* Piémontois, d'une naiſſance diſtinguée ; & ſe promettoit d'avoir en lui un homme qui dépendroit de ſa volonté en tout. Un jour il lui recommanda chaudement l'affaire d'un parent qu'il protégeoit. Le Chancelier répondit ſans biaiſer, qu'il ne pouvoit rien faire en cela pour ſon ſervice. Le Favori ſe piqua de ce refus, & ajouta qu'il le lui feroit ordonner par l'Empereur. Ils allerent le trouver enſemble. *Chiévres* lui demanda en grace d'ordonner à *Gatinara* d'expédier l'affaire dont *Chiévres* lui avoit parlé. *Charles V.* qui jouoit alors à la paume, donna l'ordre & continua de jouer. Le Chancelier s'étant retiré, revint le lende-

main trouver Sa Majeſté Impériale & lui dit quelle lui avoit commandé la veille d'expédier une affaire ſelon le deſir du Seigneur de *Chiévres*, mais que comme elle étoit alors occupée au jeu, il croyoit qu'elle n'avoit pas bien fait attention à ce qu'on lui demandoit, qui étoit directement contre la juſtice. L'Empereur répondit que ſon intention n'avoit jamais été ni ne ſeroit d'accorder ni cette demande ni aucune autre qu'on lui pourroit faire, qu'autant qu'elle ſeroit conforme à l'honneur & à la juſtice. *Gatinara* mis au large par cette réponſe, jugea ſelon le Droit, & *Chiévres* n'eut que la confuſion d'avoit voulu inutilement lui faire commettre une injuſtice.

☞ *Nicolas* d'*Eſt*, ayant été dépoſſédé de l'Etat de *Ferrare*, par

Hercule d'*Eſt*, eut recours au Marquis de *Mantoue*, qui le blâma fort de s'être ainſi laiſſé débuſquer de ſon domaine : il valoit bien mieux lui dit-il, garder la porte de votre maiſon pour n'être pas dans le cas réduit à en ſortir, que de vous mettre dans la circonſtance de faire des efforts peut-être inutiles pour y rentrer par les fenêtres.

☞ L'Empereur *Rodolphe II.* ayant oui dire qu'il y avoit en *Franche-Comté*, un Chymiſte qui paſſoit pour être certainement un Adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à le venir trouver à *Prague*. Le Commiſſionnaire n'épargna ni perſuaſion, ni promeſſes pour s'acquitter de ſa commiſſion mais le *Bourguignon* fut inébranlable & ſe tint conſtamment à cette réponſe : ou je ſuis Adepte, ou je ne le ſuis

pas. Si je le ſuis, je n'ai pas beſoin de l'Empereur, & ſi je ne le ſuis pas, l'Empereur n'a que faire de moi.

☞ Sous le Régne de *Ferdinand III. de Caſtille*, *Diégue Pérez de Vargas* s'étoit diſtingué par ſa valeur & par ſes grandes actions entre les Cavaliers de ce tems-là. Ce grand homme ſe retira à *Xérés de la Frontera*, & paſſoit tranquillement ſa vieilleſſe dans une terre qu'il avoit auprès de la ville. Le Roi *Alphonſe*, ſucceſſeur de *Ferdinand*, étant curieux de le voir, ne voulut pas l'arracher de ſa retraite, & partit avec quatre perſonnes pour toute ſuite, & ſe rendit *incognitò* à *Xérés*, où ayant appris que *Vargas* étoit à ſa maiſon de Campagne, il réſolut de l'y aller ſurprendre. On le lui montra ayant une ſerpette à la main dans une vigne qu'il étoit

occupé à tailler lui-même. Le Roi ayant fait cacher dans la vigne les perſonnes de ſa ſuite, avança vers lui à petit bruit, & ſe mit à ramaſſer derriere lui quelques ſarmens; *Vargas* ſe retournant, apperçut le Roi, le reconnut & ſe jetta à ſes pieds en verſant des larmes de tendreſſe. *Sire*, lui dit-il, *que fait ici votre Majeſté? Continuez*, répliqua le Roi, en le relevant: *à tal Potador, tal Sarmientador*; pour lui faire entendre que des Sarmens taillés par des mains comme les ſiennes, méritoient d'être ramaſſés par les mains d'un Roi. On ne peut rien dire de plus obligeant ni qui faſſe plus d'honneur à un Sujet.

☞ *Alphonſe d'Albuquerque* qui rendit dans les Indes Orientales des ſervices importans à la Couronne

de *Portugal*, eut bien à ſouffrir de la part de ſes envieux. Son exactitude à faire obſerver la ſubordination Militaire & les ordres de ſon Roi, lui fit quantité d'ennemis qui par eux-mêmes & par leurs parens travailloient à ruiner ſon crédit à la Cour. Il s'apperçut enfin que leurs calomnies avoient été écoutées, & que tout ce qu'il avoit fait pour la gloire & pour l'intérêt de ſa patrie, ne ſervoit qu'à les irriter contre lui. *Dieu du Ciel!* s'écrioit-il un jour, *comment me tirer de tout ceci? Si j'exécute les ordres du Roi, je m'attire la haine des hommes; ſi je régle ma conduite au gré des hommes, j'encours l'indignation du Roi. Ah! pauvre Vieillard, à l'Egliſe, à l'Egliſe, à l'Egliſe.*

☞ *Louiſe de Lorraine*, femme

de *Henri III.* Roi de *France*, voyant partir ſa petite niéce *Chriſtine de Lorraine*, pour aller épouſer *Ferdinand de Médicis*, Duc de *Florence*, lui dit ces paroles qui ſont remarquables : *Songez que dans le pays où vous allez, vous ſerez étrangere juſqu'à ce que vous ayez donné un héritier à votre époux ; ce n'eſt proprement que de ce jour-là que vous ſerez née dans le pays dont vous allez être Souveraine.*

☞ *Alphonſe I.* Roi de *Naples*, avoit fait de grandes faveurs à un Seigneur *Napolitain*, & l'avoit gratifié de divers emplois, & de quelques terres. Cet homme devint fou, par un accident. D'autres n'eurent pas plutôt appris ſon état, qu'ils allerent trouver le Roi, & lui demanderent ces emplois & ces terres

que celui qu'il en avoit favorisé, n'étoit plus capable de faire valoir. *Le Ciel m'en préserve*, dit Alphonse; *c'est bien assez que le pauvre homme ait perdu l'esprit, sans que je le dépouille encore du bien qu'il a.*

☞ Un Gentilhomme pria *Louis XI.* Roi de *France* de lui accorder une charge qui étoit vacante. Le Prince la lui refusa tout net. Le Gentilhomme fit une profonde révérence, le remercia respectueusement & sortit. *Louis* se figurant qu'il ne l'avoit pas bien entendu, le fit rappeller & voulut le tirer d'erreur. Le Gentilhomme lui avoua qu'il l'avoit parfaitement bien compris. Pourquoi donc, dit le Roi, m'avez-vous remercié? C'est, Sire, lui répondit-il, que l'état de mes affaires ne me permet pas de perdre ici

mon tems & mon bien à ſolliciter inutilement des graces, & il m'a paru que par un refus fait ſur le champ, Votre Majeſté me donnoit en pur don tout ce que j'aurois dépenſé ici ſur des eſpérances incertaines. Je l'ai regardé comme une grande faveur, & jai cru devoir l'en remercier. Cette réponſe donna à ce Monarque une idée avantageuſe de l'eſprit de ce Gentilhomme. Eh bien donc, reprit-il, d'un air ſatisfait, je vous accorde la charge que vous avez demandée, afin que vous ayez un double ſujet de me remercier.

Une aventure à-peu-près pareille arriva à la Cour de *Philippe II.* Roi d'*Eſpagne*. Un Gentilhomme *Arragonois* ayant à la Cour une affaire très-importante, s'y rendit & s'adreſſa aux Miniſtres qui le traînerent

de ſemaine en ſemaine & de mois en mois. Enfin ſa patience & ſa bourſe étant épuiſées, il s'adreſſa directement au Roi, l'attendit lorſqu'il alloit à la Meſſe, & s'étant mis en poſture de Suppliant, lui dit ſon affaire en très-peu de mots. *Philippe* lui dit encore plus laconiquement que cela étoit impoſſible. Le Gentilhomme lui rendit graces de cette favorable réponſe. Comprenez bien mes paroles, lui dit-il : Je ne puis faire ce que vous me demandez. C'eſt juſtement de cela, répliqua le Gentilhomme, que je remercie Votre Majeſté. Les Miniſtres m'ont amuſé longtems avec de vaines promeſſes, & m'ont fait malheureuſement dépenſer tout ce que j'avois; & Votre Majeſté m'expédie en deux paroles. Il avoit raiſon.

C'eſt

C'eſt gagner que de perdre une fauſſe eſpérance.

L'*Italien* dit de même.

Aſſai guadagna chi vano ſperar perde.

☞ Il y a environ trois ans, que le portrait qui ſuit, a été tiré d'après nature. Il eſt aſſez inutile de nommer le Miniſtre qui y eſt dépeint : il eſt ſi rare de trouver enſemble les traits qui ne font qu'un ſeul tout dans ſon caractere, qu'il ſera aiſé de reconnoître celui que l'Auteur a voulu dépeindre.

Depuis deux mois en cette Ville
Il ſert ſon Prince en homme habile.
Son entretien vif & charmant
Unit l'agréable à l'utile.
Je vous l'avoue ingénument :
Je m'effrayai quand doctement
Sur points ardus d'Aſtronomie,
Il s'expliqua plus nettement
Que ne feroient aſſurément
Les heros de l'Académie.

En vain pour le dépayſer,
On lui parla d'autre matiere ;
En traitant la Phyſique entiere,
On ne put jamais l'épuiſer.
Qu'un Comte ſoit fait d'une étoffe
A devenir grand Philoſophe,
Je n'en ſuis pas fort étonné.
Mais qu'un ſçavoir inépuiſable
D'agrémens ſoit aſſaiſonné,
Qu'un Philoſophe invulnérable
Soit poli, délicat, aimable,
Sans cette preuve reſpectable
Je ne l'aurois point ſoupçonné.
Quel homme pour le Miniſtere !
Même ſagacité le ſuit,
Quand d'un politique myſtere
Il veut percer la ſombre nuit.
Que de dons ! Plus je les médite,
Plus d'en avoir été témoin,
De bon cœur je me félicite.
Leur diverſité va ſi loin,
Qu'on en feroit, en un beſoin,
Cinq ou ſix hommes de mérite.

☞ Un Prince qui n'avoit pas trois onces de chair entre les os & la peau, ne laiſſoit pas que d'avoir

des yeux, & d'être ſenſible à la Beauté. Parmi les objets qui par intérêt ou par vanité ſe diſputerent l'avantage de ſa conquête, Mademoiſelle R. obtint la préférence. Ce Prince la combla de ſes bienfaits, & parce qu'il avoit des meſures à garder, il ne jugea point à propos de faire éclater ſa paſſion. Il envoya Mlle R. dans une maiſon de plaiſance, qu'il avoit auprès de ſa Capitale, & où il alloit ſouvent prendre l'air. Ainſi cette Belle demeuroit une partie de l'année éloignée de la Cour, & preſque abandonnée à elle-même. Elle ſe plaiſoit quelquefois durant l'Eté à prendre le frais dans les allées du Jardin qui fait un des principaux ornemens du Château de H*** qu'elle habitoit. Souvent faute d'une occupation plus intéreſſante,

elle s'amuſoit à regarder par les fenêtres de ſon appartement, un certain nombre de perſonnes de diſtinction, qui venoient jouir de la promenade comme l'on fait d'ordinaire dans les Maiſons Royales. Parmi le grand nombre de perſonnes oiſives que la beauté du lieu y attiroit, elle remarqua un jeune homme d'une taille parfaitement belle. Il étoit brun, il avoit les yeux fort vifs; mais il étoit facile de connoître qu'il avoit dans l'ame un chagrin qui le rongeoit, & qu'il ne prenoit guéres le ſoin de diſſimuler. Elle obſerva qu'il choiſiſſoit ordinairement, pour ſe promener, le tems qu'il n'y avoit perſonne au Jardin; qu'il s'enfonçoit dans un cabinet de verdure, d'où il ne ſortoit que peu avant le tems qu'il ſçavoit que le Jardin alloit être rempli des Compagnies qui s'y ren-

doient l'après-midi. Elle le vit si souvent qu'elle eut enfin la curiosité de sçavoir qui il étoit. Son habit étoit simple, mais propre ; & quoiqu'il n'eût aucune parure qui relevât ses agrémens naturels, on voyoit, sans peine, dans sa personne, & dans sa démarche, que c'étoit un homme qui avoit de la naissance & du mérite. Mademoiselle R. sentant quelque impatience de le connoître & l'ayant un jour vû entrer selon sa coutume dans le Jardin, donna à une fille de chambre qui faisoit outre cela l'office de confidente, la commission de s'informer qui il étoit : la fille chargée de cet emploi, l'ayant vû s'arrêter dans un cabinet de verdure, commença à se promener négligemment de ce côté & s'approcha insensiblement de lui. Elle le trouva un

livre à la main, prit un prétexte de lier converſation, & tâcha de tirer de ſa bouche par des queſtions ingénieuſes, le ſujet qui lui faiſoit aimer cette ſolitude, ou du moins de ſçavoir qui il étoit. Le Chevalier de W. c'eſt le nom du Cavalier, ne jugea pas à propos de contenter une curioſité dont il ne concevoit pas le motif. Il lui dit ſeulement quelques généralités ſur les ſituations déſagréables qui peuvent faire de la peine à un homme, qui a des ſentimens en dépit de ſa fortune, & s'en faiſant une courte application, il ajouta qu'il ne venoit là que pour ſe dérober aux yeux de ceux à qui il eût voulu être inconnu. Ce début augmenta la curioſité de la Demoiſelle, elle lui fit entendre que s'il avoit quelques chagrins, comme ſon diſcours ſembloit le marquer, il

ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'y rémédier. Je ſuis, pourſuivit-il, d'une famille qui a juſqu'à préſent tenu un rang aſſez conſidérable dans le Royaume. Mais qu'eſt-ce que la naiſſance ſans les autres biens de la Fortune? Ce que mes parens m'ont laiſſé pour vivre, eſt ſi peu de choſe, que ne pouvant faire la figure que je devrois, je viens ici paſſer le tems, pour me ſouſtraire à des Compagnies qui ſe feroient un plaiſir malin de voir la décadence de mes affaires. La Demoiſelle lui fit eſpérer qu'avec autant de mérite qu'il en avoit, il ne lui ſeroit pas difficile de réparer les caprices de ſon étoile, & traverſant quelques allées, regagna le Château, où elle ſe hâta de rendre compte du préſude de ſa négociation. Le Cava-

lier la ſuivit des yeux, & voyant où elle entroit, ſoupçonna que la Demoiſelle pouvoit être en état de lui procurer en effet quelque occaſion de corriger ſa mauvaiſe fortune : le lendemain il revint au même lieu à ſon ordinaire. La confidente vint le trouver ec de nouvelles inſtructions, & lui dit qu'elle avoit été touchée de la triſteſſe où elle l'avoit vû plongé la veille, & qu'elle croyoit avoir trouvé le moyen de le venger des injuſtices du ſort. Et pour commencer, lui dit-elle, voici une bourſe où vous trouverez cent Guinées. Employez-les à vous défaire des embarras qui vous chagrinent le plus, & revenez ici aſſiduement, vous y trouverez plus de ſecours que vous ne penſez. Le Chevalier ſurpris de cette démarche de la part d'une fille qu'

ne connoiſſoit pas, fit difficulté d'accepter la bourſe, & il ne conſentit de la garder qu'après que cette fille l'eut aſſuré que ce refus le priveroit d'un bonheur qu'il ne devoit pas négliger. Il ſortit du Jardin plutôt qu'il n'avoit coutume, & alla acquitter quelques dettes criardes qui l'incommodoient depuis quelque tems. Mais en récompenſe il retourna le lendemain de meilleure heure au Jardin.

A peine ſe fut-il aſſis dans le lieu où il avoit eu une apparition ſi agréable, que la même perſonne le vint trouver, & lui demanda où il étoit logé ; il eut moins de ſcrupule à s'ouvrir à elle cette fois-ci, & lui nomma ſon hôte, faiſant en même tems une deſcription de l'apparte-

ment qu'il occupoit. Vous n'êtes pas logé comme on le ſouhaite, interrompit-elle ; allez-vous-en de ce pas chercher une maiſon qui communique à deux rues, & la louez, je ſçais qu'il y en a une actuellement vuide en un endroit qu'elle lui indiqua, louez-la ; & afin que vous le faſſiez à jeu ſûr, voila un billet de mille guinées que je vous mets entre les mains ; allez vous les faire payer & mettez-vous dans l'état où doit être un homme de votre ſorte. Il héſita moins cette fois-ci que la premiere, & prenant la ſomme dont on lui faiſoit une libéralité ſi gracieuſe, il ne ſongea qu'à accomplir les ordres de ſa bienfaitrice. Il loua la maiſon dont on lui parloit, arrêta un Valet-de-Chambre & deux Laquais, & retourna le lendemain au rendez-vous, où il fut bientôt joint

par la même fille, à laquelle il rendit compte de ſon exactitude à faire tout ce qu'elle lui avoit preſcrit. Ce n'eſt pas encore tout, lui dit-elle, il faut vous mettre en équipage, avoir des meubles & de la vaiſſelle; voilà un billet qui fournira à tout. Envoyez-le ſeulement, le Banquier vous en comptera l'argent. Ne ménagez rien, pourvû que vous ſçachiez vous-même ménager votre bonne fortune, ſoyez sûr que rien ne vous manquera. Partez dès ce moment, & quand vous aurez fait ce que je vous dis, revenez ici, vous m'y trouverez, & je vous en dirai alors davantage. Il obéït, & après avoir exécuté ce qui lui étoit ordonné, il alla en rendre compte à celle qui lui en avoit donné les moyens. A préſent, dit-elle, il n'eſt plus queſ-

tion que de vous maintenir dans la poſſeſſion de votre bonheur : je ne me ſuis point déguiſée à vos yeux, vous ne me connoiſſez point, & vous ne me verrez jamais ailleurs qu'ici, mais je ſuis ſeulement l'interprête d'une perſonne qui a pour vous une amitié tendre & ſolide, c'eſt à vous de vous en rendre digne. La perſonne dont je vous parle, doit vous aller voir demain *incognitò*, dans votre nouveau logement. Ayez ſoin d'écarter vos Domeſtiques, & qu'elle n'en trouve aucun dans ſon chemin, lorſqu'elle entrera chez vous, ce ſera ſur les neuf heures du ſoir. Elle entrera par la porte qui donne ſur le derriere de la maiſon. Elle ſera maſquée. Gardez-vous bien de lui manquer de reſpect, & de complaiſance. Vous en auriez un vif repenti

toute votre vie. Le lendemain à l'heure preſcrite, la Dame arriva, & fut reçue avec toute l'ardeur que l'on peut ſe figurer dans un jeune homme, charmé d'avance des manieres de cette Dame. Elle loua le bon goût de l'ameublement, & ſans ſe démaſquer tout-à-fait, elle gouta d'une eſpéce de collation qu'il lui avoit préparée, mais les momens étant deſtinés à quelque autre choſe, il les employa ſi bien qu'elle ſortit fort contente de lui. Trois moiſ e paſſerent dans ces délices. Ceux qui avoient vû auparavant le Chevalier dans un état fort voiſin de l'indigence, étoient ſurpris de la magnificence qui brilloit dans ſes habits, & dans ſa maiſon. Pour les dépayſer, il feignit qu'un de ſes parens lui avoit laiſſé un héritage

considérable qui l'avoit mis au large : mais peu de gens étoient les dupes de cette défaite.

Un jour la Dame inconnue s'étant rendue chez lui, fut si charmée du premier abord qu'il lui fit, qu'elle ôta de son doigt une bague de grand prix, & lui en fit un présent. Mais le Prince qui la lui avoit donnée, étant de retour & ne la lui voyant point, elle jugea qu'elle devoit la reprendre pour quelques jours, pour la lui montrer. Etant chez le Chevalier W. elle demanda à voir la bague, & la remit à son doigt comme par distraction, & le quitta avec promesses de le revoir dans quelques jours. Le lendemain elle monta en Carosse pour faire un tour de promenade avec une Dame de ses amies. Le Chevalier se pro-

menoit malheureuſement au même endroit. Il apperçut dans un caroſſe magnifique deux Dames, dont celle qui étoit de ſon côté, avoit la main ſur la portiere, & faiſoit briller à ſon doigt un diamant qu'il reconnut. Il fut bien ſurpris de le retrouver au doigt de la Maîtreſſe du Roi; lorſque les caroſſes repaſſerent, il ſalua la Dame d'un air ſi reſpectueux & ſi paſſionné qu'elle vit bien qu'il la reconnoiſſoit. Dès qu'elle fut retirée dans ſa Chambre, elle déclara ſon inquiétude à ſa confidente, & lui dit qu'elles étoient découvertes, & par conſéquent perdues l'une & l'autre, ſi elles ne perdoient le Chevalier. La confidente tâcha de calmer les inquiétudes de ſa Maîtreſſe, & voyant que loin de ſe déſiſter de ſon projet, il étoit à crain-

dre qu'elle ne l'enveloppât elle-même dans ce malheur, elle ſe chargea de le faire périr, avant qu'il pût abuſer de l'avantage qu'on lui avoit donné. Il y avoit alors au même endroit L*. fils d'un Jouaillier d'*Edimbourg*, homme de main, & qui étoit réſolu de faire ſon chemin de quelque maniere que ce fût, même au péril de ſa vie & de ſon honneur. Ce fut ſur lui que la confidente jetta les yeux, & comme il témoignoit de la répugnance à commetre un crime, ſans ſçavoir comment on le tireroit des mains de la Juſtice, s'il avoit le malheur d'en être arrêté, la confidente le mena à ſa Maitreſſe qui l'aſſura de ſa protection, & lui donna outre cela une ſomme conſidérable pour le ſalaire de l'aſſaſſinat qu'on lui demandoit. Avec de tels ſecours on

n'eut pas de peine à le gagner. Il ſe fit ami du Chevalier, & un jour qu'ils ſortoient enſemble du ſouper, il lui donna un coup d'épée dans le dos au milieu de la rue, & le laiſſa étendu mort ſur la place. Il ſe ſauva enſuite pour s'embarquer, & s'évader du Royaume. Il fut arrêté par un Juge ſubalterne, à qui Mademoiſelle R. fit expédier un ordre de le laiſſer échapper. Ainſi périt le pauvre Chevalier W. par une indiſcrétion dont il ſe ſeroit bien paſſé, ceci n'eſt point une fable. L'Aſſaſſin a joué depuis un rôle très-éclatant, & la *France* n'oubliera pas ſitôt le ſéjour qu'il y a fait.

☞ *Agathon* donne aux Princes une excellente leçon. Il veut qu'ils ſe mettent bien dans l'eſprit trois choſes & qu'ils ne les perdent ja-

mais de vuë, ſçavoir 1. que leurs Sujets ſont des hommes. 2. Qu'ils doivent les gouverner ſelon les loix. 3. & que leur regne ne durera pas toujours.

Cette penſée revient un peu à celle de *Solon*; on lui demandoit comment on pouvoit avoir un Gouvernement parfait; c'eſt, dit-il, en faiſant en ſorte que les Citoyens ſoient ſoumis aux Magiſtrats & les Magiſtrats aux Loix.

☞ Pour conſerver ſes amis il faut trois choſes; les honorer en leur préſence, & les aider de ſon mieux dans leurs beſoins.

☞ Un *Genois* eut querelle avec un *François*, qui l'appella en duel pour ſe venger, diſoit-il, de ce qu'un ſimple Marchand uſurpoit ſes armes. Le *Genois* ſe rendit ſur le

pré & commença par lui demander le ſujet de ſon appel. C'eſt, dit le *François*, parce que vous avez eu la hardieſſe d'uſurper les armes de ma famille. Quelles ſont-elles, répliqua le *Génois ?* C'eſt une tête de Taureau, repartit l'autre. Eh bien ! dit-il, en ce cas-là mes armes différent des vôtres, car la tête qui eſt dans les miennes n'eſt pas celle d'un Taureau, mais d'une Vache. Des perſonnes qui ſçavoient l'appel, & qui accouroient pour les empêcher de ſe battre, firent entendre au *François*, que cette différence ſuffiſoit, & il parut s'en contenter.

☞ *Almanzor* qui conquit l'*Eſpagne*, par ſes Généraux après la défaite du Roi *Rodrigue*, eut grand ſoin d'y faire rétablir le bon ordre auſſitôt qu'il fut poſſible. A quelque

tems de là il envoya *Ibrahim Moavia* pour visiter les Pays conquis, voir si la justice y étoit bien administrée par les Gouverneurs. Celui-ci en passant dans un endroit dépeuplé entre *Cadix* & *Baeça*, rencontra une jeune fille qui étoit seule & lui demanda si elle osoit bien marcher ainsi seule dans un désert ; tant que vivra *Almanzor*, notre Souverain, lui répondit-elle, nous pouvons aller & venir dans ses Etats sans aucune crainte. Voilà qui est bien, reprit-il ; mais si quelqu'un vous outrageoit, *Almanzor* est bien loin d'ici, & ne pourroit pas venir à votre secours. Cet homme étant retourné à la Cour pour rendre compte de sa visite, raconta cette conversation à *Almanzor*. Ce Calife fut percé au vif de la réponse qu'avoit faite son

favori. Il le renvoya en *Eſpagne*, porter une Lettre au Gouverneur. C'étoit un ordre de faire conduire le porteur au lieu où il avoit eu cet entretien avec la fille & de l'y faire empaler ; & de publier par un Crieur qu'il avoit mérité un tel ſupplice pour avoir parlé à une fille dans ce déſert, & avoir voulu diminuer la confiance qu'elle avoit en la juſtice d'*Almanzor*.

☞ Selon *Tacite*, ceux qui ont rendu de grands ſervices & qui ſe diſtinguent par d'éminentes qualités, ſont toûjours regardés de mauvais œil. Cela eſt vrai ſous certains régnes comme étoient celui de *Tibére*, & ceux des Princes qui déshonorerent le thrône après lui. *Louis XI.* penſoit à peu près de même lorſqu'il diſoit au Seigneur

d'*Argenſon*, que le plus grand bonheur qui pût arriver à un courtiſan, étoit de recevoir de ſon Prince quelque grande faveur qu'il méritât peu, qui l'attachât à lui par cette conſidération ; car, diſoit il, les Princes affectionnent plus ceux qui leur ſont obligés, que ceux à qui ils ont eux-mêmes obligation.

☞ Le Pape *Urbain IV.* avoit beaucoup de mérite perſonnel, quoiqu'il fût né dans la pauvreté & de parens de très-baſſe condition. Un Prince ayant eu l'indiſcrétion de lui reprocher ſon origine, il lui répondit qu'il n'y avoit ni vertu ni mérite à être fils d'un homme noble, mais qu'il y en avoit beaucoup à devenir noble ſoi-même ſans ce ſecours étranger.

☞ *Maximilien II.* ſe mocqua

d'un homme qui lui demandoit la permiſſion de conſulter les archives de la Maiſon d'*Autriche*, afin d'en extraire avec ſureté la généalogie & l'antiquité de cette auguſte Maiſon. Qui vous engage à vous donner cette peine, lui dit l'Empereur ? Nul autre deſſein, répondit l'Auteur, que celui de rendre ſervice à Votre Sacrée Majeſté & à Sa Séréniſſime Maiſon. Cela étant, répliqua *Maximilien*, épargnez-vous ce travail. Il pourroit arriver qu'en remontant au-delà de ceux d'entre nos Ancêtres que l'on connoît, vous trouvaſſiez dans votre chemin quelque Artiſan dont il faudroit que vous nous fiſſiez deſcendre. Ce ſeroit un chagrin pour vous, & pour nous un deshonneur. C'eſt ainſi qu'il fit ſentir à cet homme le peu de

cas qu'il faiſoit de ces ſortes de recherches.

☞ La plûpart des noms de Saints donnés comme noms de Baptême, ont une terminaiſon féminine pour les femmes à qui on les fait porter. *François*, *Françoiſe*, *Mathurin*, *Mathurine*, *Jean*, *Jeanne* &c. *Charles* ne ſuit point cette règle, il n'a point de terminaiſon feminine pour les femmes. Mais ſon diminutif *Charlot* en a une, & on dit *Charlotte*. A la Cour de *Vienne*, l'Empereur *Joſeph*, & ſon frere l'Empereur *Charles VI*, ayant eu des Archiducheſſes, pour les diſtinguer on a appellé les premieres *Joſéphines*, & *Carolines* les filles de l'Empereur d'aujourd'hui. Ce mot *Caroline* eſt tellement devenu en uſage que ſans égard pour ſa véritable ſignification,

on l'a donné & on le donne encore actuellement à des Princeſſes qui n'ont rien de commun avec la Maiſon d'*Autriche*, & on dit la Princeſſe *Caroline*, au lieu de la Princeſſe *Charlote*. C'eſt un abus; mais les Gazetiers & autres Ecrivains du tems s'y conforment, & l'uſage de *Caroline* ſe fortifie ainſi peu à peu.

☞ M. *Decaux* en 1715. fit ſa Tragédie de *Marius*, où il y a des endroits d'une grande beauté. La ſaiſon où elle fut repréſentée, ne lui fut point favorable, & on lui refuſa des applaudiſſemens qu'on a enſuite prodigués à des ouvrages bien inférieurs à celui-là. Mais il dédia ſa Piéce à M. le Prince de *Conti*, ce qui lui donna entrée dans cette Maiſon, dont la protection lui valut une direction en *Franche-*

Comté. Il y fit un mariage avantageux, ſi une conduite peu rangée n'eût pas détruit tout ce que la Fortune avoit fait en ſa faveur. Son peu de ménagementpour les *Francs Comtois* lui attira des ennemis. Devenu veuf & ayant des enfans, il tomba dans les filets d'une fille de baſſe naiſſance, qui n'étoit rien moins que ſtérile : le bien des enfans diſparut, le pauvre homme décrié & révoqué par les Fermiers, alloit être réduit à la derniere pauvreté, ſi le Bureau des Fermes ne lui eût pas aſſigné un petit emploi quelque part dans la baſſe *Normandie*, où il alla s'enterrer. On a de lui divers Ouvrages, entr'autres une Ode ſur l'Ambition, inſérée dans le nouveau choix de Piéces en vers, ſeconde partie, p. 248. &

l'Horloge de ſable, figure du Monde, qu'il publia en 1714. M. *d'Herouville*, Profeſſeur du Collége de la Marche, mit ce Poëme en Vers Latins : cette Piéce eſt aſſez rare pour pouvoir être inſérée ici.

L'HORLOGE DE SABLE,

FIGURE DE LA VIE HUMAINE.

Poëme.

ASſemblage confus d'une arene mobile,
Que l'art ſçut renfermer dans ce vaſe fragile,
Image de ma vie, Horloge dont le cours
Regle tous mes devoirs en meſurant mes jours,
Puiſqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée,
Fais couler pour mes vers une heure fortunée.
Et vous pour qui le Monde a de ſi doux appas,
Qui ſouffrez à regret ceux qui ne l'aiment pas,
Mortels, venez ici. Je veux dans cet ouvrage
Du Monde tel qu'il eſt, vous tracer une image.
Qu'eſt le Monde en effet ? c'eſt un verre qui luit,
Qu'un ſouffle peut détruire, & qu'un ſouffle a produit.
Que ſont tous les Mortels ? autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable :
Mais qui du ſable ſeul occupés ardemment,
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement.
On l'échange, on le vend, on l'achéte, on l'amaſſe,
Et, monceaux ſur monceaux, l'Avarice l'entaſſe.
Le Marchand qui ne craint ni les vents ni les eaux
Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,

HOROLOGIUM ARENOSUM,

RERUM HUMANARUM IMAGO.

Carmen.

FOrtunæ inſtabilis vitæque fugacis imago;
Incluſa fragili in vitro leve pondus arenæ,
Artis opus, ſi te meditamur dicere verſu,
Si noſtri fluis ævi eadem & menſura laboris,
Proſpera fac cœpti fluat hæc mihi carminis hora.

Tu vero, ſtolidæ qui ſpes & gaudia plebis
Amplexus miſerè, ſpernis meliora ſequentem,
Huc ades. Humanis pretium vis ponere rebus?
Molis arenoſæ pellucida conſule ſepta.
Splendenti ſunt nempè humana ſimillima vitro,
Quod, qui confecit, queat idem ſolvere flatus.
Quid genus eſt hominum? pulvis, quem mente regendum
Deſuper infuſâ certo Deus ordine finxit.
Illicis at cupidos ſitis improba pulveris urget:
Hoc quærunt unum, & toti incubuere reperto.
Hinc emitur, venit, mutatur vilis arena,
Aggeritur: cumulis cumulos ſuperaddit Avarus.
Splendidulam ſolidâ commutaturus Arenam,
Extremas Aſiæ currit rate vectus ad auras

Court aux extrémités de la plaine liquide
Vendre un ſable brillant pour un ſable ſolide.
L'Artiſan que ſon ſort, ou l'orgueil des humains
Oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne fait pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une arene mobile.
Le Sage examinant la nature des Corps,
Leurs cauſes, leurs effets, leurs mutuels rapports,
Cherchant un vuide en eux, qu'il peut voir en lui même,
Croit embraſſer le vrai dans une erreur qu'il aime;
Il ne s'apperçoit pas, ſéduit par ſon orgueil,
Qu'en voulant l'éviter, il donne dans l'écueil,
Et que ſon eſprit faux rempli de vains phantômes,
N'amaſſe qu'un tréſor de pouſſiere & d'atômes.
Et vous, eſclaves nés de vos propres ſouhaits,
Vous Grands qui bâtiſſez de ſuperbes Palais,
Que vous ſert d'élever un château périſſable,
Plus haut que vos voiſins? C'eſt mettre un peu de ſable,
Qui devenant un jour la victime des ans,
Marquera par ſa chute un eſpace de tems.
Que faites-vous enfin, vous Maîtres de la Terre?
Vous portez en tout lieu les fureurs de la guerre,
Vous inondez nos champs de bataillons épars,
Vous livrez des aſſauts, vous forcez des remparts;
D'un trop foible voiſin vous pillez la frontiere,
Pour lui ravir un peu de ſable & de pouſſiere,

Mercator, levibusque omnes malè credulus audet
Spes ventis, vitamque truci committere ponto.
Ille operam solitus vescâ pro fruge pacisci,
(Sive hominum ambitio, seu fors inimica coëgit)
Totus in hoc opifex trahit ægrum inglorius ævum,
Ut lævem faciat captivam aut sistat arenam.
Hic rerum causas dum vestigare laborat;
Corpora quæ coeant, & quæ contraria pugnent;
Extra se quærens intra quod fallit inane,
Invenisse putat mendaci in imagine verum:
Sed captus specie & vanâ malè turgidus arte
Incidit in cæcas metuit quas tangere syrtes.
Sicque levi pastus vacuam phantasmate mentem
Lucis inops, steriles atomos, & frivola captat.
Tuque cupidinibus docilis servire superbis,
Dic age, regali quid prodest ardua ritu
Atria moliri, culmenque educere cœlo?
Infima despicies, sublimem attollis arenam
Quæ labente die quondam lapsura, ruinâ
Quantula per memores signabit tempora fastos.

Vos quoque qui dominis subjectum fascibus orbem
Imperio premitis: nam quid terroribus urbes,
Quid denso latè completis milite campos,
Oppida quid quatitis bello pugnasque cietis,
Martia fatiferâ torquentes fulmina dextrâ?
Quippè juvat pulvis spoliato raptus ab Hoste

Qui gliſſant de vos mains avec rapidité ;
Fera du moins connoître à la poſtérité
Avide de ſçavoir vos ſuccès, vos traverſes ;
Du tems qui fuit toujours les époques diverſes.
Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raiſon,
Et tâchons d'ajuſter notre comparaiſon.
Ce ſable à chaque inſtant prend de nouvelles places,
Et le monde en un jour change de mille faces.
Ces grains ſont agités de mouvemens divers.
Tels ſont les habitans de ce vaſte univers ;
Sans liaiſon entr'eux non plus que cette arene,
Chacun ſuit au hazard le penchant qui l'entraîne.
Et ce qui d'un peu d'air dans ce vaſe eſt l'effet,
Le vent de la Fortune en ce monde le fait.
Les uns ſont élevés ſur le débris des autres ;
Les biens de nos voiſins ſe groſſiſſent des nôtres.
Dans la foule obſcurcis, les Princes déthrônés,
Contraints à reſpecter des Sujets couronnés,
Sont de triſtes jouets du ſort toujours volage :
De ces renverſemens notre Horloge eſt l'image ;
On la tourne, & bientôt le ſable ſe confond,
Le plus bas monte enhaut, le plus haut coule au fond ;
Et comme on voit ces grains agités dans leur verre,
Peu libres dans l'enclos du vaſe qui les ſerre,
Vers leur centre commun faire un commun effort,
Et par la voye étroite atteindre l'autre bord :
Telle on voit des humains la cohorte mortelle
Dans ce paſſage obſcur de la nuit éternelle

Heu ! pulvis manibus qui mox excuſſus avaris
Hoc unum dabit, ut ſeri quandoque nepotes,
Fortunam & veſtros avidi cognoſcere caſus,
Labentis varios diſcernant temporis orbes.
Singula ſed certâ rationis lege ſecuti,
Compoſitas trutinâ res expendamus eâdem.
Mobilis ut varias hæc tangit arenula partes,
Sic vultus nunc hos Mundus, nunc induit illos.
Illa ſubindè novis glomeratur motibus acta :
Sic quoque gens hominum vaſti quod continet orbis
Ambitus, haud ullis inter ſe nexa catenis,
Quò ſors cumque rapit motu diverſa cietur.
Aer ut exiguas ſenſim movet intùs arenas,
Sic volucri fortuna rotans mortalia flatu,
Suſtulit hinc illincque apicem poſuiſſe ſuperbos :
Alterius noſtro turgeſcunt ſemina cenſu.
Aſpera quid referam dubiæ ludibria ſortis,
Detruſos patriis Reges excedere regnis,
Dura pati imperia, & nomen dediſcere juſſos ?
Hæc illâ à ſpecie non multùm abludit imago.
Suſ déque inverſâ pulvis confunditur arcâ :
Quippè imus ſummo, ſummus qui vertitur imo.
Ac veluti vitreo quæ clauſtro cumque moventur
Particulæ, non ſponte ſuâ, ſed lege perenni
Præcipites commune æquo molimine centrum,
Subjectamque petunt anguſtis faucibus oram :
Sic homines, mortale genus, ſimul incubat atra
Nox lethi, & nobis linquenda eſt hoſpita tellus,

De ſes jours malheureux éteindre le flambeau,
Se pouſſer, s'enfoncer dans l'horreur du tombeau.
Nous y voyons tomber d'une chute commune
Le pauvre & ſon eſpoir, le riche & ſa fortune;
Les Jeunes, les Vieillards, les Sujets & les Rois,
Faits du même limon ſubir les mêmes loix.
Mais, que dis-je? ce ſable a ſur nous l'avantage:
Au globe dont il ſort, il retrouve un paſſage;
Et lorſque nous quittons la lumiére du jour,
Nous le quittons, hélas, ſans eſpoir de retour.
Après tant de leçons que fournit notre Horloge
Lui peut on juſtement refuſer un éloge?
A toute la Nature elle donne des loix,
Pourvû qu'il ait des yeux, le Sourd entend ſa voix.
Au Prince, au Magiſtrat, à l'Orateur, au Sage
Elle fait ſans parler entendre ſon langage,
En ſuſpend les arrêts, les diſcours, les travaux,
Annonce à l'Artiſan l'heure de ſon repos.
Enfin réglant du tems la durée & l'eſpace
Elle nous dit qu'il fuit, & qu'avec lui tout paſſe;
Et moi qui tiens toujours les yeux ſur elle ouverts
Je vois qu'il faut finir ſon éloge & mes vers.

Excipit inviſi tenebroſus carceris horror ;
Trudimur hùc tumuloque humiles ſuccedimus umbræ.
Hùc & ſpes inopis fortunaque ditis avari
Vaneſcunt : unàque ruunt puerique ſeneſque ,
Æquâ lege omnes è limo principe ficti ,
(Sive pedum ſeu ſceptra gerunt) coguntur eòdem.
Sed nobis quod pulvis habet natura negavit ;
Hic undè eſt elapſus eò remeare jubetur ;
Nos ubi vitales extincti liquimus auras ,
Liquimus æternùm , nec deindè reviſere fas eſt.
Quando animis monitus inſtillat pyxis amicos ,
An dubites meritas ſuadenti impendere laudes ?
Edocet hæc omnes & legibus admonet æquis ;
Si videat ſurdus , ſimul audiat illè monentem.
Interpres Themidis , princeps , fandique peritus ,
Et quiſquis ſapit , excipiunt dictata ſilentis.
Suſtinet eloquium , leges , edicta , labores ,
Artifici requiem alternis , & mu ia didit.
Denique dum celeres metitur temporis auras ,
Hoc fugiente , ſimul retrò fluere omnia clamat.
Aſt ego dudùm oculos in ſolâ pyxide fixus ,
Verſibus hîc moneor , laudique imponere metam.

☞ Dans le procès que *Cromwel* fit faire à ſon Roi, on feignit de ſuivre la forme des jugemens. Un

Juriſconſulte qui prévoyoit bien que tôt ou tard ceux qui auroient eu part à ce jugement, ſeroient recherchés, & qui d'ailleurs craignoit les ſéditieux, s'il opinoit pour le Roi, ſe tira d'affaire par ces paroles qu'il ne ponctua point : *Regem veſtrum occidere nolite timere bonum eſt ſi omnes conſentiant ego non contradico.* En les ponctuant de cette maniere : *Regem veſtrum occidere nolite timere ; bonum eſt. Si omnes conſentiant, ego non contradico.* Cela veut dire, ne craignez point de faire mourir votre Roi. C'eſt un bien ; ſi tous y conſentent, je n'y contredis point. En les ponctuant ainſi : *Regem veſtrum occidere nolite. Timere bonum eſt. Et ſi omnes conſentiant, Ego non ; contradico.* Cela ſignifie ; ne faites point mourir vo-

tre Roi, il eſt bon d'en craindre les ſuites. Quand tous y conſentiroient, je n'y conſens pas. Je m'y oppoſe. Malheureux les tems où les Dépoſitaires des Loix ſont réduits à avoir recours à des ſubterfuges de cette nature. *Emmanuel Teſoro* fournit une Epitaphe qui n'étant point ponctuée, peut être ou un éloge magnifique ou une ſatyre très-ſanglante. La voici en éloge. *Hîc jacet miles ſtrenuus, parùm jactabundus, multùm vigil, nunquam fugax, ſemper diligens, in menſâ parcus, in acie metuendus, amicis amicus, vitiis carens, virtute ſumma, Dei providentia mortuum pro meritis remuneret.* La voici en ſatyre, ſans autre changement que celui de la ponctuation. *Hîc jacet miles ſtrenuus parùm, jac-*

tabundus multùm, vigil nunquam, fugax ſemper, diligens in menſâ, parcus in acie, metuendus amicis, amicus vitiis, carens virtute, ſumma Dei providentia mortuum pro meritis remuneret.

☞ L'Archevêque de *Narbonne*, de la Maiſon de *Gondi*, avoit fait un magnifique jardin qui étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens de la ville & des environs. Mais on avertiſſoit ceux qui entroient, de ne rien gaſpiller, afin de laiſſer aux autres la vuë des belles fleurs qu'on y cultivoit. Un jour que l'Archevêque étoit à une fenêtre qui donnoit ſur le jardin, il vit une Dame qui ravageoit le parterre pour ſe faire un bouquet des plus belles fleurs. Il appella un Domeſtique & le chargea de porter

cette Dame un écu de ſa part pour s'acheter des fleurs chez les Jardiniers ; ajoutant que celles de ce jardin n'étoient que pour le plaiſir du Public, & non point pour le ſervice des particuliers. La Dame ſentit cet affront, jetta les fleurs par terre, & ſortit fort indignée de l'impoliteſſe de l'Archevêque, qui pour toute ſatisfaction, lui fit dire que ſon jardin n'étoit ouvert que pour les perſonnes qui ſçavoient vivre. On trouve ſur la porte de la Vigne *Borgheſe* près de *Rome* cette inſcription :

Villæ Burgheſiæ Pincianæ cuſtos
Hæc Edico.
Quisquis es, ſi Liber,
Legum compedes ne hic timeto.
Ito quò voles; carpito quæ voles,
Abito quando voles.
Exteris magis hæc parantur quàm Heræ.

In aureo ſæculo,
(Ubi cuncta aurea temporum ſecuritas fecit,)
Ferreas leges præfigere herus vetat.
Sit hic Amico, pro lege, honeſta voluntas.
Verùm, ſi quis
Dolo malo, lubens, ſciens,
Aureas urbanitatis leges fregerit,
Caveat ne ſibi teſſeram amicitiæ
Subiratus villicus adversùm frangat.

« Qui que vous ſoyez, dès que » vous êtes de condition libre, ne » craignez pas d'être ici gêné par la » ſévérité des loix. Allez où vous » voudrez, cueillez ce qu'il vous » plaira, & ſortez quand l'envie » vous en prendra : tout ceci eſt plus » pour l'Etranger que pour le Maître. » Dans un ſiécle d'or comme celui-ci » où la ſureté préſente convertit tout » en or, le Maître de ces Jardins ne » veut pas qu'on impoſe les loix du » ſiécle de fer. On ne preſcrit ici

» pour loi aux amis que leur honnête
» volonté. Mais ſi quelqu'un par mali-
» ce noire, de propos déliberé, viole
» les loix de la politeſſe du ſiécle d'or,
» qu'il prenne garde que le Fermier
» indigné de cette conduite ne le dé-
» clare indigne d'être reçu en ami. »
On ne peut rien lire de plus gracieux & de plus noble dans l'inſcription d'un grand Jardin. Quand on va aux Boſquets de la même vigne, il y a une Inſcription de la façon du fameux *Maphée Barberin*, qui fut le Pape *Urbain VIII.* Il y fait parler un Dragon de Bronze qui eſt à l'entrée.

Non ſedeo cuſtos, adſto venientibus hoſpes.
Non magis hæc domino, quàm tibi, villa patet.
Hîc requiem captare licet, paſſimque vagari,
Aëris hîc hauſtu liberiore frui.
Nec ſpecies animum turbet metuenda draconis.
Non ego quæ flammis Hydra perempta cadat.

Non ego sum Python, feriant quem spicula; lauros
Ecce mihi credit Cynthius ipse suas.

» Je ne suis point ici comme gar-
» dien, mais pour recevoir avec ami-
» tié ceux qui viennent ; cette mai-
» son n'est pas moins ouverte pour
» vous que pour le maître. Vous
» pouvez entrer ici, vous y reposer,
» vous y promener, y respirer un air
» libre. Que ma figure de Dragon ne
» vous épouvante pas. Je ne suis pas
» un hydre qu'il faille détruire par le
» feu, ni un *Python* qui mérite d'être
» tué à coups de fléches. *Apollon*
» lui-même m'a confié ses lauriers. »
Il faut convenir que des inscriptions de cette espéce ont plus de véritable beauté, que celles que les Anciens mettoient sous la figure de *Priape*, qu'ils plaçoient dans leurs Jardins en qualité de Dieu tutélaire &

qui ils faiſoient dire des obſcénités infâmes, dont on a un Recueil ſous le nom de *Luſus in Priapum*. Quantité de gens comme *Scaliger*, *Sciopius* &c. ſe ſont divertis à éclaircir par des notes les paſſages qui pouvoient avoir quelque obſcurité; comme s'ils euſſent appréhendé que les gens de Lettres ne compriſſent pas aſſez tôt les expreſſions ſcandaleuſes dont ce Recueil eſt farci d'un bout à l'autre.

☞ *Mainard* avoit, dit-on, recueilli bien des Epigrammes obſcènes qu'il n'a pas fait imprimer. On en rapporte ſeulement ces quatre Vers:

Muſes, tréve de modeſtie;
Vous rougiſſez toutes les fois
Que je parle de la partie
Qui fait les Papes & les Rois.

On dit que ces Priapées de *Mai-*

nard exiſtent encore : il s'en trouve quelques-unes dans le cabinet ſatyrique. Rien ne prouve mieux la corruption du goût & des mœurs que les réimpreſſions qu'on a faites de ce dernier livre, tandis qu'on laiſſe tomber dans l'oubli des ouvrages infiniment meilleurs. On pourroit appeller Priapées un grand nombre d'épigrammes laſcives dont on a empoiſonné le Public depuis le commencement de ce ſiécle. Il y a auſſi des Odes dans le même goût ; & les Muſes ont été depuis quelque tems, exposées à l'impudicité de beaucoup de Poëtes libertins. *Ferrand* qui avoit un talent particulier pour l'épigramme naïve, en abuſa dans beaucoup de petits contes qui ont couru le monde, & dont quelques-uns ont été donnés ſous

le nom de M. *Rouſſeau* dans l'édition de ſes œuvres que *Gacon* vint procurer à *Roterdam* en 1716. *Gacon* avoit d'autant plus beau jeu que M. *Rouſſeau* avoit auſſi compoſé quelques Epigrammes dans le même goût. Du moins il y a de la gaze ſur ces nudités. Mais il n'y a nul ménagement d'expreſſion dans l'Ode à Priape attribuée communément à l'Auteur de la Tragédie de *Guſtave-Vaſa*. L'ordure y eſt jettée dans toute la groſſiéreté des termes qu'un débauché prononceroit à peine dans un mauvais lieu. Il eſt déplorable que des Auteurs qui pourroient faire de bonnes choſes, s'adonnent à des Ouvrages ſi peu propres à leur faire honneur. Je laiſſe à part les ſcrupules de Religion & la délicateſſe de conſcience : j'ai

toujours remarqué que les gens du monde qui ſe piquent de politeſſe & qui ne s'effarouchent pas d'une idée modeſtement voilée, marquent du mépris pour l'obſcénité qui ſe montre trop à découvert, & la prennent pour la marque d'un cœur corrompu & d'un eſprit mal cultivé.

☞ Il y a eu un tems où il étoit aiſé d'acquérir la réputation d'homme ſçavant. On citoit les Peres & les Auteurs Grecs ſans les avoir lûs. On accumuloit leurs noms hardiment & on leur attribuoit tout ce qu'on vouloit. Un homme à qui on diſoit d'un ton déciſif qu'*Ariſtote*, *Platon*, *S. Auguſtin* & *S. Jerôme* avoient penſé telle ou telle choſe le croyoit fort bonnement : peu de perſonnes examinoient ſi la citation étoit vraye. On ne déterminoit pas

en quel Ouvrage, encore moins en quel Chapitre. Il auroit fallu bien du courage aux incrédules pour parcourir tant de gros Volumes, & vérifier l'allégation. Bien des *François*, encore plus d'*Italiens* & d'*Eſpagnols* ont eu cette maniere de citer. *Guevara*, Evêque de *Mondonedo* en *Gallice*, ne ſe fait point difficulté de nommer *Platon*, *S. Auguſtin*, & les autres Ecrivains tant ſacrés que profanes, & de leur attribuer même des paſſages dont il n'y a pas la moindre trace dans leurs œuvres, & auſquels ces Auteurs n'ont jamais ſongé. Un des premiers Prédicateurs de l'*Italie* prêchant à *Naples*, ſe ſervoit beaucoup de ce *Guévara*, & empruntoit de lui ſes citations. Comme il avoit une mémoire fort heureuſe,

elle lui fourniſſoit une infinité de ces paſſages que l'Evêque de *Mondonedo* n'épargne pas. Un ſçavant homme fut étonné de la grande érudition du Prédicateur qui ſembloit poſſéder parfaitement tout ce que les Anciens ont écrit. Il s'aviſa un jour de cotter un certain nombre de paſſages que le Prédicateur entaſſoit à la ſuite des plus grands noms. Il conſulta enſuite les originaux : il eut beau les feuilleter, il n'y trouva rien de ce qu'il cherchoit. Il alla trouver le Prédicateur & le pria de les lui montrer. Ce Pere chercha à ſon tour, & ne fut pas plus heureux. Toute ſa recherche aboutit à lui faire connoître la charlatanerie de *Guévara*. Plein de dépit & de confuſion il jetta le livre par la fenêtre. Cette aventure fut

ſcuë en *Eſpagne*, on fit l'affront à l'Evêque de lui demander par quel motif il avoit fourré dans ſes écrits tant de citations ſuppoſées : il répondit froidement que quand même ni *S. Auguſtin*, ni *S. Jerôme*, & autres Docteurs de l'Egliſe, n'auroient pas dit ce qu'il mettoit ſur leur compte, c'étoit pourtant des choſes qui méritoient bien d'avoir été dites & écrites par ces grands hommes.

On eſt plus ſcrupuleux aujourd'hui. On veut qu'un Auteur cite les livres & les chapitres, & même les pages & l'Edition. En liſant les œuvres de *Bayle*, on a la ſatisfaction de voir les propres paroles des Auteurs cités : ſouvent même il copie juſqu'aux fautes d'Ortographe. Pluſieurs ſe ſont étonnés de cette

grande fidélité ; mais il ne copioit point : il envoyoit le livre cité à l'Imprimeur qui le ſuivoit avec toute l'exactitude imaginable.

☞ *Jaſon* du Maine, célebre Juriſconſulte, vivoit ſous le regne de *Louis XII.* Ce Prince lui demanda un jour pourquoi il ne ſe marioit pas. C'eſt, dit-il, afin que le Pape ſçache qu'il peut me faire Cardinal, ſi Votre Majeſté le ſouhaitoit. Il oublioit qu'il étoit bâtard, ou peut-être il ſe flattoit de pouvoir prouver qu'il ne l'étoit pas.

☞ *Alphonſe*, Roi d'*Arragon* & de *Naples*, faiſant la guerre contre le Pape, envoya dire à *Vitelli* Cardinal de *Corneto*, qui commandoit l'armée de l'Egliſe, qu'il vouloit le réduire à lui dire la Meſſe pour un Carlin, & à n'avoir que cela pour

vivre. *Vitelli* répondit que ce n'étoit pas un emploi à mépriſer que celui de Chapelain d'un ſi grand Roi, qu'il l'acceptoit, & que pour en prendre ſolemnellement poſſeſſion, il vouloit commencer à la Fête de Noël ſuivante. Il ſe fit peu après une tréve entr'eux ; &, la nuit de Noël, *Alphonſe*, qui ne ſongeoit plus à la menace qu'il avoit faite, étoit dans un Village auprès d'*Averſe* où il entendoit la Meſſe, quand tout à coup on vint l'avertir qu'il alloit être enveloppé par un corps de troupes de *Vitelli*. A peine eut-il le tems de ſe ſauver. Tout le monde blâmoit le Cardinal d'avoir manqué à ſa parole & rompu la treve. Au contraire, dit-il à ceux qui lui en parloient, j'ai tenu la parole que j'avois donnée au Roi d'être ſon Chapelain & d'en

commencer la fonction par la Messe de Noël. S'il ne m'a pas attendu, ce n'est pas ma faute.

☞ *Frederic*, Roi d'*Arragon*, disputoit le Royaume de *Naples* à *Louis* d'*Anjou*. Il s'avisa un jour de consulter *Gaspard Ugolin*, dont on avoit éprouvé la prudence & la bravoure en quantité d'occasions, & de lui demander par quel moyen il pourroit se faire aimer & se faire craindre de ses Sujèts. Il faut, lui répondit *Ugolin*, ne jamais s'écarter de ces trois regles : rendre la justice sans acception de personnes, respecter l'honneur des Dames, & avoir soin que les vivres soient en abondance. Quoique ces regles soient très-bonnes pour toutes sortes de Royaumes, elles sont encore plus essentielles à celui de

Naples qu'à tout autre. Les *François* l'ont perdu pour avoir négligé la ſeconde.

☞ D. *Juan* de la *Nuza*, Vice-roi de *Sicile* ſous *Ferdinand*, ſe trouva ſi embarraſſé des piéges que lui tendoient les *Siciliens*, mécontens de la mauvaiſe conduite de ſon fils, que craignant de leur part une révolution de laquelle il ſeroit reſponſable envers le Roi, il ne trouva point d'autre moyen de ſe tirer d'affaire qu'en mettant ce fils en priſon, & en aſſiſtant à ſon procès dont le réſultat fut une ſentence qui le condamnoit à perdre la tête. Le Roi dit aſſez plaiſamment à cette occaſion, que la *Nuza* avoit été engagé par ſa lâcheté à faire l'action d'un Romain; & fit expédier la grace du fils.

☞ Il ne faut quelquefois qu'un

mot dit à propos, pour faire rentrer un homme en lui-même & pour produire un grand changement dans sa maniere de vivre. *Herminio Grimaldi*, Génois, étoit l'homme le plus riche & en même tems le plus avare qu'il y eût de son tems en *Italie*. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de faire plaisir à ses Concitoyens, ou politesse aux Etrangers. Il arriva à *Génes* sa patrie. *Guillaume Borsieri*, homme de condition, qui avoit entendu parler de l'humeur de *Grimaldi*, l'alla voir un jour dans une assez belle maison qu'il avoit fait bâtir depuis peu, & après en avoir vû les appartemens qui étoient embellis de beaucoup de choses rares. Vous, lui dit le propriétaire, qui avez une connoissance si étenduë, pourriez-vous m'indiquer quelque chose de nouveau que l'on

n'ait point vû ici, & que je puſſe faire peindre dans cette maiſon ? *Borſieri* ſurpris de cette demande, lui répondit, qu'il étoit aiſé de lui donner le ſujet d'un excellent tableau qui repréſenteroit une choſe qui manquoit à ſa maiſon & qu'on n'y avoit jamais vûe. Préſſé d'en dire le nom, je vous conſeille, lui dit-il, de faire peindre la Généroſité. *Grimaldi* frappé de ce mot, prit ſon parti ſur le champ. Oui, M^r. reprit-il, avec une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire, je l'y ferai repreſenter de maniere que ni vous ni qui que ce ſoit ne pourra pas me reprocher de ne l'avoir pas connuë. Depuis cet inſtant, il changea entierement de conduite, & fit un uſage ſi ſplendide de ſes grands biens

qu'on ne parloit plus que de la magnificence & des libéralités de *Grimaldi*.

FIN.

TABLE

Du contenu en ce Volume.

L'Esprit de Malherbe. Page
Nouveau Porte-feuille. 11

BRITISH 4 NO 73 MUSEUM